

INFORMATION TO USERS

This was produced from a copy of a document sent to us for microfilming. While the most advanced technological means to photograph and reproduce this document have been used, the quality is heavily dependent upon the quality of the material submitted.

The following explanation of techniques is provided to help you understand markings or notations which may appear on this reproduction.

- 1. The sign or “target” for pages apparently lacking from the document photographed is “Missing Page(s)”. If it was possible to obtain the missing page(s) or section, they are spliced into the film along with adjacent pages. This may have necessitated cutting through an image and duplicating adjacent pages to assure you of complete continuity.**
- 2. When an image on the film is obliterated with a round black mark it is an indication that the film inspector noticed either blurred copy because of movement during exposure, or duplicate copy. Unless we meant to delete copyrighted materials that should not have been filmed, you will find a good image of the page in the adjacent frame.**
- 3. When a map, drawing or chart, etc., is part of the material being photographed the photographer has followed a definite method in “sectioning” the material. It is customary to begin filming at the upper left hand corner of a large sheet and to continue from left to right in equal sections with small overlaps. If necessary, sectioning is continued again—beginning below the first row and continuing on until complete.**
- 4. For any illustrations that cannot be reproduced satisfactorily by xerography, photographic prints can be purchased at additional cost and tipped into your xerographic copy. Requests can be made to our Dissertations Customer Services Department.**
- 5. Some pages in any document may have indistinct print. In all cases we have filmed the best available copy.**

**University
Microfilms
International**

300 N. ZEEB ROAD, ANN ARBOR, MI 48106
18 BEDFORD ROW, LONDON WC1R 4EJ, ENGLAND

8120761

LECOANET, REGIS MARCEL

LA PHILOSOPHIE DANS L'ENCYCLOPEDIE. (FRENCH TEXT)

City University of New York

PH.D. 1981

University
Microfilms
International 300 N. Zeeb Road, Ann Arbor, MI 48106

Copyright 1981

by

Lecoanet, Regis Marcel

All Rights Reserved

LA PHILOSOPHIE DANS L'ENCYCLOPEDIE

by

REGIS M. LECOANET

A dissertation submitted to the Graduate
Faculty in French in partial fulfillment of
the requirements for the degree of Doctor of
Philosophy, The City University of New York.

1981

© COPYRIGHT BY
REGIS M. LECOANET
1981

A MADAME
LECOANET
SANS QUI
CE TRAVAIL
N'AURAIT
JAMAIS VU
LE JOUR.

ACKNOWLEDGEMENT

Pour votre infatigable dévouement, votre foi et votre confiance contagieuses, votre aide constante, votre amical support, votre indulgence qui n'allait pas sans vigilance critique, pour toutes les qualités intellectuelles telles que l'érudition, les scrupules et morales comme la sollicitude, la bienveillance et la générosité que vous avez dispensées sans compter dans la direction de ce travail, Madame Morris, MERCI.

Tous mes remerciements à Monsieur Loy qui n'a pas été trop rebuté par la lecture de mon interminable manuscrit et grâce à ses maints conseils judicieux a jugulé mon enthousiasme quelquefois trop aveugle.

Enfin, toute ma gratitude, ma reconnaissance et mon respect le plus profond vont à Monsieur Peyre dont la patience poussée à bout, l'attention pénétrante, les critiques constructives, les suggestions érudites, le goût de l'étude, les commentaires précieux et les avis généraux m'ont énormément aidé non seulement au cours de cette étude mais surtout tout au long de mon passage au Centre Gradué de CUNY et en ont fait les années les plus enrichissantes de ma vie sur les plans intellectuel et humain.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION: De la philosophie à l'histoire de la philosophie	1
CHAPITRE PREMIER: Diderot philosophe malgré lui	12
CHAPITRE DEUXIEME: Diderot l'accusé	42
CHAPITRE TROISIEME: Diderot philosophe	73
CONCLUSION: De l'histoire de la philosophie dans l' <u>Encyclopédie</u> à la philosophie de l' <u>Encyclopédie</u> . .	106
APPENDICE UN: Jacob Brucker dans l' <u>Encyclopédie</u>	133
APPENDICE DEUX: Ce que Diderot ajoute à Brucker	143
BIBLIOGRAPHIE	193

INTRODUCTION:

DE LA PHILOSOPHIE A L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

Etrange gageure, pensera-t-on perplexe, que d'étudier la philosophie dans un "Dictionnaire des sciences, des arts et des métiers"!

Pourtant ... ce dictionnaire est raisonné; de fait "il doit contenir sur chaque science et sur chaque art, soit libéral, soit mécanique, les principes généraux qui en sont la base, et les détails les plus essentiels qui en font le corps et la substance".¹ En d'autres termes, le classement des sciences, des arts, des métiers ainsi que leur exposition se feront au nom de la raison, c'est-à-dire d'une conception du monde et des choses, exprimée dans le tableau des connaissances humaines, en un mot d'une philosophie. D'autre part, outre le but décrit ci-dessus, l'ouvrage se propose un autre objectif: "il doit exposer, autant qu'il est possible, l'ordre et l'enchaînement des connaissances humaines".² Or cet ordre, cet enchaînement se déroulera inconsciemment ou non, explicitement ou implicitement au nom d'une philosophie.

Pourtant ... ce dictionnaire est un recueil des meilleurs auteurs, par une société de gens de lettres; il se révèle donc le produit d'une équipe et d'un siècle: le siècle des philosophes. En effet ces hommes, éminents citoyens de la République des Lettres, étaient ce que l'on appelait alors des "philosophes", car au XVIII^e siècle la démarcation entre

gens de lettres et philosophes n'était pas aussi nette que maintenant; de fait la République des Lettres accueillait volontiers tous ceux qui avaient achevé ce qu'on nommait alors leurs humanités. C'est ainsi que le chevalier de Jaucourt peut se permettre d'écrire: "De lui (l'esprit philosophique) dépend en particulier la gloire des Belles - Lettres". 3

Pourtant ... ce Dictionnaire comme nous l'indique la page de titre est mis en ordre et publié par Mr. Diderot; et c'est ce même Diderot, l'un des seuls philosophes au sens propre du terme dans ce siècle de "philosophes", qui écrivait à son libraire en 1764:

Vous avez oublié que ce n'est pas aux choses courantes, sensées et communes que vous deviez vos premiers succès; qu'il n'y a peut-être pas deux hommes dans le monde qui se soient donné la peine de lire une ligne d'histoire, de géographie ou même d'arts et que ce qu'on y a recherché et ce qu'on y recherchera, c'est la philosophie ferme et hardie de quelques-uns de vos travailleurs (...)
Vous avez banni de votre livre ce qui en a fait, ce qui en aurait fait encore l'attrait, le piquant, l'intéressant et la nouveauté. 4

Ainsi donc, l'Encyclopédie est bel et bien un dictionnaire philosophique. Mais quelle est cette philosophie? Où se cache-t-elle? A première vue, partout ou presque. En effet dans le Discours préliminaire et dans le tableau des connaissances humaines qui l'illustre, on s'aperçoit aisément que toutes les connaissances dont la somme est l'Encyclopédie se divisent en trois catégories: la mémoire, la raison et l'imagination. A la mémoire se rapporte l'histoire, qu'elle soit sacrée, civile ou naturelle; à l'imagination se rattache la poésie narrative, dramatique ou parabolique. Tout le reste est du

domaine de la philosophie caractérisée par la raison. Etudier la philosophie dans l'Encyclopédie revient donc à faire l'analyse exhaustive de plus des trois quarts des articles qui composent le dictionnaire, ce qui n'est guère possible; et c'est ce qui explique sans doute que personne n'a étudié ce domaine jugé trop vaste. Certains comme Vernières⁵ avec Spinoza ou Thielmann⁶ avec Hobbes ont analysé des mouvements philosophiques; d'autres comme Haüsser⁷ ont passé au crible un article du dictionnaire. En général les spécialistes de l'Encyclopédie qu'il s'agisse de Proust⁸ ou de Lough⁹ par exemple, se bornent à consacrer un chapitre ou une partie à l'histoire de la philosophie, vaste survol qui ne peut donner qu'une vague idée du travail qu'il reste à accomplir.

Dans cet immense répertoire que constitue la philosophie, ne pourrait-on pas opérer un tri judicieux? De fait les encyclopédistes nous y invitent car dans le même tableau, sous la rubrique "Philosophie", il existe trois sections: la science de Dieu, la science de l'homme et la science de la nature. A la rigueur, étudier la philosophie pourrait éventuellement se contenter de la seconde matière avec quelques additifs. Il suffirait de ne conserver de la théologie qu'une infime partie que les encyclopédistes appellent la "pneumatologie ou science de l'esprit ou métaphysique particulière", de reprendre intégralement la morale et la logique qui constituent la science de l'homme et de ne garder de la science naturelle ni la physique, ni les mathématiques mais la "métaphysique générale, ou ontologie,

ou science de l'être en général. De la possibilité. De l'existence. De l'étendue. De l'impénétrabilité. De la durée, etc." Ces parties, surtout après le deuxième tome sont facilement détectables dans les articles car, après le nom de l'article, la partie des connaissances humaines à laquelle il appartient suit le titre. Par exemple, après l'article REFUGIES se trouve la mention (Hist. mod. polit.). L'on sait donc immédiatement que cet article correspond à la partie mémoire. Ce travail a été réalisé quelques années après la publication de toute l'Encyclopédie. Il s'agit de l'Encyclopédie méthodique ¹⁰ qui ne comporte pas moins de ... 166 volumes! En ce qui nous concerne, il n'y a que 6 volumes ¹¹ qu'il n'est pas question d'analyser exhaustivement.

Le Discours préliminaire est une préface de l'Encyclopédie; voyons comment la philosophie se trouve définie dans le corps de l'oeuvre. Il s'agit de l'article PHILOSOPHIE qui se divise en deux parties: d'une part l'historique de la notion; d'autre part, ce qui nous intéresse davantage, la définition du concept. L'auteur de cet article anonyme examine dans la première section les différents sens du mot philosophie: tout d'abord un savoir encyclopédique puis la science principale celle qui expliquait ce savoir: la religion. D'érudit, le philosophe devient prêtre! D'où une première réaction qui s'opéra grâce à de "sublimes génies" qui faute de rebâtir une nouvelle philosophie, sapèrent la religion et adoptèrent provisoirement "une sagesse solide et un système certain". Chez les Grecs, la philosophie était alors

toute laïque mais elle ne s'en détériora pas moins pour aboutir aux sophistes. C'est ainsi que se produisit une seconde réaction, celle de Pythagore qui, le premier substitua au titre trop honorifique de sage, celui plus modeste de philosophe. Toutefois les premiers philosophes se comportèrent comme les prêtres à savoir qu'ils dispensèrent une double doctrine: l'une pour le profane qu'ils prêchaient en public, l'autre pour l'initié qu'ils gardaient secrète. Enfin l'Eglise s'est emparée de tout ce savoir et le christianisme passa pour "la philosophie sainte". Cette partie dont la substance est tirée de la préface de l'Historia critica philosophiae ¹² de Jacob Brucker se termine par les grandes divisions de la philosophie: celle d'Aristote, des Stoïciens, d'Epicure et des Scholastiques.

Quant à la seconde partie de l'article, elle traite des différentes définitions du terme:

Philosopher, c'est donner la raison des choses ou du moins la chercher car tant qu'on se borne à voir et à rapporter ce qu'on voit, on n'est qu'historien. Quand on calcule et mesure les proportions des choses, leurs grandeurs, leurs valeurs, on est mathématicien; mais celui qui s'arrête à découvrir la raison qui fait que les choses sont et qu'elles sont plutôt ainsi que d'une autre manière, c'est le philosophe proprement dit. 13

Cette définition est celle de Wolf pour qui:

(L)a philosophie est la science des possibles en tant que possibles (car elle rend) raison de tout ce qui est et de tout ce qui peut être dans toutes les choses qui arrivent. Le contraire pourrait arriver. Je haïs un tel, je pourrais l'aimer. Un corps occupe une certaine place dans l'univers, il pourrait en occuper une autre; mais ces différents possibles ne pouvant être à la fois, il y a donc une raison qui détermine l'un à être plutôt que l'autre; et c'est cette raison que la philosophie cherche et assigne. 14

Cette définition rejoint donc celle que l'on a dégagée du

Discours préliminaire en y voyant un vaste programme encyclopédique. De fait l'auteur de l'article reprend le tableau des connaissances humaines de ... Wolf faisant ainsi double emploi avec celui de Bacon qui a servi de modèle à D'Alembert quand il a composé son Discours préliminaire. Pour Wolf, le programme philosophique commence par la logique qui nous aide à connaître le but, la limite et la nature de notre entendement; il passe par la théologie, l'étude de l'être subsistant qui rend compte des choses possibles pour s'arrêter avec les autres êtres: ceux qui se meuvent (physique) ou qui pensent (pneumatologie). Quant à la ressemblance et à la différence des êtres, c'est l'objet de l'ontologie "connaissance générale de tous les êtres", tandis que la nature, la morale, la politique étudieront les relations de la volonté et de l'entendement dans l'âme. Enfin la métaphysique sera la somme de l'ontologie et de la pneumatologie. Ce classement qui se rapproche plus de Descartes que de Bacon est tout aussi vaste. De surcroît, l'auteur de l'article qui se veut exhaustif, propose une autre division bipartite; la philosophie se divise en deux sections: l'une théorique et spéculative "pure et simple contemplation des choses", l'autre pratique, dirigeant les deux règles "pour opérer sur son objet": la logique et la morale. Celle-ci "qui dirige l'opération de la volonté"; celle-là, l'entendement.

Est-ce à dire qu'étudier la philosophie DANS l'Encyclopédie revient à analyser ce vaste programme en détail? Cela prendrait toute une vie à une bonne équipe de spécialistes! D'autre part,

étudier la philosophie DE l'Encyclopédie est tout aussi impossible car elle n'existe pas en tant que telle. En effet, l'Encyclopédie est une vaste entreprise qui rassemble plusieurs points de vue très différents. A supposer qu'on se penche sur chaque position, cela mène à analyser chaque philosophe ayant collaboré au dictionnaire. Alors pourquoi ne pas travailler sur d'autres documents qui donneraient aux chercheurs, des vues beaucoup plus valables du philosophe en question qu'un article trop partiel dont on ne sait pas avec une absolue certitude s'il est de lui. Etudier la philosophie DE l'Encyclopédie reviendrait donc à analyser la philosophie de chaque encyclopédiste par exemple Turgot dans l'article EXISTENCE, Diderot dans JUIFS, Dumarsais dans PHILOSOPHE, Jaucourt, Condorcet, Saint-Lambert, sans oublier Montesquieu, Voltaire, Rousseau, etc. Or point n'est besoin de l'étudier dans l'Encyclopédie qui n'en présente qu'un pâle reflet ou ... rien du tout chez Rousseau par exemple qui, à part ses articles consacrés à la musique, n'a écrit qu'ECONOMIE POLITIQUE. En outre, les articles de philosophie sont loin d'être homogènes puisqu'ils représentent tantôt un point de vue, tantôt un autre; ceux-ci sont même souvent incompatibles comme on vient de le voir au sujet de l'ordre des connaissances avec d'une part D'Alembert qui reprend dans son Discours préliminaire l'ordre de Bacon, alors que l'auteur de l'article PHILOSOPHIE préfère celui de Wolf. Quelquefois des articles visent directement une personne comme PHILOSOPHE dans lequel Dumarsais attaque Rousseau et Helvetius ou une idée chère à un philosophe comme

l'article GENEVE qui déclancha une violente polémique entre Rousseau et D'Alembert soutenu par ... Voltaire. Mieux vaut alors étudier la philosophie de chaque collaborateur dans son oeuvre propre plutôt que dans ses contributions à l'Encyclopédie. De surcroît, la philosophie DE l'Encyclopédie ne se trouve pas systématiquement dans les articles purement philosophiques, c'est-à-dire traitant exclusivement de morale, de logique, de métaphysique, là où les censeurs allaient la chercher mais partout ailleurs. Pour l'étudier, il faudrait donc analyser toute l'Encyclopédie du premier au dernier article.

Il s'avère alors impossible tant pour des raisons matérielles que temporelles de faire une étude systématique de tous les articles philosophiques DANS l'Encyclopédie. Il faut choisir une série homogène et révélatrice. Mais quels articles retenir? En vertu de quels critères? Une fois de plus, les encyclopédistes nous donnent la réponse en la personne de l'auteur de l'article PHILOSOPHIE par la deuxième définition qu'il en donne:

La philosophie se prend aussi fort ordinairement pour la doctrine particulière ou pour les systèmes inventés par des philosophes de nom qui ont eu des sectateurs. 15

Ce sont les articles que Diderot classe sous la rubrique "histoire de la philosophie" dont l'index donne la liste avec quelques oublis dont deux importants: JESUS-CHRIST et SPINOZA.

L'auteur de l'article PHILOSOPHIE donne enfin une troisième définition toute technique:

La philosophie se prend pour manière de philosopher ou pour certains principes sur lesquels roulent toutes les recherches que l'on fait par leur moyen. 16

et il donne à titre d'exemple: philosophie expérimentale, corpusculaire, etc. Dans sa conclusion il définit le philosophe, "celui qui n'admet rien sans preuve" et qui "pose exactement les limites du certain, du douteux, du probable". Or si chaque homme n'est pas philosophe, ne peut remplir ce modeste programme, c'est à cause de certains obstacles que l'auteur va chercher chez Mallebranche. Le premier est l'autorité à laquelle le commun des mortels obéit par paresse, vanité, aversion des idées abstraites, admiration des Anciens, snobisme, etc. Le second est l'esprit de système qui cherche à enfermer le réel dans quelques principes a priori auxquels on tient une fois pour toutes. Le dernier est l'ensemble des préjugés et des passions.

L'article se termine avec la différence entre l'érudition et la philosophie:

Le plus grand philosophe est celui qui rend raison du plus grand nombre de choses, voilà son rang assigné avec précision: l'érudition par ce moyen n'est plus confondue avec la philosophie. La connaissance des faits est sans contredit utile, elle est même un préalable essentiel à leur explication mais être philosophe (...) c'est avoir des principes solides et surtout une bonne méthode pour rendre raison des faits et en tirer de légitimes conséquences. 17

D'une part donc, la connaissance des faits; de l'autre leur raison d'être; telle fut la division de notre travail. Dans un premier temps, nous avons passé au crible tous les articles correspondant à "l'histoire de la philosophie", ceux qui répondent à la seconde définition des encyclopédistes; nous les avons examinés sous le triple angle de leur composition, leurs sources, leur valeur philosophique. ¹⁸ Après quoi, il a fallu rendre raison

des faits découverts; il s'agit alors d'expliquer que pour que l'Encyclopédie soit la machine de guerre qu'elle est devenue, il fallait nécessairement que les articles d'"histoire de la philosophie" soient traités par Diderot, le chef de l'entreprise, de la manière qu'il a choisie, avec les sources sur lesquelles il a jeté son dévolu et non pas autrement.

Aussi avons-nous lu les article concernant "l'histoire de la philosophie" de trois manières différentes: à un premier niveau, il s'est agi d'une simple lecture du texte, lecture guidée par les conseils de D'Alembert dans la préface de l'Encyclopédie que constitue le Discours préliminaire et de Diderot dans l'éditorial qu'est l'article ENCYCLOPEDIE. Ce premier niveau de lecture nous a rendu sensible à la forme intérieure du grand oeuvre, à sa méthode d'exposition. Alors que cette analyse préliminaire était interne à l'oeuvre, elle en appelait une autre plus externe. A ce second niveau de lecture, il a fallu que nous comparions le texte de l'Encyclopédie avec ses sources; constat bien décevant puisque d'emblée force nous fut de crier après bien d'autre au plagiat. D'où un troisième examen des articles, plus approfondi, mêlant à la critique externe, la critique interne du texte qui mettra en valeur l'utilisation de ces sources, la manière dont elles furent coulées dans le moule encyclopédique et surtout en vertu de quel(s) objectif(s). C'est à ce prix qu'on sera à même de comprendre en Diderot, le philosophe et l'encyclopédiste et non plus de le juger et de le condamner sans appel comme voleur et pillard.

N O T E S

1. Alembert, Jean le Rond d', Discours préliminaire de l'Encyclopédie, Ed. Gonthier, Paris, 1965, p. 18.
2. Ibid.
3. ENC., article "Philosophique, Esprit", XII, 515 b.
4. Diderot: CORR., éd. par Georges Roth, 12 vol., Paris, éditions de Minuit, 1955 - 1965, vol. IV, pp. 300 - 301.
5. Vernières, "Le Spinozisme dans l'Encyclopédie", RHF, juillet - septembre 1951.
6. Thielmann, "Thomas Hobbes dans l'Encyclopédie", RHF, juillet - septembre 1951, pp. 333 - 346.
7. Häusser, "The Thomasius Article in the Encyclopédie", SVEC, 1971, LXXXI, pp. 177 - 205.
8. Proust, Diderot et l'Encyclopédie, Paris, 1962.
9. Lough, The "Encyclopédie", New York, 1971.
10. L'Encyclopédie méthodique ou par ordre des matières, Paris, Panckoucke, 1782 - 1832, 194 vol.
11. Vol. 49, 50, 51, 52, 53, 54 qui forment en fait la seule encyclopédie de la philosophie existant en langue française!
12. Brucker, Historia critica philosophiae, Leipsick, 1742 - 1744, 6 vol.
13. ENC., article "Philosophie", XII, 512 b.
14. Ibid., 513 a.
15. Ibid., 513 b.
16. Ibid., 514 a.
17. Ibid., 514 b.
18. Voir le compte rendu sommaire de cette enquête dans les Appendices I et II.

CHAPITRE PREMIER:

Diderot philosophe malgré lui

"Tantum series juncturaque pollet
Tantum de medio sumptis accedit honoris" 1

Le problème qui arrête d'emblée tout spécialiste de l'Encyclopédie, celui de l'attribution des articles 2 ne s'est guère posé pour nous. En effet sur les 58 articles que nous avons examinés deux seulement sont anonymes: SPINOZA et GALILEE; encore faut-il préciser que ce dernier figure dans le troisième volume du Supplément et qu'il s'avère alors négligeable. Quant aux autres articles trois reviennent à l'abbé Yvon: ACADEMICIENS et CELTES qui portent sa signature (X) et ARISTOTELISME; six à l'abbé Pestré, tous signés (C): BACONISME, CABALE, CAMPANELLA, CANADIENS, CARDAN et CARTESIANISME; enfin l'un est signé (O) c'est-à-dire d'Alembert: il s'agit de l'article NEWTONIANISME. Le reste, soit 46 articles, est de Diderot; c'est donc lui le spécialiste de l'histoire de la philosophie dans l'Encyclopédie. Le problème est de voir comment il y a été amené; malgré lui parce qu'il était éditeur du Dictionnaire ou ... malgré les autres parce que l'histoire de la philosophie ne pouvait être menée à bien que par l'encyclopédiste numéro un.

Si l'on se tourne du côté de l'histoire de l'Encyclopédie, on s'aperçoit que le volume I paraît en 1751 sans problème mais qu'il n'en va pas de même avec le second qui publié en janvier 1752 subit les contre-coups de "l'affaire De Prades". Plus que

sur l'anecdote - l'abbé De Prades a soutenu une thèse jugée après-coup trop "encyclopédique" en Sorbonne - il nous faut insister sur ses conséquences: la fuite des abbés, De Prades bien sûr mais également Yvon et Pestré. Or la lecture du premier volume nous montre que l'abbé Yvon s'est chargé des articles ACADEMICIENS et ARISTOTELISME; dans le deuxième tome, il a composé CELTES. Quant à l'abbé Pestré, les six articles qu'il a écrits, BACONISME, CABALE, CAMPANELLA, CANADIENS, CARDAN et CARTESIANISME, figurent dans le second volume. On peut donc en conclure que les abbés étaient les spécialistes de l'histoire de la philosophie.

En ce qui concerne Diderot, en tant qu'éditeur, non seulement il coordonne, distribue, relie les articles, mais surtout il se voit souvent dans l'obligation de suppléer aux déficiences: quand une contribution n'arrive pas à temps, quand elle se révèle incomplète, ou trop mauvaise. Dans le cas qui nous intéresse, avant de trouver des philosophes compétents pour remplacer le départ inopiné des trois abbés, puisque le troisième volume est en cours, force lui est de composer quelques articles d'histoire de la philosophie. C'est ainsi que Proust peut écrire:

Cette conception (progrès des lumières) anime naturellement l'une des contributions historiques les plus importantes qui aient été données au dictionnaire, "l'histoire ancienne et moderne de la philosophie" dont Diderot se chargea après le départ des abbés De Prades et Yvon. 3

et Wilson plus catégorique:

Diderot had not originally intended to make the history of philosophy his personal assignment. In the early volumes, he had given this important task to others, especially to the abbés Yvon, De Prades, Mallet and Pestré. But these

men became discouraged by the outcries of the conservative theologians of the time and faded out of the enterprise. Thus Diderot found himself shouldering the extra burden. 4

De fait bien des critiques se réfèrent à une lettre de Diderot à Le Breton du quatre mars 1769 dans laquelle le philosophe écrit:

Je ne vous dirai pas que je restai chargé de toute la besogne des abbés Yvon et De Prades quand ils s'enfuirent. Je l'ai fait (sic) cette besogne. La Société l'a-t-elle payée? Non monsieur; j'ai donné mais bien donné, à la Société l'histoire ancienne et moderne de la philosophie, qui n'est pas la mince partie de l'ouvrage. Voyez, cherchez dans nos traités; et dites-moi s'il y a jamais été question de ce travail.

Diderot, éditeur de l'entreprise se voit donc promu, à cause des circonstances, "philosophe malgré lui". Pour que cette thèse s'avère irréfragable, il faudrait d'une part que Diderot n'ait pas écrit d'articles d'histoire de la philosophie avant le départ des spécialistes que sont les abbés Yvon et Pestré et surtout d'autre part qu'il ait abandonné après avoir cherché des remplaçants dignes. Tel n'est pas le cas; en effet non seulement Diderot a composé des articles concernant l'histoire de la philosophie dans le premier volume, mais il a tenu à conserver cette partie jusqu'à la fin malgré les autres.

Une simple lecture du premier volume de l'Encyclopédie montre que le tout premier article d'histoire de la philosophie est ... de Diderot: il s'agit d'ABSTINENCE des Pythagoriciens! On peut certes arguer que c'est une simple coïncidence. Mais Diderot ajoute ANTE-DILUVIENNE, ARABES et ASIATIQUES; en d'autres termes, alors que les abbés Yvon et Pestré, spécialistes de l'histoire de la philosophie ont écrit en tout et pour tout neuf articles

concernant ce domaine dans les deux premiers volumes, avant leur défection, Diderot avait déjà montré le bout de l'oreille en en ayant déjà composé quatre dans le seul premier volume. ⁵ C'est dire que cette matière n'était pas sans intérêt pour lui; en fait lorsque les abbés sont partis, on peut dire sans exagérer qu'il poussa un soupir de satisfaction: le terrain lui était réservé et il le conserva.

Dans les premiers volumes, Diderot parce qu'il manquait de collaborateurs compétents était pratiquement obligé de tout faire, d'où le nombre impressionnant d'articles qu'il a écrits ⁶ qui n'a d'égal que la diversité des matières qu'il y traite. Rien d'étonnant donc qu'il ait consacré quelques heures à l'histoire de la philosophie qui pouvait le délasser si l'on en croit Cru pour qui Brucker la source de Diderot s'est amusé en composant son chapitre concernant la philosophie antediluvienne! ⁷ D'autre part la partie exotique des articles ASIATIQUES et CHINOIS n'était pas sans déplaire à l'auteur des Bijoux indiscrets. Quant à ABSTINENCE des Pythagoriciens et à ARABES, il s'agit de parties détachées d'autres articles.

Toutefois, comme l'attestent les statistiques des derniers volumes, alors que Diderot n'écrivait pratiquement plus rien, il n'abandonne pas l'histoire de la philosophie pour autant. Ainsi sur les six articles qu'il a écrits dans le volume XII, quatre concernent notre sujet: PARMENIDEENNE, PERIPATETICIENNE, PHENICIENS, PLATONISME; sur les quatre du volume XVI, deux sont consacrés à l'histoire de la philosophie: THEOSOPHES et THOMASIVS.

Ceux qui ont cru longtemps que Diderot n'avait pas beaucoup écrit sur l'histoire de la philosophie n'ont pas, à strictement parler, tort. L'attribution des articles est un problème difficile à résoudre, qui ne sera jamais complètement résolu et sauf l'article *CHINOIS qui porte l'astérisque indiquant qu'il est de Diderot sinon auteur, du moins éditeur, les quatre autres ne portent aucun signe permettant d'en identifier l'auteur, donc de les attribuer plutôt à Diderot qu'à un illustre inconnu voulant garder l'anonymat comme l'Encyclopédie en compte tant. D'autre part on peut arguer que les articles ne concernent l'histoire de la pensée que de loin: ABSTINENCE de Pythagoriciens ne nous apprend rien sur la philosophie de Pythagore, l'article ARABE se consacre plus à la civilisation qu'à la philosophie. De fait ces deux articles ne sont que des compléments aux articles PYTHAGORISME et SARRASINS dont l'auteur est Diderot. L'on sait après Cru ce que l'on doit penser de l'article ANTE-DILUVIENNE. Restent deux articles de philosophie exotique comme l'intitule Brucker la source principale de Diderot; le premier concernant la philosophie des Asiates, ce que l'on appelle l'hindouisme (ASIATIQUES); le second faisant état de la pensée chinoise (CHINOIS). On peut donc conclure que ces articles sont de pur remplissage: leur présence ne se justifie que par l'ambition de ne rien omettre dans une oeuvre qui se veut exhaustive. Diderot, en bon éditeur, n'aurait donc fait que combler quelques lacunes le mieux qu'il pouvait.

Rien n'est moins exact: d'une part parce qu'on peut en

dire autant des articles composés par les abbés Yvon et Pestré; d'autre part parce que ces contributions revêtent une importance capitale pour qui veut connaître la méthode de Diderot. Voyons le premier point: l'abbé Yvon a écrit ACADEMICIENS, ARISTOTELISME et CELTES. Voilà dira-t-on des articles substantiels, qui ne sont pas de remplissage et qui nécessitent pour auteur un spécialiste. L'abbé Yvon ne s'avère certes pas celui-là puisque l'article ACADEMICIENS a été repris deux fois par Diderot; d'une part dans PLATONISME, d'autre part dans SCEPTICISME! Quant à l'article ARISTOTELISME qui s'inspire par trop de Bourreau-Deslandes, il en appelle un autre, l'article PERIPATETICIENNE dans l'introduction duquel Diderot se justifie de l'avoir composé parce que l'abbé Yvon ne possédait pas la méthode! En ce qui concerne l'article CELTES, c'était un de ceux qui soulevait le dégoût de Voltaire. 8

Pour ce qu'il en est de l'abbé Pestré, il suffit de noter que l'article CANADIENS appartient à la même partie que ASIATIQUES issu de la source commune à Pestré et Diderot: Brucker à savoir la philosophie exotique. Toutefois force nous est d'admettre que des articles comme BACONISME et CARTESIANISME sont d'une importance capitale au dire des encyclopédistes eux-mêmes. Ils ne pouvaient donc être traités que par un spécialiste digne de confiance sans quoi ils se seraient vu opposer un contre-article, ce qui n'a pas eu lieu: on peut donc en conclure que ces articles ne sont pas désavoués par le maître. En fait ils sont loin d'enchanter Diderot mais celui-ci contrairement à l'article

ARISTOTELISME n'a pas daigné rectifier le point de vue objectif, reconnaissons-le, de l'abbé Pestré. La raison est très simple: le lecteur sait d'ores et déjà ce que les encyclopédistes pensent de Bacon; il n'a pas manqué le Discours préliminaire de D'Alembert dans lequel celui-ci compose l'article BACONISME; tout au plus, il a fait valoir ce que Diderot voulait que le lecteur sache de Bacon. Quant à l'article CARTESIANISME inspiré comme nous l'indique l'auteur de La Vie de Descartes de Baillet, s'il ne retient rien de la méthode que Diderot recommande ... qu'à cela ne tienne! Aux yeux des encyclopédistes, Descartes n'est pas aussi primordial qu'ils veulent bien le laisser croire. Certes, toujours dans le Discours préliminaire, il est loué: les encyclopédistes reconnaissent leurs dettes; Descartes est très important pour sa méthode, celle qui lui a permis de rejeter la scholastique, d'établir le règne de la raison conquérante symbolisée par le cogito. Ce que les encyclopédistes retiennent du "je pense donc je suis" c'est le "je", le sujet, l'homme, la naissance d'un nouvel humanisme. Pour eux "je pense" ne signifie pas j'ai une âme donc Dieu existe mais bien je suis raisonnable, libre à moi de me servir de cette raison pour être heureux. En d'autres termes, les encyclopédistes reconnaissent en Descartes celui qui montre la voie à suivre; en revanche ils condamnent sa métaphysique et sa physique leur préférant celles de Locke et de Newton. Et comme par hasard l'article LOCKE est de Diderot et NEWTONIANISME de D'Alembert! ⁹ En outre, il nous faut stipuler que celui-ci ajouta une colonne à l'article CARTESIANISME qui

explique la partie mathématique de Descartes. Il en va de même avec l'article CABALE. D'Alembert laisse à Pestré le soin de discuter d'une manière qui se veut objective tout ce galimatias de signes révélateurs avant de conclure par les vers de Racine: "Que de fous, je ne fus jamais à telle fête".

Quant aux deux autres articles de Pestré, CAMPANELLA et CARDAN, ils relèvent de l'hérésie. En effet les encyclopédistes, fidèles en cela à Voltaire historien, celui qui privilégie plus les idées que les hommes, et les grands hommes plus que les rois, ont systématiquement supprimé tout nom propre dans l'Encyclopédie. Aussi avons-nous mentionné Descartes en nous reportant à l'article CARTESIANISME, Newton à l'article NEWTONIANISME, etc. Or que fait Pestré? Il compose un article sur Cardan qu'il intitule CARDAN, un autre sur Campanella, CAMPANELLA, ce qui va obliger Diderot à aller contre ses principes et à nommer son article consacré à Giordano Bruno, JORDANUS BRUNUS alors qu'il aurait certainement préféré grouper ces trois articles sous le patronyme RENAISSANCE. Hélas, l'abbé Pestré avait déjà écrit ses articles qui philosophiquement parlant ne sont pas mauvais et Diderot comme il l'indique dans ENCYCLOPEDIE s'incline souvent, sacrifiant même des articles de son cur à d'autres d'auteurs inconnus qui leur sont supérieurs.

L'histoire de la philosophie était quand même une matière trop considérable pour la laisser aux mains de n'importe qui; cela explique que Diderot aime mieux s'en charger lui-même après le départ opportun de ces abbés qui ne veulent décidément pas

comprendre la méthode de l'Encyclopédie. Diderot leur explique pourtant, justement dans les articles qu'il a composés lui-même. Voilà en quoi réside leur importance. Ils semblent de prime abord être les articles peu sérieux, de remplissage, mais sous ce vernis, Diderot en maître d'oeuvre, conseille aux spécialistes que sont Yvon et Pestré d'être un peu moins historiens de la philosophie et un peu plus ... philosophes.

Voilà pourquoi dans les deux premiers volumes, alors que Diderot croit qu'il ne se chargera pas de l'histoire de la philosophie et qu'il n'est pas sans ignorer que Yvon ou Pestré composera PYTHAGORISME, SARRAZINS, INDIENS, il prend les devants. Du chapitre de Brucker consacré à Pythagore, il choisit quelques pages pour en faire les articles ABSTINENCE des Pythagoriciens et ACOUSMATIQUES. Du chapitre faisant état de l'Islamisme de son futur modèle, il détache deux pages qui donnent l'article CHAVARIGTES. Il devine très bien que si les abbés analysent ces mouvements, même si comme lui, ils utilisent Brucker et son Historia critica philosophiae, ils échoueront dans la tâche que Diderot s'est proposé d'accomplir: "changer la façon commune de penser".¹⁰ D'avance il sent qu'ils ne peuvent pas réussir parce qu'ils sont trop consciencieux, trop érudits, qu'ils possèdent trop de bonne volonté, le désir de bien faire et que, noyés dans la scholastique, en théologiens qu'ils sont restés, même s'ils "pensent bien", ils ne peuvent faire oeuvre de philosophie tout déistes qu'ils sont. Ils constituent les bras mais Diderot est la tête. Objectivement leurs articles sont

meilleurs que ceux du maître. Ils sont plus travaillés.

Comparons à ce sujet l'article CANADIENS inspiré de Brucker avec un article du même calibre chez Diderot, par exemple MALABARES. Alors que Diderot se borne à recopier Brucker en le traduisant, l'abbé Pestré lit la source de son modèle et le complète avec celle-ci. En revanche ce que Diderot possède et ce qui manque aux abbés c'est "la philosophie saine et hardie". Or l'éditeur de l'Encyclopédie savait pertinemment que si Yvon ou Pestré était amené à écrire PYTHAGORISME et ISLAMISME, leur article serait irréprochable du point de vue de l'information donnée au lecteur, de la clarté de l'exposition, mais manquerait par trop de philosophie. C'est d'ailleurs ce que Voltaire n'a cessé de reprocher aux articles de métaphysique. C'est pourquoi, sans bruit, Diderot a devancé les abbés en composant des articles comme ABSTINENCE des Pythagoriciens, comme ACOUSMATIQUES, comme CHAVARIGTES, qui paraissent peu sérieux n'ayant pas l'envergure d'un article tel que ARISTOTELISME. Pourtant ces articles moins voyants, étaient plus utiles au lecteur parce qu'aux yeux de Diderot, ils avaient plus de chance de passer la censure. Ainsi, alors qu'ARISTOTELISME fut attaqué par le Journal de Trévoux tant pour le plagiat de Bourreau-Deslandes ¹¹ que pour le non-conformisme trop libre à l'égard de Scot, ¹² les articles de Diderot sont passés inaperçus. Or ils sont tout aussi bons (comprenons "philosophiques", c'est-à-dire dangereux pour l'Eglise) car Diderot sait bien que tout moyen est acceptable pour faire passer des vérités que d'aucuns ne peuvent entendre (dans les deux

sens du mot). A cet égard, des article aussi inoffensifs en apparence que ABSTINENCE des Pythagoriciens ou ANTE-DILUVIENNE sont à l'histoire de la philosophie ce qu'est l'article AGNUS SCYTHICUS à la science expérimentale.

Ces abbés, certes déistes, recommandés à Diderot donc bien pensants et dignes de travailler au grand oeuvre, sont par trop naïfs et peut-être trop érudits, occupés à composer des articles irréprochables, bien léchés pour condescendre à des attaques qui manquent de noblesse. En revanche, Diderot, le chef, leur montre comment s'y prendre: c'est pour quoi le fait que l'article ABSTINENCE des Pythagoriciens soit le premier article d'histoire de la philosophie est révélateur. Il s'agit en fait d'une démonstration qui s'adresse non seulement au lecteur mais surtout à ses collaborateurs. Dans cet article anodin, Diderot annonce la couleur et montre à Yvon, Pestré et aux autres membres de l'équipe comment traiter l'histoire de la philosophie. Il leur enseigne une méthode: utiliser les sources à bon escient; en l'occurrence se servir de Brucker qui écrit sur les disciples de Pythagore pour, par ricochet, critiquer les moines dans les couvents.

Plus aristotélicien qu'il ne le pensait, Diderot avait bien senti que dans une oeuvre d'art, la forme prévalait sur la matière. Par exemple, le principal collaborateur de Diderot, qui est arrivé au troisième volume (encore un hasard), le chevalier de Jaucourt, avait lui-même écrit une encyclopédie personnelle qui fut perdue dans un naufrage. Sans doute, cette oeuvre

consacrée à la médecine possédait-elle les mêmes données scientifiques que les articles de médecine de l'Encyclopédie qui n'ont pas nécessairement été composés par Jaucourt; la grande différence entre ces deux ouvrages ne réside que dans la forme. La force de Diderot, c'est justement d'avoir inculqué cette forme à ses collaborateurs après que D'Alembert l'eut annoncée aux lecteurs. Cette forme, c'est évidemment la division des sciences du chancelier Bacon. Or quand Diderot trouva une perle en la personne du chevalier de Jaucourt qui a parfaitement compris et entendu cette forme, à savoir les principes clefs du Dictionnaire raisonné, Diderot le maître, le directeur, put se reposer en toute tranquillité car avec Jaucourt, il possédait non seulement la quantité, le labeur obscur que tout le monde a loué, mais surtout la qualité, la forme encyclopédique voulue par Diderot, la philosophie et aucun critique n'a retenu cela avant Madeleine Morris qui l'explique soigneusement. ¹³

Elle montre sans peine que dans les articles de géographie signés Jaucourt, celui-ci applique à la lettre les directives données par les patrons de l'entreprise. En effet dans son Discours préliminaire, D'Alembert montre bien le modèle à suivre: Bacon. Non seulement par le texte, mais surtout par une table raisonnée (correspondance encyclopédique entre le texte et son illustration). Or que nous apprend-elle? Qu'il faut suivre Bacon dans les trois étapes de la connaissance humaine: la mémoire, la raison, l'imagination. Jaucourt alors comme l'atteste Madeleine Morris commence par une présentation géographique

descriptive (mémoire) puis passe à "une liste de théologiens, philosophes et savants" ¹⁴ (raison) avant de terminer par les hommes célèbres qui ont illustré le lieu, le pays ou la ville qui sans eux n'auraient pas eu droit de cité dans le grand oeuvre. Cette présentation, on la retrouve chez Diderot dans ses articles d'histoire de la philosophie. Comme on le sait déjà, il n'étudie pas les noms mais les notions philosophiques comme ECLECTISME, PERIPATETICIENNE, ou les peuples, par exemple CHINOIS, MALABARES, etc. Il développe ces notions ou ces philosophies en trois parties: tout d'abord une présentation générale ce qui correspond à la mémoire chez Bacon; puis la biographie des philosophes qui appartiennent au mouvement ou au pays étudié; il s'agit de la raison dans le tableau des connaissances humaines; enfin Diderot analyse la doctrine, la pensée, la "philosophie" du mouvement ce qui renvoie à la section imagination. Quand Diderot examine un homme, par exemple HOBBS dans l'article HOBBSISME ou MACHIAVEL dans l'article MACHIAVELISME, il suit le même patron: présentation - biographie - philosophie.

Voilà pourquoi, Diderot dans une matière aussi importante que l'histoire de la philosophie, tenait à ce que soient respectés les grands principes de base que lui et D'Alembert avaient arrêtés puis présentés et défendus dans Le Prospectus comme dans le Discours préliminaire. Or les spécialistes de l'histoire de la philosophie, les abbés Yvon et Pestré ne se sont guère pliés à cette méthode. Par exemple Yvon dans son article ARISTOTELISME recopie mot à mot le chapitre de l'Histoire critique de la philosophie de Bourreau-

Deslandes consacré à Aristote. Le plagiat n'est certes pas un pêché, c'est pourquoi D'Alembert s'empresse de défendre l'abbé contre les attaques du père Berthier qui a beau jeu de relever toutes les similitudes entre les deux textes. Ce qui est plus grave, dans l'optique de Diderot, c'est de recopier un modèle qui ne cadre pas avec les directives qu'il a données. Aussi se sent-il obligé de "compléter" l'article par PERIPATETICIENNE dans lequel il oppose à Bourreau-Deslandes source de l'abbé, l'Historia critica philosophiae de Jacob Brucker. Quelle est la grande différence entre ces deux historiens? Non pas ce qu'ils se reprochent mutuellement à savoir pour Brucker les longueurs, les redondances, et chez Bourreau-Deslandes la concision par trop élliptique; mais bien plutôt l'ordre avec lequel ils appréhendent les problèmes philosophiques qu'ils examinent. Chez Bourreau-Deslandes, il s'agit d'un ordre chronologique, c'est-à-dire qu'il étudie la pensée du philosophe qu'il analyse au fur et à mesure qu'elle apparaît dans ses oeuvres. Brucker quant à lui, oppose à cet ordre, un classement plus logique: il donne ses sources, explicite la philosophie qu'il va présenter, donne la biographie du ou des philosophes, analyse leurs oeuvres avant d'exposer enfin leur philosophie en autant de préceptes.

Le lecteur n'a pas de mal à deviner quel est l'historien de prédilection de Diderot. Il préfère bien sûr, l'analyse bruckerienne à la synthèse toute claire et précise soit-elle de Bourreau-Deslandes. Bien entendu, il n'accepte jamais son

modèle tel quel; il conserve certes la présentation (mémoire), la biographie (raison) et la philosophie (imagination) mais très souvent ne mentionne pas les sources et les autres additifs que peut amener Brucker. D'autre part quand cet ordre encyclopédique n'est pas respecté chez son modèle, il le transforme: c'est le cas de l'article ECLECTISME. A première lecture, on ne comprend pas tellement pourquoi, alors que Brucker étudie la philosophie éclectique avant de présenter la biographie des philosophes, Diderot change et intervertit cet ordre. C'est pour respecter l'ordre encyclopédique mémoire, raison, imagination. Or l'un des premiers, il a compris parce qu'il était philosophe lui-même, qu'un système philosophique comme toute découverte, n'en déplaît à Descartes, n'était pas le fruit d'une méthode, d'une logique mais bien plutôt d'une association d'idées fortuites corollaire d'une imagination fertile. Beaucoup possèdent une logique, une méthode à toute épreuve mais comme l'ordinateur, ne trouvent rien! En revanche découvrir un système philosophique original, c'est comme découvrir une nouvelle physique: si Newton a supplanté Descartes ce n'est pas parce qu'il est plus logique, c'est parce qu'il a reçu une pomme sur la tête! La raison, la logique viennent après la découverte pour la présenter, l'explicitier, le faire comprendre aux autres.

Voilà pourquoi, lorsque Diderot se retrouve spécialiste de l'histoire de la philosophie dans l'Encyclopédie, il n'y a pas un seul article qui ne soit peu ou prou "inspiré" de Brucker. Non seulement comme on l'a trop répété pour la matière car très

souvent il plante là Brucker pour le remplacer par une autre source mais surtout pour la forme, car des histoires de la philosophie qu'il cite dans ses sources (History of Philosophy de Stanley, Bourreau-Deslandes et Brucker), c'est l'oeuvre de celui-ci qui correspond le mieux à ce qu'il veut.

Voltaire était donc bien mal avisé quand il reprochait à l'Encyclopédie le manque de principe, d'ordre auquel chaque collaborateur devrait se plier. Diderot qui reconnaissait le premier les lacunes de son oeuvre n'a jamais cessé de prendre la plume pour conseiller ses aides. Par exemple, il s'aperçoit que l'histoire de la langue est par trop négligée; il y consacre donc une grande partie de son article ENCYCLOPEDIE. Dans ce même article, on a trop souvent relevé l'utilité des renvois pour, comme il l'écrit, tromper la vigilance du censeur. Diderot a réussi au-delà de toute attente en leurrant toute la critique pendant deux siècles! Certes il fut exploité par les libraires parce qu'il était trop bon homme, toujours prêt à dépenser son temps pour les autres; mais il n'était pas si naïf qu'il le paraît; pas naïf au point de dévoiler ses batteries alors qu'il savait pertinemment que trois censeurs allaient éplucher son article écrit en 1755. Il avait déjà eu quelques mauvaises expériences tant avec la censure officielle qu'avec celle des jaloux, des concurrents, du Journal de Trévoux. D'autre part le lecteur savait bien à quoi s'en tenir et Diderot n'avait pas de lui une si piètre idée qu'il se croie obligé de souligner les mots qu'il devait lire et ceux sur lesquels il devait passer

rapidement. Au contraire, c'est pour ce lecteur, le souscripteur anonyme, qu'il est resté contre vents et marées à la tête de l'entreprise, alors que tout semblait et que ce bon vieux Voltaire lui conseillait de plier gages et de finir en terre plus sûre. Si donc, il ne disait ni à la censure, ni au lecteur qu'il faut lire un article par un autre en citant un exemple précis, à qui s'adressait-il donc?

Bien évidemment à ses ... collaborateurs! En effet à partir du troisième volume, beaucoup étaient anonymes, dispersés dans toute la France comme le montre Ducros¹⁵ et même en Europe sauf quelques-uns à Paris qui ne se voyaient pas car ils ne se connaissaient pas. Ces collaborateurs si l'on en croit Proust¹⁶ sortaient du même milieu où a pénétré le plus l'Encyclopédie et son enseignement, à savoir petite noblesse, grande bourgeoisie, libéraux de l'ancien régime. De plus, très souvent les auteurs d'articles avaient déjà souscrit au grand oeuvre et ils pouvaient toujours consulter le Dictionnaire. C'est donc à eux, à tous ceux-là que Diderot s'adresse dans son article ENCYCLOPEDIE. De fait le nombre des participants n'était plus la petite équipe des deux premiers volumes. Avec la publicité des grands noms comme Voltaire, Buffon, nombre d'hommes de Lettres et de Sciences ont compris que l'Encyclopédie pouvait-être un magnifique banc d'essai pour une illustre future carrière. Diderot ne connaissait pas tout ce monde; c'est pourquoi, comme il voulait montrer aux abbés comment traiter l'histoire de la philosophie dans son article ABSTINENCE des Pythagoriciens, après s'être aperçu de

certaines déficiences, il donne avis et conseils dans son article ENCYCLOPEDIE en ce qui concerne le problème particulier des renvois. Car cette question est aussi une question de méthode.

En effet c'est grâce aux renvois qu'on rejoint malgré l'ordre alphabétique le tableau des connaissances humaines exposé à la fin du Discours préliminaire. L'Encyclopédie avait l'ambition de faire universellement ce que Le Petit Robert a réalisé pour les noms communs. Avec le système des analogies, en les suivant comme indiqué, on découvre le champ sémantique d'une notion quelconque; dans l'Encyclopédie en suivant les renvois, on parvient à faire le tour d'une question, puis d'une science, enfin de toutes les connaissances à condition de lire également, en plus des renvois, les sous-titres des articles, ce que le lecteur moderne a tendance à oublier, pensant que renvois et sous-titres ne sont que des détails artificiels qui montrent les liaisons là où elles ne sont pas et où elles devraient être. Diderot, une fois encore, montre l'exemple: si les articles d'histoire de la philosophie ne lui étaient pas attribués d'une manière sûre, ils seraient signés par la manière d'utiliser les sous-titres. Chaque article de Diderot mentionne à côté du titre la science à laquelle il appartient et surtout la branche de cette science; par exemple MALEBRANCHISME est suivi de la précision: "(histoire de la philosophie)". Or les abbés qu'il s'agisse d'Yvon ou de Pestré passent outre; aussi lit-on au volume II CARDAN (philosophie de), CAMPANELLA (philosophie de), CELTES (philosophie des), alors que sous la plume de

Diderot, on voit: JORDANUS BRUNUS (philosophie de) (histoire de la philosophie). A cette règle, on trouve toutefois deux exceptions; un article d'histoire de la philosophie porte le sous-titre de la science à laquelle il appartient et n'est pourtant pas de Diderot. Il s'agit de l'article SPINOZA (histoire de la philosophie) qui est anonyme. En fait on peut arguer que s'il n'en est pas l'auteur, Diderot l'a peut-être lu de près et ce faisant il ajouta le sous-titre! En revanche un article de Diderot ne possède pas la mention "histoire de la philosophie", bien qu'il fasse indéniablement partie de cette branche du savoir encyclopédique: c'est LOCKE (philosophie de).

Ainsi pour ces diverses raisons, les abbés spécialistes de l'histoire de la philosophie dans l'Encyclopédie ne faisaient guère l'affaire et leur perte fut une bénédiction pour le directeur. De fait, celui-ci ne prit pas la relève au pied levé, malgré lui, pour colmater les brèches mais parce qu'il le voulait bien, pour ne pas dire qu'il n'attendait que cela. Car enfin les abbés partis, qu'est-ce à dire? L'abbé Mallet meurt en 1754 et ses articles paraissent jusqu'en 1765! Voltaire lui-même réclame les articles qu'il a envoyés et qui ne sont pas encore parus! En d'autres termes la fuite des abbés Yvon, Pestré et De Prades ne devait en rien affecter leurs articles ¹⁷ qui sont la possession des libraires. En effet le Régistre des comptes ¹⁸ stipule qu'en l'année 1750, le huit février pour être exact : "Yvon 36 livres"; en ce qui concerne l'année 1751, "Prestré (sic) 200, De Prades 200, Yvon 200, Prestré 200, Pestré

300 + 65 (Brucker reliure comprise), Pestré 300"; quant à l'année 1752, "à Msieur Diderot pour l'abbé Yvon 120". Même avant que Diderot ne soit préssenti, c'est-à-dire en 1748, on peut lire:

Ce jour, troisième septembre, la compagnie assemblée et sur les lettres de M. l'Abbé Mallet a résolu d'accepter son travail sur la Théologie, l'Histoire Ecclesiastique, le Commerce et les Monnaies pour la somme de neuf cens livres.

Il en va de même avec Formey qui reçoit trois cents livres pour ses papiers.

Il en était pour tous les collaborateurs comme pour ce pauvre Jean-Jacques qui devait finir ses articles de musique dans les trois mois! C'est ainsi que l'histoire de la philosophie ne se faisait pas volume par volume mais tout d'un bloc: c'est ainsi qu'a travaillé Diderot lui-même. De surcroît dans le procès intenté aux libraires, Luneau de Boisjerman narre l'histoire de cet abbé à qui on n'a même pas donné d'exemplaire de l'Encyclopédie, qu'on n'a pas payé, à qui on a assuré qu'on n'avait rien publié de lui et qui, ouvrant chez un ami un volume découvre des articles anonymes qu'il avait écrits! Certes beaucoup d'article de Pestré et d'Yvon ont été publiés après leur départ; on voit mal Le Breton dépenser de l'argent pour rien: les articles étant payés, Diderot devait les utiliser. Or dans toute cette masse, pas un seul article d'"histoire de la philosophie" alors que l'abbé Pestré qui reçut rien que pour l'année 1751, 1065 livres en était le spécialiste attitré puisque sur les huit article d'histoire de la philosophie, du second volume, il en écrivit six! Formey a beaucoup contribué pour la philosophie en général comme les abbés d'ailleurs mais

pour lui non plus, rien en "histoire de la philosophie".
Gageons que Diderot, ne voulant plus composer d'articles explicatifs de la méthode, qui, le cas échéant, savait très bien sacrifier un article de sa plume pour celui d'un inconnu qu'il trouvait meilleur, dans le cas précis de l'histoire de la philosophie, pour les besoins de la cause philosophique a sacrifié des article de Pestré et d'Yvon.

Ne croyons pas qu'il s'agisse là, de sectarisme anti-religieux! Des laïcs et non des moindres se sont sinon proposés, du moins intéressés à l'histoire de la philosophie non pas dans son entier mais à certains de ses aspects. Par exemple, le chevalier de Jaucourt en qui Diderot avait une confiance absolue puisqu'il possédait l'érudition et la sacro-sainte méthode, écrivit une Vie de Leibnitz; un article de lui sur le philosophe allemand n'aurait certes pas été mauvais, pas plus que celui de Diderot qui puise en partie à la même source: Fontenelle. Rien n'aurait été plus facile au chevalier qu'à résumer son bon livre en appliquant la méthode à laquelle il travaillait à longueur de journées pour ses autres articles. L'article LEIBNIZIANISME est de Diderot qui n'a même pas repris un mot de son collaborateur ce qui porte à croire qu'il n'a pas lu son livre.

Voltaire, le grand Voltaire, l'auteur des Lettres philosophiques s'était proposé d'après Naves ¹⁹ pour l'article sur Malebranche. MALEBRANCHISME est de Diderot et ... Voltaire a écrit un article sur ce sujet dans son propre Dictionnaire

philosophique: il s'agit de l'article LIBERTE! Quant à d'Holbach, il s'intéressait beaucoup à la civilisation et à la philosophie scandinaves d'une part et asiatiques d'autre part. Il avait même pensé écrire, aux dires de John Lough, ²⁰ un article sur la philosophie des peuples du Nord. Mais c'était Diderot le spécialiste et ce domaine lui est réservé. De surcroît le père de l'histoire de la philosophie en France, celui qui écrivit la première histoire de la philosophie, Bourreau-Deslandes, lui même a travaillé à l'Encyclopédie; il composa des articles sur la marine!

A la décharge de Diderot, reconnaissons qu'il ne s'agit pas là d'un dessein machiavélique. Le directeur n'avait pas derrière la tête une idée fixe, qui était de s'approprier l'histoire de la philosophie. A vrai dire comme l'a bien vu Le Gras ²¹, il n'y avait pas de spécialiste attitré de cette branche importante:

L'abbé Yvon retient les sujets de métaphysique logique et morale. L'abbé De Prades se met à composer l'article CERTITUDE, un des plus importants du programme encyclopédique. L'abbé Mallet, docteur en théologie (...) charme ses loisirs en écrivant pour Diderot sur la théologie, la littérature ou l'histoire. Et l'abbé La Chapelle (...) rédige dans sa solitude force dissertations sur certaines curiosités scientifiques.

Ainsi dans ce programme très bien réparti, on ne voit pas trace d'histoire de la philosophie. De fait les abbés s'occupant des autres branches de la philosophie, celle-ci leur revenait de droit; c'est pourquoi, ils s'en chargèrent naturellement. D'ailleurs si Diderot était certes le directeur de l'entreprise, il était loin d'être une autorité reconnue dans le domaine

philosophique contrairement à l'abbé Mallet par exemple. Les libraires, Briasson notamment lui savait gré de ses talents de ... traducteur.

Diderot était bien plus réaliste qu'on ne le pense; celui que Voltaire surnomme dans une pièce "Socrate", se connaissait lui-même et sentait bien que sa Promenade du sceptique, au niveau de l'histoire de la philosophie était pas trop insuffisante pour une oeuvre de l'envergure de l'Encyclopédie. Au départ les abbés bénéficiaient donc d'un préjugé favorable de la part du directeur de l'entreprise. D'ailleurs celui-ci était occupé à d'autres tâches plus concrètes. Il s'était réservé le domaine des Arts ce que l'on appelle maintenant la technique; cela lui prenait beaucoup de temps et d'efforts; il savait que c'était là, la grande nouveauté de l'Encyclopédie par rapport à toutes autres publications du même genre et il voulait que ce domaine fût parfaitement réalisé; c'est pourquoi il ne laisse à personne le soin de le traiter. De fait personne n'a trouvé à y redire; ce fut un succès et Diderot pouvait à juste titre en être fier. Toutefois, il sentait bien qu'il ne pouvait réaliser cette partie si vaste tout seul; il devait donc former une équipe homogène qui possédant les mêmes idées, les mêmes principes de base que lui, le chef, réaliserait l'oeuvre sans avoir besoin de son aide perpétuelle. Il fut comblé au-delà de toute espérance de sorte qu'après le VIII^e volume, c'est-à-dire en 1759, il pouvait laisser en toute confiance ce travail à ses associés.

Pendant ce temps, il n'était pas sans lire entre deux

visites aux ateliers, les articles qu'on lui soumettait, notamment les articles d'histoire de la philosophie. Or sans vanité, il s'est bien vite aperçu que le préjugé qu'il avait pour les abbés, s'il ne se révélait pas faux en ce qui concerne la logique, la morale et même la métaphysique, laissait à désirer pour la partie ayant trait à l'histoire de la philosophie. En effet après avoir lu l'article ARISTOTELISME par exemple qui devait paraître dans le premier volume, il se rendit compte qu'il ne pouvait pas faire beaucoup plus mal. De même qu'il avait, paraît-il mis la main à la thèse de l'abbé De Prades, de même il commence à s'intéresser, de loin certes, à l'histoire de la philosophie. De fait il n'est pas sans réaliser qu'il s'agit là d'un domaine d'une importance capitale dans un dictionnaire raisonné. C'est alors qu'il rectifie quelque peu l'optique dans laquelle les abbés traitaient cette matière. Il se sert de son pouvoir d'éditeur pour commenter un article, en écrivant une introduction, ou une conclusion ou les deux comme dans l'article CERTITUDE qui est de l'abbé De Prades.

Ainsi l'évolution de Diderot philosophe est inversement proportionnel à l'évolution de Diderot spécialiste de la partie technique de l'Encyclopédie. Nous avons vu que dans ce domaine, le directeur avait formé une bonne équipe et qu'il avait alors laissé toute initiative à celle-ci pour continuer le travail qu'il savait bien fait dans l'optique qu'il voulait. Notons que ce qui se produisit pour les Arts, arriva à une plus grande échelle en ce qui concerne l'Encyclopédie elle-même. En effet,

dans ce cas précis, ce n'est pas une équipe qu'il forma, mais un homme, un collaborateur hors pair: le chevalier de Jaucourt. C'est ainsi que comme le montre Madeleine Morris ²¹ qui compare les contributions de Diderot et de Jaucourt, après le Xè volume l'éditeur de l'Encyclopédie est toujours Diderot de droit; mais en fait c'est bel et bien Jaucourt à tel point que Voltaire pouvait écrire à Damilaville:

Je m'aperçois que le chevalier de Jaucourt a écrit les trois quarts des articles. Que faisait donc votre ami? Il était occupé ailleurs! ²³

Cependant ce que Diderot a fait avec la partie technique et à une plus grande échelle avec l'oeuvre elle-même (former des collaborateurs sûrs et alors leur laisser le travail qu'il ne pourrait faire mieux lui-même), il ne l'a pas fait avec l'histoire de la philosophie. C'est tout le contraire qui s'est produit; dans ce cas, il a laissé des spécialistes ou ce qu'il croyait tels lui montrer le travail. Très vite il s'est aperçu qu'il ne pouvait faire plus mal et dans bien des cas mieux que ceux-ci. Il s'affirme alors et à leur départ se consacre à la tâche sans jamais abandonner. Dans un cas donc, il forme une équipe et, ceci fait, il quitte; dans l'autre il laisse des spécialistes lui montrer ce qu'il ne faut pas faire, après quoi il les remplace pour toujours. A cet égard force nous est de noter que s'il n'a jamais senti le besoin de s'occuper de technique après son aventure encyclopédique, il a en revanche toujours manifesté l'intention de retravailler son histoire de la philosophie pour au besoin la publier. ²⁴

Ne mésestimons pas Diderot pour s'être choisi de bons collaborateurs; c'est une grande qualité, c'est en tout cas celle qui explique la grandeur de Louis XIV. En ce qui concerne l'histoire de la philosophie, il n'a pas failli à la règle; alors que jusque là il avait choisi des personnes, en l'occurrence, il jette son dévolu sur un livre. Il s'agit des six tomes de l'Historia critica philosophiae du pasteur prussien Jacob Brucker. Tous les articles traitant d'histoire de la philosophie de Diderot sont adaptés, traduits, recopiés ou plagiés de ce livre pour les raisons que nous avons invoquées plus haut. Or même en ce qui concerne l'érudition pure, Brucker était le meilleur historien du XVIII^e siècle, bien supérieur à Stanley ou à Bourreau-Deslandes. C'est tout à la gloire de Diderot et soulignons que c'est symptomatique car jamais il ne tricha avec son lecteur et lui apporte toujours le meilleur qu'il s'agisse des Sciences, des Arts, des Métiers ou de la Philosophie. Il a même poussé la délicatesse jusqu'à signaler aux abbés l'existence de l'historien allemand puisqu'on peut lire dans le registre des délibérations en l'année 1751: "Pestré 65 livres (Brucker reliure comprise)." ²⁵ De fait Yvon se réfère à Brucker dans la seconde partie de l'article ARISTOTELISME et Pestré dans son article BACONISTE. Mais ceux-ci n'ont su en tirer que de l'érudition. Ils étaient trop historiens de la philosophie, pas assez "philosophes" au sens dix-huitièmiste du mot; ils pensent donc que l'Historia critica philosophiae est une encyclopédie en elle-même et qu'il est quasi-impossible à moins de faire de vastes

panoplies de s'y reporter constamment. Ils préfèrent y prendre quelques notions de ci, de là et les insérer dans un article dont ils devront le corps à Bayle, Bourreau-Deslandes ou eux-mêmes. Quand l'article est très court comme CANADIENS par exemple, ils ne répugnent pas à le suivre et même à le compléter; mais les 83 pages qui analysent Aristote les rebutent; la synthèse que lui consacre Bourreau-Deslandes est plus appropriée. Evidemment ceci au détriment de la méthode que D'Alembert et Diderot essayent d'inculquer à leurs collaborateurs en vertu de l'unité de l'oeuvre et aussi de la vraie philosophie.

Ainsi donc, pour des raisons de méthode et pour la bonne cause philosophique, Diderot tout d'abord a complété dans les deux premiers volumes les articles d'histoire de la philosophie des abbés Yvon et Pestré avant de les supplanter après leur départ aussi inopiné que providentiel. Il s'est alors érigé en spécialiste de l'histoire de la philosophie leur laissant les articles de métaphysique, de morale et de logique qu'ils avaient vendus aux libraires, quand il ne les remaniait pas. La tâche de spécialiste de l'histoire de la philosophie n'était pourtant pas simple; c'est pourquoi il accapare un précieux aide: Brucker. C'était une magnifique trouvaille tout aussi importante que cette autre perle qu'était Jaucourt. Mais Brucker s'avère moins docile; car avant de se l'approprier, il fallait l'assimiler, le comprendre et surtout l'entendre. Si Jaucourt se pliait de bon gré à la forme encyclopédique, Brucker risque au contraire de fondre l'Encyclopédie dans son moule.

Fidèle à ses ennemis, les philosophes scholastiques, Diderot aurait-il sacrifié la matière à la forme? En d'autres termes, Brucker cadrant tellement bien avec la méthode adoptée par les encyclopédistes qui n'est répétons-le que le tableau des connaissances humaines tracé par Bacon, le philosophe par excellence avec Locke et Newton, il devenait par là-même un philosophe et méritait d'être pleinement adopté par le directeur de l'entreprise. Seulement pour faire oeuvre de philosophe auprès du public, suffisait-il de recopier le philosophe? Même s'il possédait la forme quasi-parfaite, fallait-il nécessairement reproduire la matière qu'il traite tout de go? A l'instar des émules d'Aristote qui, pourvu que les catégories soient bien respectées, y fourraient n'importe quoi, Diderot parce que la forme adoptée par Brucker cadrerait bien avec ce qu'il voulait pour l'Encyclopédie lui passe tous ses défauts même les plus anti-encyclopédiques; il ne craint pas de s'aliéner, d'être un reflet sinon une copie de l'érudit allemand; mais s'il reste sûr de ses propres convictions philosophiques, jusqu'à quel point? La question qu'on se pose est donc la suivante: Diderot a-t-il entendu, compris, assimilé son modèle? C'est ce qu'il nous faut voir maintenant.

N O T E S

1. "L'ordre et la composition ont tant de valeur qu'un sujet vulgaire s'en trouve ennobli", Horace, Art poétique, pp. 242 - 243.
2. Pour tout problème concernant l'attribution des articles se reporter à Swab, Rex and Lough, "Inventory of Diderot's Encyclopédie", SVEC, Genève, 1971 - 1972, V. 80, 83, 85, 91, 92, 93.
3. Proust, L'Encyclopédie, Paris, Armand Colin, 1965, p. 149.
4. Wilson, Diderot, New York 1972.
5. Sans mentionner ACOUSMATIQUE, ADEPTES, ASCHARIOUS ou ASCHARIENS.
6. 1984 sur 5247 dans le premier volume. 1592 sur 6637 dans le second tome.
7. Cru, Diderot As a Disciple of the English Thought, New York, 1966, p. 271.
8. Voltaire, CORR., Ed. par Théodore Besterman, Genève, Institut et musée Voltaire, 1953 - 1965, 207 vol., Lettre à D'Alembert, 9 Octobre 1756, Vol. XXX, p. 161.
9. Ceux-ci suivent la ligne tracée 20 ans avant dans les Lettres philosophiques où Voltaire opposait déjà Descartes, à Locke et à Newton.
10. ENC., article "Encyclopédie", V. 647 a.
11. Ce qui obligea d'Alembert a justifié Yvon dans l'avertissement du volume III.
12. Voilà ce qu'écrit l'abbé Yvon, ENC., 1, 663 b.

Ce premier de tous (dans l'ordre de Saint François) est le fameux Scot surnommé le docteur subtil. Il faisait consister son mérite à contredire en tout Saint Thomas; on ne trouve chez lui que de vaines subtilités et une métaphysique que tout homme de bon sens rejette.
13. Morris, Le Chevalier de Jaucourt: un ami de la terre, Genève, Droz, 1979.
14. Ibid., p. 23.

15. Ducros, Les Encyclopédistes, Paris, 1900, p. 213.
16. Proust, Diderot et l'Encyclopédie, Paris, 1965, p. 61.
17. Proust attribue l'article SPINOZA à Yvon.
18. May, Histoire et sources de l'Encyclopédie d'après le registre de délibérations et de comptes des éditeurs et un mémoire inédit, Paris, 1938.
19. Naves, Voltaire et l'Encyclopédie, Paris, 1938, p. 160
20. Lough dans Essays On the Encyclopédie, London, 1968, écrit:
"There is no such article (SCANDINAVES) in the Encyclopédie.
Presumably it would have come into Diderot's province"!!
21. Le Gras, Diderot et l'Encyclopédie, Amiens, 1928, pp. 41 - 42.
22. Morris, op. cit., p. 2.
23. Vol: CORR., op. cit., Lettre à D'Alembert, 4 avril 1766,
Vol. LXI, p. 7.
24. Diderot, Histoire générale des dogmes et opinions philosophiques depuis les plus anciens temps jusqu'à nos jours, Londres, Bouillon, 1769, et les volumes 49, 50, 51 de l'Encyclopédie méthodique, publiés par Naigeon, Paris, Panckoucke, 1795.
25. MAY, op. cit.

CHAPITRE DEUXIEME:

DIDEROT L'ACCUSE

"Ce qui se conçoit bien, s'énonce clairement."

Boileau

Il s'agit donc de préciser ces notions quelque peu abstraites de comprendre, entendre. Diderot lui-même dans le Prospectus lorsqu'il parle de la construction des machines nous donne un bon exemple qui éclaire singulièrement ces concepts. Il écrit notamment qu'il fallait "se rendre pour ainsi dire apprenti et faire soi-même de mauvais ouvrages, pour apprendre aux autres comment on en fait de bons".¹ Comprendre revient alors à assimiler par la pratique, prendre avec soi (sens étymologique). Concrètement comprendre, c'est pouvoir expliquer à un tiers, ce dont il s'agit. Si l'Encyclopédie ne parvient pas à expliciter une notion quelconque, si difficile soit-elle, gageons que l'auteur de l'article en question ne l'a pas comprise. Il sera comme ces ouvriers dont Diderot parle quand il écrit que sur mille artisans, douze seulement peuvent expliquer et "nous avons vu des ouvriers qui travaillent depuis plus de 40 ans, sans rien connaître à leur machine".²

Prenons l'exemple d'une oeuvre qui avait le même but que l'Encyclopédie: les Lettres philosophiques de Voltaire. Est-ce que l'auteur dans ses lettres consacrées à Locke et à Newton a entendu, saisi, appréhendé par l'entendement ces philosophes? Le

lecteur répond sans hésiter par l'affirmative. Car Voltaire réus­si à lui expliquer simplement et clairement les notions métaphysiques et physiques impliquées par ces penseurs. D'autre part, le lecteur reconnaît le style particulier de Voltaire malgré la critique des sources réalisée par Gustave Lanson qui montre qu'il n'y a pas grand'chose de Voltaire dans ces lettres quant à la matière surtout celle sur Newton. Pourquoi alors le lecteur jurerait-il qu'il s'agit là de Voltaire, tout Voltaire, rien que Voltaire? Parce que celui-ci a assimilé ses sources, s'en est nourri et les a faites siennes. Il a réalisé ce que Faguet appelle "l'innutrition" à propos des poètes de la Pléiade. Il a repris une matière commune à Newton qu'un critique a vulgarisée et y a ajouté sa forme personnelle, son style qui comme l'a bien vu Buffon dans son discours de réception à l'Académie est la marque de l'homme même.

Diderot savait tout cela; il était confronté par le même problème, lui qui écrit pertinemment dans la préface de son Essai sur le mérite et la vertu que cet ouvrage n'est pas une simple traduction mais une oeuvre personnelle:

Il ne me reste qu'un mot à dire sur la manière dont j'ai traité M. S ... Je l'ai lu et relu: je me suis rempli de son esprit, et j'ai pour ainsi dire fermé son livre lorsque j'ai pris la plume. 3

Hélas! Cru⁴ n'a guère de peine à montrer que ses intentions, si bonnes soient-elles, sont restées lettre morte. Il en va de même avec les articles d'histoire de la philosophie qu'il a composés pour l'Encyclopédie. Certes on peut arguer qu'ils possèdent un style original que les autres articles n'ont pas;

mais ce n'est pas le style de Diderot, on ne reconnaît pas là l'auteur de Jacques le Fataliste, du Neveu de Rameau; il s'agit du style de ... Brucker et si la source change, le style varie d'autant. S'il ne recopie plus Brucker mais Bayle, il n'adopte plus le style du philosophe prussien mais celui du protestant français. C'est pourquoi Loïs Gaudin ⁵ est bien mal inspirée quand elle écrit: "il faut dire que souvent on peut reconnaître le style, la manière de Diderot."

A ceci, il faut opposer une exception de taille: il s'agit de l'article EPICURISME, un modèle du genre. Comme pour les autres articles d'histoire de la philosophie, la source est Brucker, et il n'y a pas un mot qui ne soit de l'érudit prussien. Mais Diderot connaissait par ailleurs la philosophie d'Epicure, l'avait déjà entendue avant de lire Brucker. C'est la raison pour laquelle il peut se permettre à l'instar de Voltaire de prendre la matière de Lucrèce (l'original) et de Brucker (le vulgarisateur) pour y ajouter sa propre forme. C'est le seul article que le lecteur puisse attribuer à Diderot parce qu'il y reconnaît son propre style, le style d'homme de théâtre, l'art de faire vivre un personnage sous les yeux du lecteur comme ce neveu de Rameau qui est tellement réel qu'on croit tout ce qu'il nous dit sans penser que c'est Diderot qui parle par sa bouche. Il en va de même dans l'article EPICURISME dans lequel Diderot par le truchement de la prosopopée d'Epicure, nous présente le philosophe dans son jardin, nous incite à y faire une promenade avec lui au cours de laquelle, il nous fera part, en conversant

simplement, de sa philosophie. A la suite des Entretiens sur la pluralité des mondes de Fontenelle, Diderot invente là l'interview journalistique moderne. Comme nous l'avons déjà fait remarquer la substance de cette présentation est toute chez Brucker; mais ce qui est empesé, difficile à comprendre chez celui-ci, devient clair et précis, enjoué sous la plume de Diderot. Il réussit le tour de force d'explicitier des notions obscures en les présentant clairement par des exemples simples. Il retrouve là, la grande tradition classique française du Boileau à Voltaire en passant par Fontenelle.

Pourquoi l'article EPICURISME est-il une exception? Parce que pour réussir ce tour de force, pour se permettre d'expliquer un concept, une philosophie avec succès, il faut au préalable l'avoir entendue et comprise! Comme l'écrit justement Voltaire à D'Alembert en parlant du pasteur Polier de Bottens: " ... je recommande à mon prêtre moins d'hébraïsme et plus de philosophie; mais il est plus aisé de recopier le Targum que de penser" ⁶; cette phrase s'applique à Diderot qui trouve plus facile de recopier son modèle parce que celui-ci cadre bien avec la forme qu'il entend donner à l'Encyclopédie que de penser lui-même, c'est-à-dire faire le gros travail que sa source s'est imposée, relire les modèles de Brucker, les avaler certes mais surtout bien les digérer et non pas les recracher tels quels! Dans ses articles d'histoire de la philosophie, Diderot ressemble trop à Montaigne, le Montaigne de la première édition des Essais, celui qui citant les Anciens à tout propos se contentait de les

commenter. On aurait aimé que Diderot devînt davantage comme le Montaigne de la troisième édition, celui qui se sert des Anciens pour illustrer sa propre pensée et qui ne développe plus par une paraphrase et quelques exemples une citation de Platon. Pour le bien du lecteur, Brucker aurait dû être utilisé comme moyen et non pas recopié comme la fin des fins.

De là à écrire que dans les articles d'histoire de la philosophie, Diderot n'a pas compris les doctrines de son modèle qu'il traduisait sinon mot à mot, du moins phrase à phrase, il n'y a qu'un pas que les exemples suivants nous aideront à franchir. En effet on peut très bien ne pas savoir ce qu'est l'existence, encore moins ce que signifie l'essence et traduire en vingt langues "l'existence précède l'essence" à condition d'avoir de bons dictionnaires. Diderot n'en avait pas besoin car il possédait une solide connaissance de la langue latine; mais il traduisait son modèle sans trop savoir ce dont il écrivait. Ainsi dans l'article ARABES on lit dans Brucker ⁷:

Et Arabibus quidem post Islamismum enatum eruditionam
et philosophiae cultum placuisse ...

ce qui donne sous la plume de Diderot:

Je ne nie pas que depuis Islamime!?! l'érudition et l'étude
de la philosophie n'ait été extrêmement en honneur chez
ces peuples.

Simple inadvertance pense-t-on! Certes mais quelques lignes
plus loin alors qu'on lit chez Brucker ⁸:

ipsos quoque Arabes scriptores statum ante Islamimum
vocare statum ignorantiae

Diderot traduit:

Les écrivains arabes disent eux-mêmes qu'avant Islamime, ils étaient plongés dans la plus profonde ignorance.

Deux étourderies ne sont pas de trop pour un homme aussi occupé que Diderot! Mais on ne peut lui passer une troisième: lorsque Brucker écrit ⁹:

Tandem et fateri imprimus atque referre ABULFARAIUM;
eruditionem Arabum ante Islamismum cujus gloriae
potissimum studiosi fuerint.

On lit dans l'Encyclopédie:

Enfin Abulfage (auteur d'une histoire universelle écrite en syriaque) est obligé de convenir qu'avant Islamime même (...) ils entendaient parfaitement leur langue.

Force nous est d'admettre qu'il n'a pas réalisé qu'il s'agissait là de la religion islamique et qu'il lui fallait donc traduire par l'Islamisme ou l'Islam! Tous les critiques, surtout ceux qui n'aiment guère Diderot ne se sont pas fait faute de relever cette erreur caractéristique. Pourtant il en est d'autres comme l'atteste l'article HOBBISSME dans lequel on lit:

Sethus Wardus, célèbre professeur en astronomie à Séville et dans la suite évêque de Salisbury.

qui traduit Brucker:

Sethus Wardus, tunc astronomiae professor Savilianus
postera epicopus Sarisbueriennis. 10

Erreur possible pour celui qui n'a pas vu que quelques pages plus loin Brucker nomme Hobbes "professor Savilianum" ou pour celui qui ne sait pas que Hobbes n'a jamais mis les pieds à Séville. En l'occurrence Diderot prend le nom de la chaire des savants anglais pour la ville espagnole! De fait les noms propres ont une fâcheuse tendance à égarer quelque peu Diderot comme en témoigne l'article THOMASIIUS dans lequel on peut lire que

Thomasius entreprend "l'apologie de Michel Montanus, accusé d'athéisme". N'aurait-il pas vu sous le latin de Brucker qu'il s'agit de Montaigne!

Ce sont là autant d'exemples de détail; il n'en reste pas moins qu'ils sont symptomatiques, même s'ils n'affectent pas le sens général de la philosophie qu'ils examinent. En revanche, il n'en est pas de même avec l'article HERACLITISME dans lequel une remarque inappropriée révèle un contre-sens complet sur la signification de la philosophie d'Héraclite: Diderot divise la philosophie d'Héraclite en trois parties: la logique et il reprend les six principes de Brucker, la physique et il traduit les vingt-et-un premiers paragraphes de son modèle et expédie les vingt-deux autres en dix lignes. La troisième section est consacrée à la morale et Diderot de traduire les treize principes de sa source dont le premier est: "l'homme veut être heureux, le plaisir est son but", et le second: "ses actions sont bonnes, toutes les fois qu'en agissant, il peut se considérer lui-même comme l'instrument des dieux". Jusque là, il traduit Brucker sans erreur et on ne peut pas le prendre en flagrant délit de ne pas l'avoir compris. Malheureusement, il se trahit par le commentaire sarcastique suivant qu'il ajoute à ce second principe et qu'on ne trouve pas chez Brucker: "Quel principe".

En l'occurrence il jette le masque et avoue par ces deux mots malheureux qu'il n'a absolument pas entendu l'héraclitisme et qu'il transmet cette philosophie du mieux qu'il peut. En effet il n'a pas vu que ce principe est "le" principe par

excellence de la morale stoïcienne: vivre en harmonie avec le grand tout. Le lecteur s'aperçoit alors que Diderot n'a pas compris que ce qu'il a appelé après Brucker dans le second principe de la logique: "la raison universelle, commune et divine" est la raison d'être des choses; il n'a pas entendu que tout homme peut posséder cette raison à condition de ne pas s'en détourner; il n'a pas compris le mépris d'Héraclite envers les hommes qui sont sourds et aveugles à cette raison des choses qui est à leur portée. Il a donc tort d'écrire ce jugement sur Héraclite qui confine au contre-sens: "le mépris assez général qu'il faisait des hommes prouve assez qu'il ne les croyait pas également partagés du principe raisonnable, commun, universel et divin" car nous savons maintenant qu'il s'agit du contraire.

Diderot traduisant sans trop comprendre ne pouvait donc rendre le service à son lecteur de simplifier Brucker au maximum, ce qu'il ait fait dans son article EPICURISME. N'entendant guère ce dont il s'agit, il en est réduit à suivre son modèle pas à pas, mot à mot, quitte à en répéter les erreurs comme l'a bien vu Thielmann dans son article "Thomas Hobbes dans l'Encyclopédie" ¹¹. Il fait justement remarquer que la définition que Brucker donne de la loi naturelle d'après Hobbes est un contre-sens complet. L'historien allemand écrit notamment ¹²:

Lex naturalis est regula generalis ratione excogitata
que unusquisque domnum suum sibi tendere videbitur facere
poterit;

ce qui donne évidemment sous la plume de Diderot:

On a la liberté de faire ce que l'on reconnaît contraire
à son propre intérêt;

alors qu'il s'agit précisément du contraire pour celui, comme Diderot, qui n'était pas sans ignorer le caractère déterministe et mécanique que Brucker donc Diderot souligne d'ailleurs dans le corps de l'article de la philosophie de Hobbes. Thielmann a vérifié le texte original dans lequel Hobbes écrit: "facere prohibatur", ce qui fait dire à Thielmann:

On dirait que Diderot, après avoir traduit le latin en français, à reconstruit le latin par sa version française sans se soucier de revoir le texte. 13

C'est faire trop de cas du courage de Diderot qui traduisait le latin de Brucker en français sans plus! Le critique a moins tort lorsqu'il se voit obligé de conclure:

Evidemment l'éditeur en chef avait le droit de sommeiller quelque fois, ou comme Candide, de travailler sans raisonner. 14

Inutile de préciser que s'il ne corrige pas les fautes de son modèle ¹⁵, Diderot lorsqu'il cite l'original ne peut s'empêcher de faire force coquilles. En ce cas là, on veut bien croire qu'il s'agit d'inadvertances ou pourquoi pas? D'erreurs d'un copiste ne sachant pas le latin, ou ne pouvant déchiffrer parfaitement l'écriture de Diderot.

Le fait que Diderot n'ait pas compris les doctrines philosophiques qu'il se contentait de transcrire à partir de son modèle n'est pas passé inaperçu. C'est ainsi que dans son livre sur Jaucourt, Madeleine Morris explique ainsi la technique de Diderot:

La technique typique de Diderot est facilement reconnaissable: dans un ouvrage tel que l'Encyclopédie dont le but principal est ostensiblement de montrer la "liaison des choses", thème répété à l'infini depuis la citation d'Horace en

première page jusqu'au texte et aux renvois qui tissent dans l'oeuvre même un réseau secret, Diderot exprime son opposition à une doctrine philosophique en énumérant ses propositions l'une après l'autre, systématiquement, sans indiquer aucune liaison logique. Par ce procédé faussement objectif, Diderot détruit les systèmes qu'il veut discréditer en les réduisant à une suite de propositions gratuites et absurdes. 16

Il est vrai que les doctrines telles qu'elles nous apparaissent dans l'Encyclopédie confinent à l'absurdité! Or ce n'est pas pour les combattre, ni les ridiculiser, car personne ne trouve grâce aux yeux de Diderot. Qu'il attaque ainsi les théologiens est compréhensible mais pas Héraclite ni Hobbes! Diderot recopie tout simplement Brucker mot à mot, proposition après proposition et on ne peut pas dire que Brucker ait voulu "discréditer" tous les systèmes qu'il étudie. En revanche Diderot ne les ayant pas compris, se contentant de les transcrire tels quels de Brucker les fait passer à son insu pour "gratuits et absurdes".

Au contraire de l'Encyclopédie, l'oeuvre de Brucker n'avait pas pour but une entreprise de vulgarisation. Elle ne pouvait être lue, entendue et comprise que par des érudits; l'Historia critica philosophiae fut écrite par un érudit pour des érudits. C'est pourquoi certaines maximes qu'il transcrit en pensant qu'elles seront comprises aisément se révèlent absurdes pour le lecteur de l'Encyclopédie qui n'est pas un spécialiste et même pour Diderot. L'oeuvre de Brucker devait être vulgarisée; il fallait marquer les liaisons entre les principes, liaisons que le profane ne voit pas mais que l'historien de la philosophie trouve évidentes. Le livre de Brucker ne peut profiter qu'à celui qui connaît déjà tant soit peu les systèmes qui y sont

exposés. C'est la raison pour laquelle l'article EPICURISME repris de Brucker est si bon car Diderot au lieu de reprendre les maximes de la morale d'Epicure les unes à la suite des autres, les a reliées par une explication.

En traduisant Brucker, Diderot se retrouve dans la position de quelqu'un à qui on donne un message pour une autre personne. Il ne comprend pas un traitre mot de ce qu'on lui dit mais se contente de répéter le message car le locuteur lui a assuré que le récepteur comprendra. C'est ce qui s'est produit avec l'histoire de la philosophie dans l'Encyclopédie. Brucker, le spécialiste par excellence, a écrit une histoire érudite; Diderot l'intermédiaire, le messager, lui a fait traverser le Rhin et en France, beaucoup de spécialistes ont parfaitement compris Brucker grâce à Diderot qui s'est contenté de véhiculer l'Historia critica philosophiae. C'est ainsi que les articles les plus importants comme ECLECTISME par exemple furent très bien reçus; dans son Journal encyclopédique ¹⁷, Pierre Rousseau l'atteste. Certes rien ne prouve que Brucker fût fort connu malgré sa mise à l'index et comme l'écrit Thielmann ¹⁸:

Le chapitre de Brucker était là, à sa portée, assez complet et relativement objectif. Ce n'était pas tout le monde qui pouvait reconnaître Brucker habillé à la française.

Un autre critique a bien montré que Diderot n'a guère entendu Brucker. Il s'agit de Haüsser qui fait l'analyse de l'article THOMASIIUS. ¹⁹ Il croit toutefois que l'article n'est pas de Diderot et il se demande pourquoi l'encyclopédiste a consacré vingt colonnes à un philosophe quasi-inconnu. La réponse

la plus simple est que Thomasius était longuement traité par Brucker et comme Diderot n'est que le lecteur de Brucker, il a transcrit Thomasius. En fait il faut aller plus loin dans l'explication, et penser que le directeur a pris là un risque calculé. Si Thomasius vient à être connu en France, cela ne sera pas un mince mérite pour l'Encyclopédie de l'avoir découvert. Si, en revanche (ce qui se passa), il reste dans l'anonymat, l'article n'aura pas été inutile pour autant, car il aura permis à Diderot de lancer quelques attaques contre l'Eglise et l'intolérance en narrant ses mésaventures. Häusser analyse l'article en détail avant de conclure à juste titre:

It stands to reason that the author of the Thomasius article has not critically read the Brucker source, or that a correspondent in Germany was interested in leaving the article as it was: essentially a portrait of a pietist philosopher and mystic: Thomasius. The length and the depth of the article seem to us neither justifiable nor plausible. The enumeration of statements which are often epigrammatic and elliptical does not follow any intrinsic logic. It has retained fully Brucker's method and scholarship, and even in French bespeaks a German's approach. The material is highly obtruse and shows an apparent lack of understanding and assimilation on the part of the author.

Pour lui, en effet l'article ne peut être de Diderot car:

This is unlike Diderot's usual method in the redaction of articles for which he uses Brucker as his source. Diderot always restructures, models according to his own needs and desires. He intervenes to voice his conviction; to point up matters of current relevance and to enlighten the world (...) By this standard, the Thomasius article is clearly a disappointment; it is dull and objective in presentation, and lacks the characteristic touch of Diderot's editing.

Il pense néanmoins que Diderot en tant que directeur n'a pas été sans lire l'article d'un collaborateur, mais:

at the moment the Thomasius article contribution came to his desk, he had more urgent matters to attend to.

Contrairement à ce que pense Haüsser, l'article est bien de Diderot et après avoir analysé tous ses articles d'histoire de la philosophie force nous est de souscrire à la conclusion de Haüser et de la généraliser. Celui-ci s'est fait beaucoup d'illusions sur les autres articles de Diderot et il est plus qu'étonnant qu'il n'ait pas su que THOMASIIUS était du directeur de l'Encyclopédie alors qu'il n'y avait que lui pour faire l'histoire de la philosophie comme on l'a montré d'une part, et d'autre part, ce qui est plus sûr, Naigeon l'attribue expressément à son ami dans l'Encyclopédie méthodique.

Comprendre Brucker, concrètement revenait à connaître les philosophes qu'il traite avant de les lire. C'est pourquoi les grandes réussites de Diderot dans ce domaine sont non seulement l'article EPICURISME mais également l'article CYRENAIQUES. De fait il existe une liaison évidente entre l'hédonisme de ceux-ci et la morale épicurienne. De par sa philosophie personnelle, Diderot était amené à bien connaître son Lucrèce: aussi s'appuyant sur son modèle, il peut composer un article excellent sur Epicure et un tout aussi bon sur les principes de la morale des Cyrénaïques. C'est la raison pour laquelle ces articles peuvent être considérés comme des modèles du genre et sont toujours profitable même pour un lecteur du XXè siècle qui par exemple, s'il ne connaît ni ne comprend Epicure, peut consulter l'article EPICURISME et avoir une idée succincte et complète de la philosophie d'Epicure. Quant à l'article CYRENAIQUES, notamment l'exposé de leurs principes moraux, on ne

voit pas grande différence entre le texte de l'Encyclopédie et celui de l'Encyclopaedia Britannica! De fait les deux analyses sont similaires: elles portent de la sensation, les trois ordres de sensations, leurs conséquences: bonheur, malheur et indifférence.

Pour Diderot comprendre Brucker, comme il l'a montré dans ces articles, n'était que s'en servir, l'utiliser certes mais y apposer sa propre marque, sa griffe, son style, en langage aristotélicien, prendre la matière dans Brucker et l'informer lui-même. Qu'est-ce à dire sinon entendre cette matière? Et Diderot très souvent n'a qu'une vague idée de ce que son modèle traite et force lui est de le recopier en espérant que le lecteur sera plus au fait que lui-même et saura y prendre son profit. Quelquefois, Diderot qui se montre le plus philosophe le plus humain du XVIII^e siècle s'essouffle, se lasse et ... l'annonce honnêtement et franchement à son lecteur. C'est ainsi qu'on voit dans l'article PERSES un homme fatigué qui expose les oracles de Zoroastre "dans la langue latine, parce qu'il est presque impossible de les rendre dans la nôtre"; dans l'article ZENDA-VESTA, il prévient le lecteur qu'il "(va) parcourir rapidement les autres livres des bramines recueillant de tous ce qu'ils (lui) offriront de plus remarquable". On peut lire à l'article IONIQUE alors que Diderot traite le physique d'Anaxagore: "Je n'entends rien de son explication des solstices, ni aux retours fréquents de la lune", et surtout à l'article PYTHAGORISME quand il analyse la philosophie de Georges le

Venitien:

Je n'ai pas le courage de suivre cet auteur dans les détails de ses extravagances; c'est une arithmétique corrompue, des propriétés de nombres imaginaires et mal unis, appliquées au système des émanations.

Comprendre quelque chose, c'est donc redire autrement; il ne s'agit plus de répéter comme un perroquet ou plus techniquement comme un magnétophone mais conserver le même sens, le même message, le même fond avec ses propres mots, ses propres expressions, son propre style. Dans le cas de Diderot, il lui fallait écrire ce que Brucker pensait mais non plus d'une manière érudite puisque l'Encyclopédie est une oeuvre de vulgarisation. De fait Diderot n'avait guère le choix; il était quasi-obligé de comprendre son modèle puisqu'il ne pouvait recopier 6000 pages d'histoire de la philosophie dans son oeuvre sans un déséquilibre frappant des matières. C'est pourquoi écrire 84 pages sur un inconnu comme Thomasius qui ne figure même pas dans l'Encyclopaedia Britannica a aussitôt mis la puce à l'oreille à un critique aussi avisé que Häuser. De surcroît, le but de Diderot dans cette Encyclopédie était celui qu'il annonce dans ses Pensées philosophiques à savoir: "vulgariser la philosophie en la mettant à la portée de tout le monde". Nous verrons qu'il ne faut pas se méprendre sur le sens de "tout le monde" et qu'il ne s'agit nullement des petits paysans du plateau de Langres! Il n'en reste pas moins que recopier un érudit aussi difficile que Brucker et l'imposer tel quel à un lecteur, même si celui-ci n'est pas tout le monde, n'aidait en rien la compréhension de la philosophie de Thomasius,

par exemple.

Retenir Brucker, l'avoir découvert était déjà un accomplissement en soi pour Diderot et son lecteur. Malheureusement, il aurait fallu que le directeur de l'Encyclopédie mît l'érudit prussien à la portée du lecteur comme il l'a réalisé dans quelques articles. Une forme personnelle s'imposait donc d'elle-même; une forme propre à l'Encyclopédie qui aurait rendu la matière plus claire, plus précise comme savait si bien le faire Voltaire dans ses Lettres philosophiques à propos de Locke ou dans ses divers Dictionnaires. Cette forme propre à une encyclopédie, Diderot la possédait; il avait un style très particulier qu'on retrouve dans presque toutes ses oeuvres: le dialogue. Il réussit le tour de force de nous expliciter son matérialisme grâce à ce procédé qu'il s'agisse du Rêve de D'Alembert des Entretiens d'un philosophe avec le Maréchale de ^{xxx} et l'on retrouve ce même style dans l'article EPICURISME. On aurait aimé qu'il ait plus souvent recours à ce style personnel dans ses articles d'histoire de la philosophie pour décrire des systèmes aussi complexes que le platonisme, les néo-platonisme, l'aristotélisme, la pensée de Hobbes, de Locke, etc.

Mais Diderot n'a jamais pu se libérer de son modèle; en effet le seul article dont l'explication du système philosophie ne doit rien ni à Brucker, ni à quiconque, qui est personnel à Diderot et LOCKE. Cet article montre d'une manière éclatante les insuffisances de Diderot en matière d'histoire de la philosophie. Certes il voit bien que chez Locke tout part des

sensations mais sans insister sur les qualités premières et secondes, il est complètement passé à côté de la réflexion se demandant comment on peut avoir l'idée de mémoire, d'attention lorsqu'on ne peut voir ces objets ni les entendre ni les sentir! N'oublions pas qu'il s'agit là d'un des piliers de l'Encyclopédie, l'un des philosophes qu'il était censé bien posséder, avoir compris et assimilé. S'il se permet ainsi des faux-sens, sinon des contre-sens sur la philosophie de Locke, on comprend bien qu'il ait appelé trop souvent Brucker à la rescousse, s'est fait en quelque sorte son secrétaire, a copié sous sa dictée nombre de notions dont il n'avait pas la moindre idée.

Pour avoir réussi dans son entreprise, Diderot l'historien de la philosophie, aurait dû être le Diderot critique d'Art, le Diderot des Salons. C'est en effet dans les Salons qu'il a pu mener à bien ce qu'il s'était proposé dans les discours préliminaire de l'Essai sur le mérite et la vertu, à savoir lire, relire Shafesbury pour le bien posséder et fermer le livre au moment de prendre la plume, ce qui est la définition même de la compréhension. Pour écrire les Salons, il était obligé de comprendre les oeuvres qu'il critiquait. Il ne pouvait aucunement les ramener chez lui, où il composait dans son étude. Il avait certes tout le temps de les regarder, de les scruter, de les enregistrer dans sa tête quand il se trouvait au musée; au besoin on veut bien qu'il aît pris des notes mais quant à la rédaction, elle ne pouvait s'opérer que chez lui. Cela explique

que ses Salons pour discutables qu'ils soient, sont beaucoup plus intéressants et beaucoup plus profitables même pour un lecteur du XX^e siècle que ses articles d'histoire de la philosophie. Et pour bien montrer la corrélation, ajoutons qu'au départ, il n'était pas plus spécialiste d'art que d'histoire de la philosophie; qu'il a écrit ses commentaires à la demande de Grimm, pour la Correspondance littéraire de celui-ci, comme il avait composé les articles d'histoire de la philosophie, au pied levé, pour parer aux faiblesses de collaborateurs malheureux. Dans les deux cas, ce furent d'heureuses expériences qui l'intéressaient au plus haut point. En effet, Diderot a toujours voulu apprendre: les Salons lui donnèrent l'occasion de connaître les arts et firent de lui l'un des premiers philosophes qui s'intéressent à l'esthétique. Quant à l'histoire de la philosophie, elle lui permit d'en savoir plus long sur les systèmes philosophiques pour mieux exprimer et affirmer le sien. La grande différence réside en ceci que les Salons sont compréhensibles et les articles d'histoire de la philosophie ne le sont guère. Dans un cas, il avait compris de quoi il s'agissait, il traite directement son sujet, va directement à la source; dans l'autre il se sert par trop d'un intermédiaire qui parce qu'il le trouve prestigieux, l'écrase.

En d'autres termes, si Diderot avait lu les oeuvres des philosophes qu'il était censé analyser au lieu de s'en remettre exclusivement aux mains de Brucker, s'il les avait lues, relues, examinées comme il regardait les tableaux au musée, son histoire

de la philosophie dans l'Encyclopédie aurait été tout aussi intéressante que le sont ses Salons. Et nous avons vu qu'il avait opéré de la sorte dans quelques-uns de ses articles. Hélas, la plupart du temps, il s'est laissé aliéner par son modèle Brucker. Quand il a découvert l'Historia critica philosophiae de l'érudit allemand, il a vu le parti qu'une Encyclopédie pouvait en tirer. L'oeuvre était tellement parfaite que la tentation de tout reproduire sans rien y toucher fut trop grande. Il s'est laissé intimider par Brucker, il a pensé à tort qu'il s'agissait de la fin des fins, le nec plus ultra des histoires de la philosophie; c'était vrai si l'on compare Brucker à Stanley ou même à Bourreau-Deslandes. Il n'en reste pas moins que Diderot a eu grand tort de croire qu'il ne pouvait mieux faire. Il a voulu en user avec la philosophie comme il en usait avec les techniques et les arts. En ce qui les concerne, l'Encyclopédie ne visait pas à l'originalité; elle se bornait à publier les derniers traités utiles à la société et à son bonheur auquel travaille le "philosophe" digne de ce nom. Si le lecteur peut s'accommoder à la lecture d'un extrait précis d'un traité de mécanique, il a besoin qu'on lui explique un traité de métaphysique.

D'ailleurs, quand Diderot lui-même dirigeait l'équipe qui s'intéressait aux techniques, il ne se contentait pas de livres, de traités: il voulait les comprendre: c'est ainsi qu'il allait dans les ateliers, qu'il se faisait "apprenti", qu'il démontait et remontait des machines pour bien connaître leur fonctionne-

ment et pouvoir l'expliquer ensuite au lecteur. Il n'a jamais pensé que ce qu'il avait fait pour les arts, il se devait de le réaliser en ce qui concerne l'histoire de la philosophie. De même qu'il allait au-delà des traités de machine, de même aurait-il dû dépasser Brucker; de même qu'il allait sur place interroger les ouvriers, de même aurait-il dû aller à la source directement, au philosophe, aux livres qui expriment sa doctrine; De même qu'il se faisait "apprenti" pour se familiariser avec l'emploi des machines, de même aurait-il dû lire et relire les oeuvres des philosophes, au besoin quelques critiques, en bref faire le travail qu'a accompli Brucker pour son Historia critica philosophiae, ou Bayle quand il a composé son Dictionnaire historique et critique. Alors ses articles d'histoire de la philosophie auraient souffert la comparaison avec les articles que l'Encyclopédie a consacrés aux techniques; en un mot ils auraient tous été de la valeur de l'article EPICURISME ou CYRENAIQUES, conformes au format de l'Encyclopédie, c'est-à-dire clair, précis, avec un vocabulaire approprié; et non pas d'énormes pavés, au style alambiqué, le plus souvent incompréhensible. A la découverte de Brucker, à la pensée qu'en plus de l'érudition indéniable de son livre, il respectait plus ou moins l'esprit encyclopédique dans la forme chère à Bacon, Diderot a cru qu'il suffirait de le transcrire, en intervertissant pour les besoins de la forme quelquefois l'ordre du pasteur allemand. Etrange illusion, car cette forme mémoire-raison-imagination n'est trop souvent qu'extérieure; or une encyclopédie a plutôt

besoin d'une forme interne, qui lui est propre. En l'occurrence cette forme aurait consisté à exprimer les systèmes les plus difficiles d'une manière simple et précise comme l'a fait Bourreau-Deslandes ou même Bayle. En d'autres termes, Diderot aurait pu reprendre les grandes articulations de Brucker et pour la partie imagination, celle consacrée aux doctrines, changer de modèle et passer à d'autres sources plus compréhensibles. C'est d'ailleurs ce qu'il a fait avec l'article JUIFS par exemple, dans lequel plantant là son Brucker, il recopie des parties entières de l'Histoire des Juifs de Basnage et un paragraphe de Bayle.

Pourquoi donc, Diderot n'a pas réalisé à une plus vaste échelle ce qu'il a fait dans l'article JUIFS? Pourquoi n'a-t-il pas appliqué à l'histoire de la philosophie ce qui avait si bien contribué au succès de la description des Arts dans l'Encyclopédie? Il faut bien comprendre qu'au XVIII^e siècle, les techniques ne revêtaient certes pas l'importance de la philosophie. C'est dire que la partie consacrée aux Arts est sans conteste la partie la plus neuve et originale de l'Encyclopédie. L'éditeur savait donc qu'il s'adressait à des profanes, à des novices dans l'art de fabriquer des bas, par exemple. Il lui fallait donc partir de zéro; il devait alors tout expliquer, même le nom de l'outil le plus simple. Voilà la raison pour laquelle les articles techniques sont si clairs, si précis. Au contraire autant les gens du XVIII^e siècle ne s'intéressaient guère aux arts, autant ils se piquaient de philosophie, de cartésianisme comme l'attestait déjà Molière qui dans ses Femmes Savantes fait

état des tourbillons cartésiens; et au XVIII^e siècle, surtout grâce à Fontenelle, les femmes du monde elles-mêmes aimaient à s'informer des problèmes physiques et métaphysiques. On comprend donc pourquoi Diderot ne s'adressant plus à des novices, leur impose un ouvrage aussi difficile que Brucker. Il pensait sincèrement que son lecteur l' "entendrait" plus que lui! En effet Diderot a toujours professé le plus profond respect pour ses lecteurs. Il a toujours pensé qu'ils méritaient vraiment le meilleur travail, le meilleur ouvrage. Quand il a découvert l'Historia critica philosophiae, il s'est aperçu d'emblée que l'Encyclopédie n'en serait que meilleure grâce à un tel spécialiste. Brucker n'est pas seulement complet dans un domaine, mais dans presque tous. Il a traité de tout: la philosophie avant le déluge, la philosophie orientale, la philosophie canadienne, la philosophie égyptienne, etc. Toutefois, dans certains cas précis, des livres plus spécialisés sont dans l'optique de Diderot un complément indispensable: il les offre donc à son lecteur.

Quant à faire avec le matériel que Brucker lui abandonne, ce qu'il a fait dans la description des arts et des métiers, c'est-à-dire l'assimiler, l'entendre et le comprendre, c'est plus difficile qu'il ne paraît à un lecteur du XX^e siècle. Certes l'abbé Pestré avait montré la voie avec son article CANADIENS; contrairement à ce que pense Bredvorld ²⁰ il ne s'est pas contenté de recopier Brucker. Il puise à la même source, le baron de Lahontan ²¹; il a lu Brucker également, il a même traduit les

sept principes qui constituent la troisième partie de l'historien allemand. Mais s'il reproduit les cinq derniers tels quels, il développe les deux premiers qui sous la plume de Brucker sont trop abscons. En effet comme Brucker (premier principe ²²) il dit que les sauvages du Canada croient au créateur de l'univers, le grand esprit, qui contient tout, paraît en tout, etc. Alors que Brucker s'arrête là, l'abbé Pestré prouve l'existence de ce "grand esprit" par les causes finales et va chercher les preuves dans le troisième chapitre du livre de Lahontan. Il en va de même avec le second principe: Brucker se borne à écrire:

"Dari immortalitur animae", l'abbé Pestré montre les preuves que les sauvages avancent, preuves qu'il trouve une fois de plus dans le troisième chapitre des Mémoires. Dans cet article, Pestré montre donc à Diderot ce qu'il fait et ce qu'il faut faire.

Lire Brucker certes; mais surtout le comprendre à l'aide des sources que celui-ci nous donne systématiquement au début de ses chapitres et que Diderot néglige par trop. Le cas échéant, s'il est obscur, trop abstrait, il faut l'explicitier, développer ces notions à l'aide d'exemples concrets.

Nous avons vu que Diderot a réalisé ce programme dans la partie réservée aux arts et aux métiers dans l'Encyclopédie. Plus tard, il s'est appliqué avec succès à concrétiser cela dans ses Salons. Alors pourquoi ne pas l'avoir accompli dans les articles d'histoire de la philosophie? Pour écrire un article de deux colonnes, on a vu que l'abbé Pestré fut obligé non seulement de lire les quelques pages de Brucker mais ses sources,

plusieurs centaines de pages du baron de La Hontan. C'est-à-dire que Diderot pour un article comme PLATONISME ou PERIPATETICIENNE, afin de réaliser ce programme idéal aurait dû non seulement lire les 80 pages de Brucker, ce qu'il fait diligemment, mais aussi analyser la quinzaine de sources de son modèle soit quelques milliers de pages! Quant à la description des arts, l'histoire de l'Encyclopédie nous enseigne qu'il l'a commencée en 1748 dès qu'il eut l'idée d'un dictionnaire plus technique que le Cyclopaedia de Chambers et qu'il l'a finie ... dix ans plus tard! En d'autres termes faire dans tous ses articles ce que l'abbé Pestré a réalisé avec l'article CANADIENS lui aurait demandé vingt années de travail. Le travail n'a jamais posé de problème pour un homme de la trempe de Diderot, mais à force de ténacité et de courage, il ne pouvait battre le temps.

C'est pourquoi, dans sa préface de l'Encyclopédie méthodique Naigeon note avec raison que Diderot n'a pu réalisé ce qu'il pensait faire faute de temps. Et si quelques article laissent quelquefois à désirer, c'est ce facteur qu'il faut incriminer. En effet les abbés sont partis précipitamment au début de l'année 1752 et le troisième volume de l'Encyclopédie parut en novembre 1753: Diderot a donc dû composer les articles CHALDEENS, CHINOIS, CYNIQUES, CYRENAIQUES très vite, en plus du travail normal qu'il devait assumer. Voilà pourquoi il s'est contenté au départ de traduire Brucker. Il est toutefois piquant de noter que ces articles sont parmi les meilleurs

notamment CHINOIS dans lequel il complète Brucker par l'Histoire de la Chine ²³ du père Lecomte, en particulier pour la partie consacrée à la civilisation. Force nous est d'admettre que pour le troisième tome et même à la rigueur le quatrième et le cinquième, Diderot était pressé par le temps, et, Brucker s'offrant, il était tentant de le traduire, en éliminer quelques parties oiseuses et le transcrire, habillé à la mode encyclopédique.

De surcroît, Diderot ne différait aucunement de ces collaborateurs dans sa méthode de travail. Nous avons vu que la partie concernant les techniques était terminée en 1759. Mais l'Encyclopédie s'acheva une quinzaine d'années plus tard. Nous savons que les abbés partis, leurs articles sont restés. Diderot comme eux, comme le pauvre Jean-Jacques pour la partie musicale devait écrire les articles de leur compétence très vite, dans un délai très court. C'est ainsi que les encyclopédistes pouvaient annoncer l'article NATURE que leur proposa Buffon dans le second volume alors que ce même article ne parut que dans le tome XI soit une douzaine d'années plus tard. Nous savons grâce à la correspondance de Diderot que les articles d'histoire de la philosophie sauf PLATONISME et PYTHAGORISME étaient tous terminés en 1759. On peut donc penser que Diderot après avoir traité le tout premier chapitre de Brucker dans l'article ANTE DILUVIENNE a continué sa lecture; il était intéressé par le sujet et s'est jeté dessus avec un bel enthousiasme; mais très vite, les abbés partis, ce travail

devint un "pensum" comparable à celui de Flaubert composant Madame Bovary.

Toutefois la hâte avec laquelle Diderot était obligé de travailler ne peut expliquer ce que Haüsser ²⁴ appelle "son manque de compréhension" du texte. En effet les articles qu'il composa en toute hâte, ceux du troisième volume ne se trouvent pas être les pires. D'autre part il n'en écrivit aucun pour le tome IV et l'article ECLECTISME daté de 1755 puisqu'il y mentionne la mort de Montesquieu n'est à nul égard ni pire, ni meilleur que les articles PLATONISME et PYTHAGORISME qui n'étaient pas encore commencés en 1759. Nous voulons bien admettre qu'il a composé ses articles d'un coup, mais il avait ensuite tout le loisir de les revoir, les repenser surtout à partir du VIII^e volume qui parut huit ans après le VII^e; d'autant plus qu'à partir du troisième tome, départ des abbés, quand il a commencé à se lancer dans l'histoire de la philosophie sérieusement, la providence lui envoya le chevalier de Jaucourt. Certes l'aide de ce précieux auxiliaire ne se fit pas sentir immédiatement mais elle est très sensible à partir du sixième volume à tel point que Morris ²⁵ peut écrire à propos de l'article JUIFS:

L'article JUIFS se trouve dans le volume IX de l'Encyclopédie et fait ainsi partie de la phase de la collaboration à laquelle Diderot n'a contribué que les articles concernant l'histoire de la philosophie.

En outre, Diderot trouvait le temps d'écrire ses oeuvres importantes comme son théâtre et le Neveu de Rameau. Le temps ne peut donc expliquer complètement le fait que les articles

d'histoire de la philosophie ne sont ni entendus, ni compris. Comme la fuite des abbés était certes une raison mais non pas la raison qui a poussé Diderot à écrire ses articles, la hâte avec laquelle il était obligé de travailler est sans plus une excuse mais n'est pas la cause de leur piètre qualité. De même que Diderot a toujours voulu écrire ces articles comme en témoigne son enthousiasme pour traduire Brucker au départ et, à l'arrivée, le fait qu'il a toujours pensé les regrouper dans un volume spécial; de même il a voulu les traiter comme il l'a fait et non comme Pestré le lui suggérait par l'exemple de l'article CANADIENS. De surcroît il n'était pas sans savoir qu'il pouvait très bien faire avec la philosophie ce qu'il avait réalisé avec ses articles techniques d'une part et d'autre part avec ses Salons; il l'a prouvé avec des articles comme CYRENAIQUES, EPICURISME ou même dans le tout premier volume ANTE-DILUVIENNE dans lequel il ajoute à Brucker, Fontenelle et ... lui-même puisqu'il y cite un fragment de son Essai sur la mérite et la vertu. Tout porte donc à croire qu'il a traité Brucker de la manière aussi peu convaincante qu'on a vue, à dessein, sciemment, en toute connaissance de cause.

Pour expliquer ce paradoxe apparent, il nous faut remonter à quelques définitions abstraites et bien saisir la différence qui n'existe plus de nos jours entre les verbes "entendre" et "comprendre" ou les concepts équivalents "d'entendement" et de "compréhension" qui sont synonymes. Il en allait pas de même à l'origine puisqu'étymologiquement "entendre" du latin

"intendere" signifiait "tendre vers", "porter son attention vers", "appliquer son esprit" alors que "comprendre" du latin "comprehendere" voulait dire "prendre avec soi". Dans le cas qui nous concerne, nous avons vu que Diderot n'a donc pas entendu à part quelques exceptions les articles d'histoire de la philosophie qu'il a composés pour l'Encyclopédie. En général alors qu'il est possible "d'entendre" sans "comprendre" en ce sens qu'un prêtre très religieux peut saisir par l'entendement l'épicurisme alors qu'il ne vivra jamais comme un épicurien, on ne peut pas "comprendre" sans avoir au préalable "entendu"; en effet on voit mal comment quelqu'un pourrait vivre une philosophie, la prendre avec lui sans tout d'abord savoir ce qu'est cette philosophie; par exemple, une personne ne peut vivre comme un stoïcien, être stoïque sans précédemment savoir ce qu'il en est du stoïcisme et de ses principes.

La conclusion s'impose donc d'elle-même: Diderot n'ayant pas entendu les philosophies que son modèle développait, n'a pas été en mesure de s'en servir, de les utiliser pour son propre compte d'une part et d'autre part pour le bien du lecteur. Voilà pourquoi les articles d'histoire de la philosophie dans l'Encyclopédie sont en général de piètre valeur; ils sont de seconde main, simples traductions littérales de l'Historia critica philosophiae de Jacob Brucker. Méfions nous toutefois des jugements trop péremptoires qui inconsciemment ramènent l'objet étudié à des catégories préconçues; on force alors tant bien que mal cet objet à se plier à cette théorie. Or

Diderot trop complexe ne se laisse pas facilement enfermer dans une catégorie. On a déjà vu qu'il existe des exceptions et que par exemple, il a parfaitement "entendu" et "compris" la philosophie d'Epicure, la morale des Cyrénaïques nécessaires à son matérialisme. Et maintenant si au lieu de partir de notions, de définitions comme celles d'entendement et de compréhension, on relisait attentivement sans idées préconçues, sans préjugés, tous les articles d'histoire de la philosophie, on découvrirait que Diderot a réussi le tour de force de "comprendre" ses sources, Brucker comme les autres, sans toujours les avoir bien "entendues"! En d'autres termes, il nous reste à étudier maintenant comment et pourquoi on peut le prendre en flagrant délit de faire un contre-sens sur la philosophie d'Héraclite, mais dans le même temps, force nous est de reconnaître qu'il a utilisé Brucker, même dans cet article HERACLITISME, qu'il l'a compris, c'est-à-dire "pris avec lui" pour faire passer ses propres idées. C'est à ce prix que l'on saura pourquoi, il a tenu à écrire les articles d'histoire de la philosophie dans son Encyclopédie malgré les articles que les abbés et d'autres avaient fournis, contributions qui à première vue, avaient paru meilleures que les siennes, qui se révèlent certes plus objectives mais moins philosophiques.

N O T E S

1. Diderot, Prospectus de l'Encyclopédie dans Oeuvres complètes, éd., Assezat et Toruneux, vol. XII.
2. Ibid.
3. Diderot, Essai sur le mérite et la vertu, (Discours préliminaire) dans Oeuvres complètes, éd. Assezat et Tourneux, vol. II.
4. Cru, Diderot As a Disciple of the English Thought, New York, 1966, p. 129.
5. Gaudin, Les Lettres anglaises dans d'Encyclopédie, p. XV, New York, 1941.
6. Voltaire, CORR., éd. par Théodore Besterman, Genève, Institut et musée Voltaire, 1953 - 1965, Lettre à d'Alembert, 29 août 1957, vol. XXXII, pp. 32 - 33.
7. Brucker, Historia critica philosophiae, Leipsick, 1742 - 1744, Vol. I, p. 213 et suivantes.
8. Ibid.
9. Ibid.
10. Ibid., Vol. IV, p. 147.
11. Thielmann, "Thomas Hobbes dans l'Encyclopédie", RHL, juillet - septembre 1951, pp. 333 - 346.
12. Brucker, op. cit., vol. IV, p. 156.
13. Thielmann, op. cit.
14. Ibid.
15. Une seule fois, il corrige une citation d'Horace inexacte chez Brucker dans l'article GRECS.
16. Morris, Le Chevalier de Jaucourt: un ami de la terre, Genève, Droz, 1979, p. 28.
17. Rousseau, Journal encyclopédique, Liège, 1756. Voltaire aussi a beaucoup aimé ECLECTISME et HOBBISSME.
18. Thielmann, op. cit.

19. Häusser, "The Thomasius Article in the Encyclopédie", SVEC, 1971, LXXXI, pp. 177 - 205.
20. Bredworld, "A Note on Lahontan and the Encyclopédie", MLN, XLVII, 1932.
21. Lahontan, Dialogue curieux entre l'auteur et un sauvage qui a voyagé et Mémoires de l'Amérique septentrionale, Baltimore, John Hopkins Press, 1931.
22. Brucker, op. cit., Vol. V, p. 922: "Esse conditorem Mundi qui magnus, spiritus dominusque vitae appellatur, eum in illis omnibus esse quae limitibus caret."
23. Le Comte, Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine, Paris, Anisson, 1696.
24. Häusser, op. cit.
25. Morris, op. cit., p. 31.

CHAPITRE TROISIEME:

DIDEROT PHILOSOPHE

"La vraie philosophie se moque de la philosophie"

Quel était au XVIII^e siècle, comme aujourd'hui, le philosophe qui incarnait l'idée de philosophie? Nul autre que le philosophe par excellence: Socrate. Chacun est fier d'être surnommé Socrate, Rousseau comme Diderot. Or qu'est-ce que l'enseignement de Socrate? L'homme, étant un animal raisonnable, il apprenait au tout Athènes à être homme, c'est-à-dire à utiliser sa raison au maximum; il faut tout mettre en question, et comme on le sait, ce fut bien l'apanage des "philosophes" du XVIII^e siècle. Comment Socrate dispensait-il cet enseignement? Par la célèbre ironie socratique dont la cible était la philosophie ambiante, représentée par les sophistes. Ainsi la vraie philosophie (préconisée par Socrate) se moque (par l'ironie) de la philosophie (des sophistes). Traduisons en langage encyclopédique: la vraie philosophie que représentent les encyclopédistes se moque de la philosophie officielle, à savoir l'ancienne scholastique revue et corrigée par Descartes que la Sorbonne vient à peine de reconnaître. Et la meilleure arme de combat, c'est encore l'ironie, non seulement parce qu'elle a fait ses preuves, mais surtout parce que c'est une arme indirecte. Or l'Encyclopédie munie du privilège royal relue et remaniée par des censeurs qu'on ne

trouve jamais assez zélés et qu'on remplace souvent, dont on augmente le nombre et la compétence, ne pouvait attaquer de front la forteresse religieuse.

Voilà pourquoi Diderot qui s'est érigé en spécialiste de l'histoire de la philosophie n'a pas voulu entendre Brucker, en particulier lorsqu'il expose les systèmes philosophiques. Pour le lecteur de l'Encyclopédie, ces systèmes incarnent la fausse philosophie car ce ne sont que des doctrines figées, des a priori, déjà morts: D'Alembert écrivait dans son Discours préliminaire qu'il fallait "se méfier des systèmes". Diderot n'a pas jugé bon de chercher à comprendre ces systèmes car pour lui, comme pour les autres encyclopédistes et pour tout le XVIII^e siècle, la philosophie se vit; elle ne peut se séparer de la réalité; elle propose un moyen de vivre d'une manière plus heureuse ici-bas. Les belles doctrines, au contraire, ne servent à rien, sinon à survivre, c'est-à-dire à passer le temps en attendant le plus tranquillement possible que l'heure fatale sonne. Diderot ne souhaite pas que son lecteur perde son temps à analyser l'aristotélisme, le platonisme; il veut qu'il soit utile au genre humain et par l'Encyclopédie, son oeuvre, il désire le préparer à cette tâche nouvelle.

N'en déplaise à Voltaire! L'Encyclopédie était vraiment un dictionnaire philosophique. Mais si elle n'a pas la causticité des oeuvres du patriache de Ferney, c'est qu'il fallait bien se ménager la censure d'une part et l'honnêteté intellectuelle de l'autre. Voltaire peut se permettre, le cas

échéant, dans ses oeuvres de circonstances, de brouiller quelques dates, de mélanger les faits pour les besoins de la cause. Or, nous avons vu que Diderot éprouvait un respect profond pour son lecteur. Et celui-ci voulait une solide information, objective, complète sur tout le savoir humain. Dans les articles qui nous intéressent, le dilemme suivant se présentait à Diderot: comment concilier le savoir objectif, c'est-à-dire faire de l'Encyclopédie une oeuvre de références qui comme déclare le dépliant publicitaire de l'Encyclopaedia Britannica "avoir chez soi l'équivalent d'une bibliothèque de 10,000 livres" d'une part et d'autre part faire oeuvre de philosophe, c'est-à-dire de l'Encyclopédie un dictionnaire philosophique comme le recommandait Voltaire.

L'on voit maintenant pourquoi Diderot tenait tant à faire les articles d'histoire de la philosophie: Brucker avec son Historia critica philosophiae lui garantissait le sérieux, l'érudition, l'objectivité de l'information. Voilà pour le lecteur exigeant qui ne voulait voir dans l'Encyclopédie qu'une oeuvre de références! Mais contrairement aux abbés notamment Pestré, il ne faut surtout pas trop expliciter le pasteur prussien; car Brucker trop bien entendu ne laisse plus de place à la "vraie" philosophie. En outre Diderot aimait naturellement les principes, les maximes, les aphorismes dont Brucker se sert pour exposer les doctrines philosophiques. Il s'agit presque du style même de Diderot, l'auteur des Pensées sur l'interprétation de la nature, l'Essai sur le mérite et la

vertu, etc. Pratiquement, en effet ces petits principes étaient faciles à traduire mot-à-mot quand on n'entend pas trop le sens général; et si l'on se place du point de vue du lecteur, celui-ci se retrouve libre d'interpréter les maximes qu'il lit comme il le veut puisqu'elles sont citées hors contexte, et au besoin, il peut faire les liaisons qu'il juge nécessaires. Et plus il se trompera, mieux cela vaudra!

Le cas échéant, on va l'aider; par exemple, lisons l'exposé de la philosophie de Leibnitz dans l'article LEIBNIZIANISME. Il est traduit mot-à-mot du chapitre de Brucker. Toutefois Diderot ouvre une parenthèse pour souligner l'importance d'un principe; ou il joue avec les caractères d'imprimerie et à la suite d'un axiome qu'il juge important il écrit des recommandations en italiques. Par exemple à la suite du principe des indiscernables, il ajoute en italiques:

Il n'y a peut-être rien de moins raisonnable que ce principe pour ceux qui ne pensent que superficiellement, et rien de plus vrai pour les autres. Il n'est pas nouveau: c'était une des opinions du stoïciens.

D'autre part lorsque Leibnitz ou plus exactement Brucker montre que rien ne s'arrête dans la nature, qu'il:

faut donc qu'il n'y ait eu aucune interruption absolue, qu'il y ait eu des perceptions immédiatement précédentes et contiguës quoique nous n'en ayons pas conscience,

Diderot s'empresse de faire une comparaison avec la loi du mouvement avant d'écrire, toujours en italiques: "cet axiome fécond mérite le plus grand examen". Enfin il pousse Leibnitz vers un déterminisme en concluant l'action d'une perception première sur une seconde, bien sûr en italiques:

Il faut convenir qu'il est difficile d'apercevoir comment, au milieu de ce double changement, la liberté de l'homme peut se conserver. Les Leibnitiens prétendent que cela n'y fait rien; le croye qui pourra.

Autant dire qu'il ne veut rien entendre à Leibnitz puisque ces principes mis ainsi en relief ont tendance à tirer le cartésien vers un matérialisme discret car guidé par Diderot, le lecteur sent que la monade peut être appelée à la limite atome!

Voilà ce qu'est ne pas entendre Brucker pour mieux le comprendre à la barbe de la censure.

Certes, Diderot était matérialiste, il ne faudrait pourtant pas à l'instar de Chaumeix et d'autres ennemis penser que l'Encyclopédie, parce que son directeur penche vers cette doctrine est un monument à la gloire du matérialisme. De fait Diderot met rarement ses opinions philosophiques personnelles dans ses articles d'histoire de la philosophie. Aux yeux du lecteur, il est responsable d'une équipe et c'est l'opinion de celle-ci qu'il reflète le plus souvent. Outre l'article LEIBNITZIANISME, il n'existe que deux articles dans lesquels on peut voir des traces très nettes du matérialisme de Diderot. Il s'agit tout d'abord de l'article ETHIOPIENS: présentant leur cosmogonie, voilà ce que Diderot écrit: ¹

D'où l'on voit que ces peuples n'étaient pas éloignés de regarder les animaux comme des développements de la terre mise en fermentation par le soleil et de conjecturer en conséquence que les espèces avaient subi une infinité de transformations diverses, avant que de parvenir sous la forme où nous les voyons; que dans leur première origine les animaux naquirent isolés; qu'ils purent ensuite être mâle tout à la fois et femelle comme on en voit encore quelques-uns; et que la séparation des sexes n'est peut-être qu'un accident et la nécessité de l'accouplement qu'une voie de génération analogue à notre organisation actuelle.

En revanche l'autre allusion doit encore moins à Brucker, mais plus à Voltaire puisqu'il s'agit de l'article LOCKE. Nous avons remarqué que Diderot avait fait preuve d'un manque total de compréhension pour la philosophie de Locke. Pourtant il comprend bien celle-ci en ce sens qu'il s'en sert, d'une part pour développer sa propre théorie de l'éducation qui doit tellement peu à Locke que Naigeon a reproduit ce fragment sous le titre EDUCATION des enfants dans son édition des Oeuvres complètes de Diderot; d'autre part tout à la fin de l'article, anodinement, après sa conclusion, Diderot après avoir mentionné que dans l'Essai, Locke avait écrit "qu'il ne voyait aucune impossibilité à ce que la matière pensât", ajoute:

Des hommes pusillanimes s'effrayèrent de cette assertion. Et qu'importe que la matière pense ou non? Qu'est-ce que cela fait à la justice et à l'injustice, à l'immortalité et à toutes les vérités du système soit politique, soit religieux? (...) Quand la sensibilité serait le germe premier de la pensée, quand elle serait une propriété générale de la matière, quand inégalement distribuée en toutes les productions de la nature, elle s'exercerait avec plus ou moins d'énergie selon la variété de l'organisation, quelle conséquence fâcheuse en pourrait-on tirer? Aucune. L'homme serait toujours ce qu'il est jugé par le bon et le mauvais usage de ses facultés.

Ainsi à part quelques allusions, Diderot renonçant à faire étalage de ses convictions philosophiques personnelles, en bon éditeur, fait preuve de solidarité avec ses principaux collaborateurs pour faire de l'Encyclopédie non seulement une oeuvre de propagande, mais surtout de savoir-faire. Dans les Arts, il s'agissait de technique et il montrait comment fabriquer à peu près tous les biens indispensables à un homme du XVIII^e siècle à tel point qu'il pouvait écrire que si tout

périssait dans le monde, un seul survivant avec l'Encyclopédie pourrait tout reconstruire. En ce qui concerne la philosophie, ce savoir-faire devient un savoir-penser. A l'instar de leur maître, Socrate, les encyclopédistes sont rarement dogmatiques. Ils se bornent à proposer des alternatives à leur lecteur et lui laissent le soin de choisir la meilleure solution entre celles qu'ils proposent. Cela a plusieurs avantages: tout d'abord, cela donne l'impression de l'objectivité la plus impartiale; en second lieu, cela les protège de la censure; enfin le prestige intellectuel de l'Encyclopédie s'en trouve rehaussé d'autant car ils font ainsi preuve de leur sérieux, de leur érudition en présentant une liste très exhaustive de toutes les solutions ou suggestions qu'un sujet appelle.

C'est la méthode de Socrate que Diderot et les encyclopédistes redécouvrent comme l'atteste l'article SOCRATIQUE dans lequel on peut lire sous la plume de Diderot:

Socrate ne se croyait point sur la terre pour lui seul et pour les siens; il voulait être utile à tous, s'il le pouvait, mais surtout aux jeunes gens, en qui il espérait trouver moins d'obstacles au bien. Il leur OTAIT LEURS PREJUGES. IL LEUR FAISAIT AIMER LA VERITE. Il leur inspirait le goût de la vertu. 2

Socrate, donc, s'érige en maître qu'il faut suivre non pas à la lettre, il s'est bien gardé d'écrire mais dans l'esprit.

Qu'est-ce à dire? Tout d'abord qu'il faut chasser les usurpateurs; ceux qui ont par trop écrit: le fils, le petit-fils et surtout leurs rejetons. Le fils n'est pas tellement coupable, il s'agit de Platon que Diderot n'a pas entendu.

C'est pourquoi il se contente de traduire le chapitre de Brucker

dans l'article PLATONISME; il présente d'une manière personnelle le philosophe en le comparant à Aristote (mémoire), en discute la biographie qu'il adapte de Brucker (raison) et quant à l'imagination, l'étude du système platonicien, il traduit puis recopie mot-à-mot son modèle. L'ennemi demeure Aristote: nous avons vu que l'Encyclopédie lui consacre deux articles: le premier ARISTOTELISME de l'abbé Yvon qui recopie l'Histoire critique de la philosophie de Bourreau-Deslandes pour la première partie et Brucker pour la seconde qui traite du lycée et des successeurs du Stagirite jusqu'au XVIII^e siècle. Le second article PERIPATECIENNE ³ est de Diderot qui complète Yvon et s'attache à exposer après Brucker la philosophie d'Aristote. Il ne fait grâce à son lecteur ni des 53 principes de la logique, ni des 32 principes de la métaphysique, ni des 57 axiomes de la philosophie naturelle, ni des 41 maximes de la philosophie pratique, ni des 25 de la psychologie! Quelquefois même il renchérit sur son modèle, se fait plus bruckerien que Brucker et tire un principe de celui-ci en deux petits axiomes. Il se contente ensuite de compléter ce que l'abbé Yvon avait négligé dans sa seconde partie.

Aristote lui-même n'est pas aussi coupable que ses successeurs et surtout les disciples de la scholastique. En effet ce sont eux qui l'ont érigé en usurpateur en lui donnant à l'envi le titre de philosophe par excellence, de maître, etc., titre qui, comme l'on sait appartenait de fait à son grand-père spirituel: Socrate. En outre force nous est de reconnaître

que les encyclopédistes doivent beaucoup à Aristote. Il est le premier d'entre-eux: celui qui a rêvé d'une liaison des connaissances humaines; son oeuvre est déjà une encyclopédie. Quant à la forme de l'Encyclopédie, la célèbre table de Bacon, elle doit tout à Aristote. Rendons grâce à Diderot: il n'avait rien entendu à Aristote, recopiant mot-à-mot Brucker, il ne pouvait savoir que la Stagirite aimait l'ordre. Or que voyait-il autour de lui? le chaos: tout dans tout. La philosophie d'Aristote est donc un relevé (mémoire) suivi d'un classement (raison); ce classement se fait au nom de certains critères(imagination). Le relevé est de deux sortes suivant qu'il s'agit de la philosophie pratique ou spéculative. Dans le premier cas, le philosophe observe la nature, les arts, les constitutions; dans le second il constate l'échec des philosophies antérieures présocratiques en général, platoniciennes en particulier. Trier ces observations, en donner un classement logique, tel est le but de la philosophie, donc l'apanage de la raison. En vertu de quels critères opérer ce choix, mettre tel animal dans telle catégorie, tel autre dans une seconde, etc? Ces critères qui dépassent la science, qui sont au-dessus d'elle sont le fruit de l'imagination et constituent la métaphysique d'Aristote, c'est-à-dire, ce qui est au delà de la physique. Certes ce classement n'est pas exactement celui de Bacon car chez le Stagirite la métaphysique expliquant la physique, l'imagination rend compte de la science. Toutefois, on voit sans mal que Bacon avait mieux entendu Aristote que les encyclopédistes. En réalité ceux-ci avaient reconnu que le philosophe fut le

premier à bien voir que tout ce qui est dans l'entendement avait été précédemment dans les sens: c'est pourquoi chez les uns, comme chez l'autre, la mémoire est le point de départ de toutes nos connaissances. Enfin, attaquer Aristote de front, c'était s'aliéner non pas seulement l'Eglise et la Sorbonne, mais surtout une partie des lecteurs et des collaborateurs qui souvent n'étaient que de simples ecclésiastiques libéraux certes mais non révolutionnaires. Mieux valait donc pour toutes ces raisons ne rien entendre au Stagirite, traduire le chapitre de Brucker et les contenter.

Il n'en va pas de même avec les successeurs d'Aristote notamment ceux du Moyen-Age. A ce propos, il est intéressant de comparer les articles GRECS et SCHOLASTIQUES. L'un correspond à la première période de Brucker, l'autre à la seconde. Tous deux possèdent la forme encyclopédique par excellence: par exemple l'article GRECS consiste en trois parties distinctes: la philosophie fabuleuse (mémoire) puis politique (raison), et enfin les sectes philosophiques (imagination), qui sont au nombre de dix. Chacune est présentée rapidement, en quelques lignes suivie du nom de l'article auquel on renvoie le lecteur pour une analyse plus détaillée⁴. Dans son ensemble, l'article GRECS est une excellente présentation générale de la philosophie grecque; il s'agit d'un tableau synoptique très clair, très utile pour le lecteur qui possède une vue d'ensemble avant de pénétrer plus avant dans le détail de chaque système philosophique. Disons que cet article correspond en ce qui concerne la

philosophie grecque au tableau des connaissances humaines que l'on trouve à la suite du Discours préliminaire pour l'Encyclopédie dans son ensemble.

On retrouve la même présentation dans l'article SCHOLASTIQUES. En fait la philosophie de l'Ecole y est présentée (mémoire) suivie de tous ses représentants dans l'ordre chronologique d'après les trois périodes suivantes: l'enfance d'Abélard à Albert le Grand, la maturité et la vigueur jusqu'à Durand de St. Porcien, enfin le déclin et la décrépitude jusqu'à la réforme (raison). Toutefois, alors que chaque secte grecque se rapportait à un article spécial, dans l'article SCHOLASTIQUES, chaque philosophe possède une petite monographie plus que sommaire sans renvoi. L'exception est St. Thomas; Diderot reprenant la vingt-neuvième partie du chapitre du Brucker nous apprend qu'il fut le plus illustre des philosophes scholastiques. Son esprit était tellement lourd qu'on l'appelait "le boeuf". Il composa deux Sommes, et "fut le fondateur d'un système particulier sur la grâce et la prédestination qu'on appelle le "thomisme". Et Diderot de renvoyer le lecteur (c'est là l'exception) aux articles GRACE et PREDESTINATION. Il arrive néanmoins à Diderot d'insister sur certains d'entre eux: Abélard par exemple pour souligner les persécutions qu'on lui infligea parce que "la théologie qu'il professait était un mélange d'aristotélisme, de subtilités, de distinctions", et surtout qu'"il était facile de ne le pas entendre et de lui faire dire ce qu'on voulait"; ou Capiton surnommé Grosse-tête,

si excellent en philosophie et en mathématiques qu'il "passait pour sorcier chez les hommes à qui ces sciences étaient étrangères" de même que Roger Bacon qui fut persécuté par l'envie et surtout la superstition mère de l'ignorance qui ont vu dans ses inventions (il anticipe la création du bateau à voile, de l'avion, de la bombe, du microscope, etc) des actes de magie! et Robert le Scrutateur qui nous vaut ce commentaire de Diderot:

La condition d'un homme de sens était alors bien misérable; il fallait qu'il se condamnât lui-même à n'être qu'un sot ou à passer pour sorcier.

Même commentaire concernant Arnauld de Villeneuve:

C'est une chose bien singulière que la fureur avec laquelle des hommes qui ne savaient rien, s'entêtaient à croire que quiconque qui n'était pas aussi bête qu'eux avait fait pacte avec le diable.

Aussi s'il n'y a pas de renvoi, la philosophie scholastique n'est jamais présentée en aucune façon. Pourtant la partie imagination, la troisième section de l'article existe: il s'agit d'une condamnation sans appel de la philosophie scholastique, un véritable réquisitoire dont voici l'introduction: "cette méthode détestable d'enseigner et d'étudier infecta toutes les sciences et toutes les contrées", et surtout la conclusion: "en un mot, cette philosophie a été une des plus grandes plaies de l'esprit humain". Le corps du réquisitoire fait remarquer que la scholastique a dégradé la philosophie en favorisant le scepticisme, l'athéisme et l'amoralisme, qu'elle a ruiné l'éloquence et dégoûté des études par son mépris affiché des bons auteurs. En fait non seulement elle n'a rien compris à Aristote mais l'a rendu incompréhensible et par les persécutions

contre ceux qui avaient raison, et empêché qu'on le comprenne. L'invention de l'astrologie judiciaire n'ajoute rien à sa gloire. Aussi ne développe-t-elle que des connaissances barbares et empêche-t-elle indirectement le progrès des connaissances car tous ses tenants possédaient grandeurs, richesses, considérations et les meilleurs esprits n'avaient aucun intérêt (sinon l'accusation de magie) à se plonger dans des connaissances plus solides. Diderot ainsi lancé, détaille alors chaque partie de la manière suivante: la logique "sophisticaillerie puérile", la physique "tissu d'impertinences", la métaphysique "gallimatias inintelligible", la théologie naturelle, la morale, la jurisprudence et la politique: "fatras d'idées bonnes et mauvaises".

Et pour bien montrer qu'au XVIII^e siècle les encyclopédistes privilégient la morale à savoir la pratique sur la métaphysique, la théorie, Diderot conclut par la boutade suivante:

Demandez à un jeune homme qui a fait son cours: qu'est-ce que la matière subtile? Il vous répondra; mais ne lui demandez pas qu'est-ce que la vertu? Il n'en sait rien.

Socrate, qui s'occupait exclusivement de cette matière qu'il érigeait en science est revenu au premier rang!

Contrairement donc à Aristote qui exposait les théories qu'il voulait combattre avant de les réfuter, ce qui nous a permis de connaître les philosophes de l'école de Milet dont les textes sont perdus ou qui dispensaient leur savoir oralement, contrairement à Chaumeix, Berthier qui, fidèles à l'esprit de l'école, faisaient beaucoup de publicité à l'Encyclopédie en

recopiant d'importants extraits d'articles taxés d'athéisme ou de matérialisme avant de les combattre point par point, Diderot n'est pas tombé dans le piège. Il a systématiquement occulté la philosophie scholastique de l'Encyclopédie: nulle part on ne la trouve développée sous une forme ou sous une autre. Et comme on vient de le voir, il n'a même pas pris la peine d'en donner les grandes lignes, les directions principales avant de la condamner. Il avait compris que ce qui était de règle chez Aristote et ses successeurs était vain dans son oeuvre car si cela montrait la propre force de dialecticien du contradicteur, cela faisait la part trop belle au système que celui-ci terrassait. Dès 1751, il a vu ses articles passés au crible de la critique religieuse; bien sûr il a protesté officiellement avec véhémence, mais, dans son for intérieur; gageons qu'il n'en était pas fâché, sachant que cela lui attirerait énormément de lecteurs hésitants. Ce scandale intellectuel a beaucoup fait pour le succès de l'Encyclopédie.

Ainsi, puisqu'il ne pouvait attaquer de front la philosophie chrétienne dans ses articles d'histoire de la philosophie, il l'a complètement ignorée. On retrouve ce mépris silencieux dans l'article JESUS-CHRIST qui analyse la philosophie patristique. Alors que Brucker consacre les 25^e (philosophie), 26^e (lecteur de Platon), 27^e et 28^e parties de son chapitre à St. Augustin, Diderot se borne à l'expédier en quelques mots: "Augustin, qui fut d'abord manichéen" qui soulignent son appartenance à une hérésie. Le seul philosophe sur lequel il

insiste et le mot n'est pas trop fort, puisqu'il cite le texte latin de son modèle phrase après phrase et le traduit, est Synesius. Ce texte est une lettre de celui-ci à son frère dans laquelle il montre ses scrupules tant philosophiques (il est platonicien) que moraux (il est marié) à accepter la place d'évêque qui lui est offerte!

Pourtant si la religion est absente en tant que telle des articles d'histoire de la philosophie qui lui sont consacrés par définition, il n'en reste pas moins que sa présence se fait sentir dans tous les autres articles de la seconde période de Brucker qui s'étend de Rome à la Renaissance. En effet il s'agit de l'époque des religions; nous avons vu le christianisme mais Brucker donc Diderot analyse également le judaïsme dans l'article JUIFS et l'islamisme dans l'article SARRASINS. Dans un article comme ROMAINS où il n'est guère question de religion, le fantôme du christianisme plane. C'est pourquoi au lieu de reprendre la centaine de pages de Brucker, Diderot se contente d'un vague survol (il recopie les titres des parties de son modèle) de la philosophie romaine avant de conclure méchamment:

Terminons cet abrégé historique de la philosophie des Romains: c'est qu'ils n'ont rien inventé dans ce genre, qu'ils ont passé leur temps à s'instruire de ce que les Grecs avaient découvert et qu'en philosophie, les maîtres du monde n'ont été que des écoliers.

Pourquoi? Tout simplement parce que ces soldats n'ont pas pu empêché la montée du fanatisme, de la superstition, en un mot du christianisme. C'est la raison pour laquelle, le seul mouvement intéressant dans cette philosophie des Romains est le

néo-platonisme qu'il analyse dans l'article ECLECTISME. En effet ces philosophes furent les seuls à faire front commun contre l'ennemi de la philosophie: la religion. Aussi dans sa première partie (mémoire) Diderot fait-il profession d'éclectisme en définissant la notion et en y associant les grands noms de la philosophie moderne comme Bacon, Descartes, Leibnitz et ancienne comme Platon. Par surcroît il ne manque pas l'occasion dans sa seconde partie (raison) de souligner l'horrible mort de la philosophe Hypatie due, et il ne se prive guère d'insister, au fanatisme religieux du patriarche d'Alexandrie et au zèle trop empressé d'un séide et d'une "troupe de scélérats" en lutte contre le pouvoir civil incarné par le préfet!

Dans les articles JUIFS et SARRASINS, la religion est critiquée indirectement; en effet présentant les croyances de ces peuples, Diderot analyse très objectivement le point de départ de ces mouvements dû à l'action d'un homme qu'il soit militaire ou civil. Le mouvement s'amplifie ensuite grâce à une troupe d'enthousiastes fanatiques qui trompent leur société et arrivent à la dominer. Bien entendu, cette analyse valable pour le mahométisme et le judaïsme ne peut que s'appliquer au christianisme comme il s'appliquait d'ailleurs aux Ethiopiens et aux Egyptiens. Ainsi Mahomet, le prophète correspond bien à "ce juif fanatique" comme Diderot appelle le Christ dans l'article JUIFS. Ces premiers disciples peuvent très bien être les apôtres qui font école, accaparent le pouvoir civil en profitant de la superstition des grands de ce monde et se rendent

ainsi les maîtres tant spirituels que temporels: au demeurant les articles sont bien traités, même pour un lecteur qui veut y trouver une information objective. C'est ainsi que Brucker ne suffit pas à Diderot pour l'article JUIFS: il appelle l'Histoire de Juifs de Basnage à la rescousse ainsi que le Dictionnaire historique et critique de Bayle. Brucker n'est que le canevas, ce qui lui permet de tracer les grandes lignes, la forme encyclopédique que Diderot remplit avec des informations extérieures à l'érudit prussien. Ainsi même si l'on n'est pas tout à fait d'accord avec Hubert ⁵ lorsqu'il écrit que Diderot est "le créateur de l'histoire de la philosophie" en France, force nous est de reconnaître que la qualité de cette histoire de la philosophie que constitue ses articles n'a d'égale que la diversité des sujets traités. En effet alors que l'Histoire critique de la philosophie de Bourreau-Deslandes allait des présocratiques à la Renaissance, Diderot grâce à Brucker part des origines jusqu'au XVIII^e siècle sans oublier les philosophies autres que celles d'Occident.

A la qualité de l'information, il faut ajouter une méthode qui n'est pas sans rappeler la maïeutique socratique. En fait Diderot sans dogmatisme aucun, se sert de cette histoire quasi-objective pour proposer une méthode critique à son lecteur. De même que Socrate par ses questions ne conduisait pas ses interlocuteurs à la vérité mais leur inculquait une méthode pour qu'ils la découvrent par eux-mêmes, de même Diderot dans les articles que nous avons vus, par une critique qui se veut

corollaire de la raison, suggère à son lecteur d'appliquer la même manière d'investigation et de réflexion puisqu'il possède la même raison. Ainsi critiquer la religion égyptienne ou arabe revient à pousser le lecteur à attaquer selon le même processus la religion chrétienne; celui-ci s'exécute d'autant mieux qu'il peut se vanter d'avoir trouvé lui-même cette méthode.

Voilà pourquoi Diderot s'est vu obligé de prendre les rennes: il s'était aperçu que l'abbé Yvon pas plus que l'abbé Pestré ne pouvaient malgré leur supériorité dans le domaine de l'érudition, le temps de compulsurer les sources "changer la façon commune de penser". Par exemple c'est l'abbé Pestré qui analyse minutieusement l'art cabalistique dans l'article CABALE.

Il s'agit là d'un bon article, très bien documenté; pourtant le lecteur a besoin du commentaire éditorial de D'Alembert qui justifie l'article ainsi:

Voilà bien des chimères: mais l'histoire de la philosophie, c'est-à-dire des extravagances d'un grand nombre de savants entre dans le plan de notre ouvrage; et nous croyons que ce peut-être pour les philosophes mêmes un spectacle assez curieux et assez intéressant que celui des rêveries de leurs semblables. On peut bien dire qu'il n'y a point de folies qui n'aient passé par la tête des hommes et même des sages; et Dieu merci, nous ne sommes pas sans doute encore au bout.

C'est après cette mise au point que le lecteur voit où les encyclopédistes voulaient en venir: à travers ces querelles de mots, ces amalgames savants de signes, la religion était visée. Avec les articles de Diderot qui sont moins fouillés en ce qui concerne les systèmes philosophiques (reconnaissons que la partie imagination de ses articles laisse par trop à désirer) le lecteur n'éprouve jamais le besoin qu'on lui en tire la substance.

Ce n'est donc pas un heureux hasard que la première fois que Voltaire a formulé le célèbre cri de guerre, "écrasez l'infâme" qui devint vite le manifeste des philosophes du XVIII^e siècle, il le fit dans une lettre à D'Alembert ("Je voudrais que vous écrasiez l'infâme.")⁶ qui s'il n'était plus alors le directeur de l'Encyclopédie n'en demeurait pas moins attaché à l'entreprise puisqu'il avait accepté de continuer sa collaboration mathématique. De surcroît il voyait encore Diderot et n'a pas été sans lui montrer fièrement les recommandations du patriarche. L'on sait par ailleurs⁷ que Diderot faisait très souvent la sourde oreille à tout ce qui pouvait venir de Ferney. Et une fois de plus, il n'a pas tort. De même qu'il refuse d'exposer la philosophie chrétienne pour mieux la réfuter ensuite de même il sait pertinemment qu'il ne pourra jamais "écraser l'infâme", comme Voltaire l'entendait. En d'autres termes, l'Encyclopédie ne peut être une vaste scène de théâtre sur laquelle Diderot armé de dix-sept volumes terrasserait toutes les sommes du moyen-âge. Le directeur a bien vu que critiquer à tort et à travers la philosophie et la morale chrétiennes ne mènerait à rien sinon de mettre les rieurs momentanément de son côté, si par ailleurs l'on n'apprenait au commun des mortels à "écraser l'infâme" par eux-mêmes. Aussi l'importance de ses articles d'histoire de la philosophie ne réside pas tant dans la critique qu'il peut faire de la religion sous tous ses aspects mais bel et bien dans l'enseignement de la méthode critique.

Certes, le cas échéant, il ne se prive pas d'attaquer,

comme en passant, l'ennemi; mais il veut surtout montrer comment chacun dans sa vie quotidienne peut et doit utiliser sa raison. Concrètement, cela signifie, ne plus accepter passivement la façon de penser qui sévit depuis dix-huit siècles. En d'autres termes, il ne fait pas seulement la critique du christianisme, il montre comment un lecteur avisé peut de son côté la faire lui-même. La critique que Diderot s'impose est un exemple, l'exemple d'une méthode que le lecteur doit découvrir et appliquer. Voilà pourquoi l'Encyclopédie devint une oeuvre de propagande dangereuse. C'est la raison pour laquelle Diderot ne perd jamais une occasion de lancer quelques saillies contre le culte, les prêtres, le fanatisme, la superstition à propos de tout sujet. Aussi tous les articles que nous avons mentionnés sont hantés par la présence invisible de la religion chrétienne.

Quelquefois, il se fait plus dogmatique; il souligne ses conclusions un peu lourdement: dans l'article JAPONAIS, Diderot énumère les différentes écoles philosophiques, arrive au shintoïsme et déclare: "jusqu'alors la philosophie avait été morale. Voici maintenant de la métaphysique et à sa suite des sectes, des haines, et des troubles". C'est dans ce même article qu'il montre le mécanisme de prise de pouvoir de l'Eglise; le souverain pontife "qui se prétend descendre en droite ligne des dieux qui ont anciennement gouverné la nation" organise une assemblée plénière des Dieux, le dixième mois de l'année et Diderot de préciser:

Il a le droit d'installer parmi eux ceux qu'il en juge dignes et l'on pense bien qu'il n'est pas assez maladroit

pour oublier le prédécesseur du prince régnant, et que le prince régnant ne manque pas d'égards pour un homme dont il espère un jour les honneurs divins. C'est ainsi que le despotisme et la superstition se prêtent la main.

Le but de Diderot dans ses articles d'histoire de la philosophie est celui des philosophes du XVIII^e siècle, celui de Voltaire, de Montesquieu: le triomphe de l'action pratique. Tous détestent la métaphysique, le pourquoi; ils lui préfèrent le comment. C'est la raison pour laquelle le philosophe de prédilection de Diderot dans les articles qui nous intéressent et de tous ses collaborateurs n'est pas Descartes, ni Locke, ni même Newton, mais Socrate. Car lui seul, lui le premier a montré non plus le pourquoi, mais déjà le comment penser. Voilà le grand objectif de l'Encyclopédie tant sur le plan pratique (arts et métiers) que théorique (philosophie): donner au lecteur une méthode pour bien juger, lui inculquer de bons principes. Cela présuppose la destruction de tout préjugé antérieur. Or ceux-ci nous sont imposés par l'Eglise; c'est elle la responsable, c'est elle qu'il faut détruire. L'originalité de l'histoire de la philosophie dans l'Encyclopédie la particularité des articles de Diderot, leur supériorité sur ceux des abbés est qu'il réussit d'une part à inculquer ces bons principes à son lecteur et d'autre part à combattre l'Eglise et ses préjugés en montrant leur application dans un seul et même article. A la fois, il fait et montre comment faire.

Le triomphe de la praxis sur le logos, de la pratique sur la théorie, de l'acte sur la parole explique pourquoi l'Encyclopédie est le premier dictionnaire qui ait privilégié les sciences

aux dépends des arts. Dans les articles d'histoire de la philosophie cela explique pourquoi la vie et les oeuvres des philosophes qui correspondent aux divisions mémoire et raison des encyclopédistes prennent le pas sur leur système relégué à la place de l'imagination, de la poésie. Inutile de préciser que Diderot s'étend sur les deux premières qu'il entend et comprend alors qu'il leur sacrifie la troisième qu'il n'entend ni ne comprend. Dans les sections correspondant à la mémoire et à la raison, Diderot utilise Brucker et ses autres sources, les reprend, les comprend (prend avec lui) pour les amener où il veut, à savoir apprendre au lecteur à utiliser son sens critique à bon escient. Le plus souvent, ces différentes sources ne sont que prétextes à digression. En effet l'on sait que Diderot s'enflamme très vite pour une idée; mais il lui faut un déclic: quand il lit Brucker, Bayle, Fontenelle, etc., il suit leur pensée, il traduit ou recopie jusqu'au moment où une partie, une phrase, un mot retiennent son attention, le font réfléchir. Et tout à coup, oubliant ce qu'il a fidèlement transcrit ou transposé, il plante là son modèle et se lance à la poursuite d'une idée personnelle. Il ouvre une vaste parenthèse pour la développer ou souligne un mot qui n'a pas grand'chose à voir avec ce que sa source veut dire. Après cette flambée de philosophie, il revient très fidèlement à son travail d'encyclopédiste. Cela est frappant dans l'article SARRASINS: traduisant Brucker, il se met subitement à démontrer que la religion catholique perd du terrain parce qu'en trente ans dans une commune de Paris, le

nombre d'hosties a diminué de moitié.

Voilà en quoi consiste, la philosophie ferme et hardie! Quant à l'autre, celle qui analyse les systèmes, la métaphysique, elle n'intéresse certes pas Diderot. Or celui-ci tenait à ce que son oeuvre soit la plus parfaite possible. On ne sait si c'est lui ou l'abbé Gua de Naves qui a voulu élargir le projet de Chambers; ce qu'il y a de sûr, c'est que dans l'exécution Diderot tient absolument à aller jusqu'au bout de l'entreprise en quantité comme en qualité. Il réalise donc ce qu'il a promis: non seulement une oeuvre philosophique comme le rêvait Voltaire, mais également une somme de toutes les connaissances. Dans les articles qui nous intéressent, il fait oeuvre de philosophe dans les parties "mémoire" et "raison" mais il n'oublie pas pour autant la section "imagination". En l'occurrence, il s'en remet tout à fait à la meilleure histoire de la philosophie qu'il a pu trouver, l'Historia critica philosophiae de Jacob Brucker, la recopie alors sans y rien changer. Ainsi il réussit à contenter celui qui consultait l'Encyclopédie comme un lecteur moderne consulte aujourd'hui l'Encyclopaedia Universalis ou le Grand Larousse d'une part et d'autre part celui qui voulait de la saine et hardie philosophie. Evidemment la qualité des articles d'histoire de la philosophie, leur homogénéité s'en ressent d'autant. Une partie a vieilli: on ne lit plus Brucker, l'autre partie semble avoir survécu. En effet, si l'Encyclopédie est toujours étudiée dans les classe c'est parce qu'il s'agit d'une oeuvre d'art et non pas d'un outil de travail. On imagine

mal des étudiants d'anglais étudier l'Encyclopaedia Britannica.
Quelle est donc la différence entre les deux? En d'autres termes
pourquoi analyser l'une sérieusement et pas l'autre? Parce qu'il
n'existe pas d'oeuvre d'art sans philosophie et l'on sait que
l'Encyclopédie en est toute imprégnée contrairement au Grand
Larousse. C'est la différence entre une toile de Picasso et
un tableau d'amateur qui techniquement peut être d'un dessin plus
fidèle et plus réussi.

Diderot est un homme de son temps; ses articles d'histoire
de la philosophie reflètent cela: qu'importe le platonisme, le
péripatétisme, l'héraclitisme, le thomisme et toute leur logique,
leur physique, leur métaphysique. Vaines querelles de mots pour
un homme du XVIII^e siècle qui s'intéresse avant tout à la praxis;
à l'extrême rigueur leur physique pourrait concerner le philo-
sophe du XVIII^e siècle mais, après Descartes ou plutôt, après
Newton, elle se trouve réduite à de ridicules vagissements désopi-
lants! De surcroît leurs autres prestations sont jugées à
la mesure de la physique; c'est ainsi que l'on conclut à
l'infériorité de leur pensée en général par le fait que leur
physique est dépassée. L'Encyclopédie scelle la victoire
finale des Modernes sur les Anciens, la querelle est terminée;
ne pas entendre Platon, Aristote, Thomasius, qu'à cela ne tienne!
Ce qui importe c'est de s'en servir, utiliser quelques-unes de
leurs idées surtout si elles sont hors contexte, donc mal
entendues pour atteindre un but tangible, qu'on peut voir dans
la vie de tous les jours: renverser les barrières que

représentent toutes les autorités, c'est-à-dire avant tout la religion.

Gageons que Diderot n'aurait pas été fâché si Le Breton avait auto-censuré dans ses articles d'histoire de la philosophie non pas les sections mémoire et raison, mais la partie imagination! Lui qui écrivait indigné:

Il n'y a peut-être pas deux hommes dans le monde qui se soient donné la peine de lire une ligne d'histoire, de géographie ou même d'arts et que ce qu'on y a recherché et ce qu'on y recherchera, c'est la philosophie ferme et hardie de quelques-uns de vos travailleurs. 8

Comprenons bien: la ligne d'histoire dans les articles qui nous concernent, consiste en la partie imagination, celle qui expose les systèmes, les informations objectives que Diderot daignait donner par respect pour son lecteur; c'est ce qu'il recopiait hâtivement de Brucker, hâte qui explique les fautes d'inattention. En revanche, ce qui a le plus dégoûté, écoeuré Diderot, c'est que Le Breton ait sabré les parties auxquelles il a travaillé de tout son coeur. Il écrivait un jour à Voltaire à propos de l'inégalité de la valeur des articles que certains collaborateurs se sont dérobés: d'aucuns payent des gratte-papiers pour la moitié de la somme qu'ils touchaient; d'autres travaillant sans enthousiasme, sans grand intérêt pour ce qu'ils faisaient qui "nous en donnent, comme on dit, pour notre argent". C'est ce qu'a fait Diderot! En effet, il a écrit ou plutôt traduit et reproduit son modèle à grand peine, dans la section "imagination". Nous avons vu qu'en homme de son temps, appartenant au siècle du progrès et de l'action, les grands

systèmes, les métaphysiques, les querelles de mots ne l'amuse même pas. Aussi composait-il ces lignes non pas littéralement pour l'argent (il n'était pas payé pour cette partie) mais parce qu'à ses yeux, l'Encyclopédie devait être une oeuvre complète, parfaite, exhaustive et que ses systèmes devaient y être présentés le mieux possible. Rejetant son dégoût et prenant la plume, ouvrant son Brucker, il traduisait, traduisait. En revanche il se consolait avec les deux autres sections, celles correspondant aux parties "mémoire" et "raison" dans le tableau des connaissances humaines. C'est dans celles-ci qu'il injectait, plein d'enthousiasme, non pas sa propre philosophie mais "la philosophie ferme et hardie" de l'équipe dont il était le chef. Il savait très bien que seules ces parties resteraient: il ne se faisait déjà plus d'illusion sur la valeur de la partie "imagination" puisqu'il pensait en 1764 "qu'il n'y a pas deux hommes dans le monde" qui en tireraient une ligne.

Toutefois, il n'était pas sans ignorer que des générations entières après celle de 1750 liraient avec profit "la philosophie ferme et hardie" que l'Encyclopédie dispenserait. C'est pourquoi Diderot a vu beaucoup plus clair que Voltaire qui serait bien surpris, choqué ou même révolté de découvrir, s'il revenait tout à coup sur terre, que les oeuvres qu'il chérissait tant, son théâtre, sa poésie, ne sont plus lues alors que ce qu'il considérait comme oeuvre de circonstances, qu'il écrivait sans se faire d'illusion sur la valeur littéraire de l'ouvrage est restée pour établir sa gloire. Diderot sentait cela; c'est

pourquoi on comprend qu'il n'ait jamais voulu adresser la parole au libraire qui avait mutilé son oeuvre. Certes, un critique du XX^e siècle a beau jeu de prendre cela pour des caprices de prima donna vexée. Quoi, quelques lignes de ci - de là, ça, la philosophie! Ces quelques phrases glissées dans Brucker correspondent aux pamphlets de Voltaire, perdus dans l'immensité de son oeuvre poétique, historique et théâtrale. Or que serait Voltaire aujourd'hui sans ces pamphlets, "ces bombes lancées contre l'ancien régime"?⁹ Diderot a non seulement rêvé d'une oeuvre susceptible d'aider les hommes de son temps, mais il a surtout travaillé pour la postérité. Il croyait sincèrement que la raison était universelle, de tout temps, de tout pays et la défendre, se battre pour elle au XVIII^e siècle, c'est montrer la voie à ceux qui se débattront contre préjugés et superstitions dans les siècles à venir.

Cette "philosophie ferme et hardie", Voltaire l'a définie par la célèbre formule "écrase l'infâme". Nous avons vu que cela s'applique parfaitement à l'Encyclopédie puisque la première fois qu'il employa cette expression, c'était bien pour encourager D'Alembert et on voit mal le scientifique attaquer l'Eglise ailleurs que dans le grand oeuvre. D'autre part Voltaire lui-même a vu tout le parti qu'on pouvait tirer d'un tel ouvrage puisqu'il s'est chargé d'en écrire deux: le Dictionnaire philosophique et les Questions sur l'Encyclopédie. La vraie philosophie s'avère donc n'être qu'une attaque de l'Eglise et de la religion sous toutes ses formes: dans ses dogmes, dans

ses institutions, dans ses textes, dans ses personnes. Ces attaques ne sont jamais directes mais se glissent partout dans le grand oeuvre, dans les articles de botanique comme dans ceux d'histoire, de géographie et en ce qui nous concerne, dans ceux d'histoire de la philosophie.

Certes, la vraie philosophie se moque de la philosophie, mais à part cette ironie, ces attaques incessantes, comment peut-on la définir? On voit bien cette oeuvre destructrice, ce taon de Socrate qui pique tout ce qui porte soutane ou bure au grand dam de l'Eglise. Aussi se définit-elle parfaitement d'une manière négative, c'est-à-dire qu'on sait ce qu'elle n'est pas. Toutefois il semble bien que cette oeuvre de destruction n'aille pas très loin: c'est comme l'attaque de la Bastille, la prise de la Bastille, la destruction systematique de la Bastille et après ... rien; le désert comme après cette autre destruction, celle de Carthage! C'est alors qu'il faut revenir au grand maître des philosophes du XVIII^e siècle et des siècles suivants: Socrate. Chacun, qu'il s'intéresse de près ou de loin à la philosophie n'est pas sans ignorer qu'il n'a rien écrit. N'à-t-il rien construit pour autant? Diderot dans les articles qui nous intéressent à ressuscité Socrate. Brucker a étudié et Diderot l'a suivi en cela, les resurgences de toutes les sectes antiques, à Rome, au moyen-âge, et même après la Renaissance. Pourtant personne sauf Diderot n'a repris Socrate. En effet jusqu'à l'Encyclopédie, toutes les philosophies ne furent que querelles de mots même chez Descartes, chez Leibnitz, chez

Malebranche, chez Spinoza. Diderot est le seul qui attaque les mots avec les mots mais dont la philosophie, un nouveau socratisme teinté de XVIII^e siècle est une action ou appelle l'action. L'article SOCRATIQUE est symptomatique de nombreux articles d'histoire de la philosophie; ils furent écrits par deux Diderot: celui qui travaille pour le lecteur qui voit l'Encyclopédie comme une oeuvre de référence d'une part, d'autre part, celui qui prend la plume pour la bonne cause, qui s'adresse à un autre lecteur plus philosophe. Le premier traduit Brucker, recopie un érudit, fait en sorte que l'Encyclopédie soit la meilleure oeuvre du genre, le second philosophe parle à des philosophes; il comprend Brucker.

Certes sa philosophie censurée par Le Breton et reproduite par Gordon et Torrey ¹⁰ est loin de paraître ferme et hardie. On a du mal à comprendre le désarroi et la colère de Diderot quand on ne lit pas le vrai texte, l'Encyclopédie mais "les morceaux choisis" restaurés dans le livre de Gordon et Torrey. C'est là qu'on s'aperçoit combien Diderot avait besoin de Brucker, de son érudition comme point d'appui. En effet la lecture de la philosophie de Diderot, de sa pensée nue comme elle apparaît dans ce livre n'est pas sans decevoir. Et les jésuites de Trévoux ainsi que les Jansénistes comme Chaumeix ont très vite compris. Ils ont vivement critiqué les abbés Yvon et Pestré tout comme Diderot d'avoir pillé Brucker. Cette critique de plagiat fut vite abandonnée; car ils ont reconnu immédiatement que jamais Diderot ne copiait Brucker en tant

que tel, mais qu'il relisait l'Historia critica philosophiae à sa manière, qu'il la comprenait, l'utilisait pour faire passer sa philosophie. Aussi à partir du second volume, jésuites comme jansénistes abandonnent l'accusation de plagiat pour critiquer directement la philosophie ferme et hardie qui transparaît. A l'accusation de pillage, succèdent les accusations de déisme, d'athéisme et de matérialisme.

C'est dire que cette philosophie toute faite de critique négative portait toutefois de rudes coups. En effet les articles d'histoire de la philosophie critiquent les mots par les mots; pourtant nous avons noté qu'à l'instar de Socrate, Diderot tout en détruisant par l'ironie construisait une méthode implicite de combattre préjugés et superstitions. Dans cette furie destructive, on peut donc déjà remarquer un élément positif. D'autre part, pour connaître la vraie philosophie en tant que telle et non pas à travers ce qu'elle n'est pas, il faut lire d'autres articles que ceux d'histoire de la philosophie qui somme toute sont théoriques. Or comme l'entendait Socrate et comme l'a fort bien vu Diderot, la philosophie est avant tout pratique. Donc après avoir combattu la religion et son idéologie par des mots, par l'ironie, il ne peut la remplacer par d'autres mots comme l'ont trop fait Descartes, Leibnitz, Malebranche et Spinoza. Diderot, et c'est là sa révolution philosophique, remplace toutes ces métaphysiques verbeuses par des faits. Ainsi à la métaphysique succède la physique expérimentale; Diderot dans l'Encyclopédie oppose en métaphysique Locke aux philosophes

de l'Ecole; en physique Newton à Descartes, en morale et politique Rousseau à Bossuet, etc. La philosophie n'est plus une réflexion sur des idées abstraites mais sur des faits. Et chaque fois, il suffira d'appliquer la méthode qu'il préconisait dans les articles que nous avons étudiés. En effet au XVIII^e siècle, les philosophes vivaient leurs idées; la philosophie était une recette de vie meilleure. Socrate a tellement vécu sa philosophie qu'il en est mort; comme lui les philosophes en ont souffert puisque très peu d'entre eux n'ont pas connu les prisons royales, Diderot le premier parce que justement comme l'écrit le marquis d'Argenson, il était trop philosophe:

Les hardiesses qui s'y trouvent font qu'on la (Lettre sur les aveugles) répand avec une sorte de précaution et de mystère. Le magistrat a sévi plus d'une fois contre des ouvrages où il y avait moins de philosophie. 11

Comme on peut le remarquer immédiatement en parcourant le livre de Gordon et Torrey, les articles qui ont le plus souffert de "la serpe ostrogothe" de Le Breton sont ceux d'histoire de la philosophie. C'est dire que la "philosophie ferme et hardie" des encyclopédistes s'y trouvait. C'est pour imposer cette philosophie, pour inculquer cette méthode que Diderot a repris de Socrate, que l'éditeur de l'Encyclopédie a tenu absolument à composer les articles consacrés à l'histoire de la philosophie. En effet, il a vite compris quel partie il pouvait en tirer et réalisé que ses prédécesseurs plus historiens de la philosophie que lui, mais oh combien! moins philosophes ne pouvaient mener à bien une telle tâche. Il ne s'agissait pas tant en dernier ressort d'un problème de forme extérieure telle que la division

tri-partite des articles en mémoire-raison-imagination qui nécessitait l'utilisation de Brucker comme source principale, ni même d'une vulgaire attaque contre l'Eglise que d'une technique d'imposer ses idées au lecteur en lui inculquant une nouvelle méthode de penser. En d'autres termes, les articles écrits par les abbés ou même d'autres collaborateurs que Diderot a refusés n'auraient nullement imposé ce novum organum. Ces articles malgré leur érudition, leur présentation nettement supérieures à celles trouvées chez Diderot nous auraient appris mieux que lui ce qu'il en était du socratisme, du platonisme, du stoïcisme, de la philosophie d'Héraclite, de St. Thomas, de St. Augustin; en aucun cas ils n'auraient "changé la façon commune de penser", ce qui était le but de Diderot et ce qu'il a réalisé dans ses articles d'histoire de la philosophie. Diderot n'a jamais été historien de la philosophie, il n'a pas entendu tous les systèmes; il était trop "philosophe" pour cela. Et ce qu'il a appris à son lecteur, ce n'est pas à réciter les systèmes philosophiques qui l'ont précédé, c'est à être "philosophe". Les articles que nous avons étudiés ne sont pas écrits par un professeur et ne s'adressent pas à des étudiants. Ils sont d'un philosophe et s'adressent à des apprentis philosophes. Il nous reste à analyser leur impact sur la société du XVIII^e siècle d'une part et aux yeux de la postérité d'autre part.

N O T E S

1. A comparer avec Brucker, Vol. I, p. 705:

... qui submeridie habitant primos a terra fuisse
aditos quia ibi color solis intentior efficacius
operatur ad naturalium generationem ...

qui Diderot traduit:

(Les Ethiopiens se prétendaient plus anciens que
les Egyptiens) parce que leur contrée avait été plus
fortement frappée des rayons du soleil qui donne la
vie à tous les êtres ...

avant de développer cette idée.

2. C'est évidemment moi qui souligne.
3. C'est ce qu'on lit dans l'Encyclopédie.
4. La seule secte mentionnée dans l'article GRECS qui n'a pas d'article correspondant est la secte ELIAQUE, ce qui prouve bien que Diderot a fait ses articles d'histoire de la philosophie d'une traite car volume par volume, on voit que la lettre E précède la lettre G.
5. Hubert, Les sciences sociales dans l'Encyclopédie, Paris, 1923, p. 327.
6. Voltaire, CORR., éd. par Théodore Besterman, Genève, Institut et musée Voltaire, 1953 - 1965, Lettre à d'Alembert, 13 novembre 1756, Vol. XXX, pp. 196 - 197.
7. Naves, Voltaire et l'Encyclopédie, Paris, 1938.
8. Diderot, CORR., recueillie, établie et annotée par Georges Roth, Paris, Editions de Minuit, 1955 - 1963, Lettre à Le Breton, 4 novembre 1764, Vol. IV, pp. 300 - 301.
9. Lanson, Histoire de la littérature française, Paris, 1923.
10. Gordon and Torrey, The Censoring of Diderot's Encyclopédie and the Re-Established Text, New York, 1947.
11. Journal et mémoires du marquis d'Argenson, Paris, 1857 - 1958, Vol. VI, pp. 10 - 11.

CONCLUSION:

De l'histoire de la philosophie dans l'Encyclopédie à
la philosophie de l'Encyclopédie

"Philosopher, c'est réapprendre à voir le monde"
Merleau-Ponty

Les articles d'histoire de la philosophie les plus intéressants sont ceux de Diderot, non seulement par leur nombre mais surtout par leur qualité. Alors qu'à première vue, ils ne diffèrent pas tellement de ceux des abbés Yvon et Pestré puisqu'ils puisent aux mêmes sources, ils s'avèrent toutefois plus révélateurs des tendances philosophiques de l'Encyclopédie. A la rigueur, nous avons vu que les articles de l'abbé Pestré comme CANADIENS par exemple sont du strict point de vue de la transmission d'une connaissance à un lecteur novice nettement meilleurs. En d'autres termes, si celui-ci veut trouver des informations sur un système philosophique quelconque, s'il veut avoir une idée générale et rapide sur la philosophie de Platon, sur la morale des stoïciens, sur la politique d'Aristote, si donc un lecteur veut consulter l'Encyclopédie comme il jette un coup d'oeil sur une encyclopédie moderne, il préférera sans aucun doute les articles des abbés plus clairs, plus concis, plus synthétiques à ceux de Diderot trop longs, trop diffus, trop érudits. En effet alors que les abbés ont travaillé sur Brucker, l'ont transformé pour l'adapter au format d'une encyclopédie, Diderot le plus souvent s'est borné à le traduire avant de le recopier. C'est-à-

dire que là où les abbés ont fait une synthèse de la "somme" de Brucker, en en tirant l'essentiel, Diderot de son côté se contente de reproduire cette masse d'érudition qui s'adresse plus à un spécialiste d'histoire de la philosophie qu'à un lecteur profane consultant l'Encyclopédie pour s'initier à un système philosophique quelconque.

Mais Diderot avait d'excellentes raisons pour se charger lui-même de l'histoire de la philosophie. En effet chacun sait que l'Encyclopédie n'est pas seulement un ouvrage de références comme toute encyclopédie moderne, mais avant tout un dictionnaire philosophique. "Dictionnaire raisonné" nous indique le titre et il nous faut lire dictionnaire où la raison règne en maître. Dictionnaire philosophique s'il en est, l'Encyclopédie dans les articles d'histoire de la philosophie des abbés manquait par trop de philosophie, ce qui a fait écrire à Voltaire, lui qui s'y connaissait en la matière dans une lettre à Diderot: ¹

Vingt articles de métaphysique (...) sont traités d'une manière qui doit bien déplaire à votre coeur naïf et votre esprit juste.

A quoi celui-ci répondit: ²

La logique, la métaphysique et la morale ne sont qu'un plagiat continuel de Buffier. La théologie n'est ni bonne, ni mauvaise.

Sans avoir écouté Voltaire puisque la lettre date de 1758, nous avons vu que Diderot avait mis bon ordre dans l'entreprise puisque après le second volume les articles ne sont plus de Yvon.

Mettre de la vraie philosophie dans les articles d'histoire de la philosophie n'était pas si simple pour un abbé non initié

aux ruses et aux petits jeux qui trompent censure et lecteur non avisés. Jamais ces gens scrupuleux envers leur ordre et l'état, n'avaient écrit d'ouvrages interdits. Ils ne savaient donc pas comment dissimuler certaines hardiesses. C'est pourquoi alors que Diderot leur montre qu'il faut mettre de la philosophie dans leurs articles, ils en fourrent comme Yvon qui écrit dans ARISTOTELISME, en parlant de Scott:

Il faisait consister son mérite à contredire en tout St. Thomas; on ne trouve chez lui que de vaines subtilités et une métaphysique que tout homme de bon sens rejette.

Ce qui lui vaut les foudres du Journal de Trévoux et éventuellement la fuite après l'affaire De Prades. Quant à Diderot, beaucoup plus rodé à ce genre d'exercice périlleux, vieux renard qui savait ruser avec la censure, il leur donne quelques modèles comme ANTE DILUVIENNE ou ASIATIQUES avant de se charger de l'oeuvre.

Evidemment la philosophie qu'il y met de-ci, de-là ne doit jamais être à découvert; c'est la raison pour laquelle il reprend le lourd arsenal de Brucker pour mieux la dissimuler. Alors que les abbés, à qui on demandait des articles d'histoire de la philosophie, faisaient leur travail consciencieusement et sortaient d'excellents articles, solidement informés et lisibles, Diderot au nom de la philosophie sacrifie l'histoire de la philosophie. Aussi reproduit-il Brucker plus pour contenter la censure et le lecteur non avisé: il garantit alors la valeur documentaire de son oeuvre qui reprend les meilleurs livres, les meilleurs auteurs, sur tous les sujets. Derrière cette façade

il glisse des allusions qui ne trompent pas le lecteur diligent. A cet égard, il faut bien comprendre le lecteur du XVIII^e siècle qui, conscient que l'auteur ne pouvait pas lui dire tout ce qu'il pensait noir sur blanc, savait mieux que quiconque au XX^e siècle lire entre les lignes. Pour bien concevoir les rapports du lecteur et de l'auteur au XVIII^e siècle, il faut imaginer quels sont ces mêmes rapports aujourd'hui entre un auteur "subversif" russe avec son public. C'est pourquoi, il serait par trop injuste de condamner Diderot sans appel pour n'avoir rien entendu à Brucker. Dans un ouvrage sur Bergson, un dissident soviétique rendra plus service à son lecteur en dévoilant les avatars du régime et de ceux qui le soutiennent qu'en explicitant l'intuition philosophique. Il en va de même avec Diderot et ses articles d'histoire de la philosophie. Très souvent, ils ne servent que de prétextes pour attaquer tout ennemi de la raison, donc des philosophes, donc des encyclopédistes puisqu'ils pensaient très sincèrement qu'ils en possédaient le privilège.

Si les abbés n'avaient pas coutume de biaiser de la sorte puisque jusqu'alors, ils se trouvaient du bon côté de la barrière, Diderot après Voltaire était quant à lui passé maître dans cet art de la digression. A ce propos, l'Encyclopédie et plus particulièrement les articles d'histoire de la philosophie sont un trait d'union entre le passé et le futur littéraire de Diderot. En effet, avant le grand oeuvre, celui-ci avait inséré ses propres pensées dans quelques traductions comme celle de

Shaftesbury ce qui nous vaut Les Pensées philosophiques, l'Essai sur le mérite et la vertu, etc. Après l'Encyclopédie, il continuera dans ses oeuvres maîtresses comme le Neveu de Rameau ou même Jacques le fataliste. Cet art de la digression, il l'a forgé en écrivant ses articles d'histoire de la philosophie; on peut donc dire que les circonstances extérieures telles que la censure l'ont obligé sinon à trouver un style bien particulier, du moins à le travailler, à le polir jusqu'à le porter à un point de perfection qui se traduit dans le Neveu de Rameau par exemple. De fait dans ce livre, Diderot n'utilise plus de texte étranger à son sujet, prétexte à inculquer de la bonne philosophie: il digresse son propre discours!

Il n'en était pas encore arrivé à ce stade quand il composait les articles d'histoire de la philosophie pour l'Encyclopédie. C'est cet ouvrage, point de mire de tous les regards de l'Europe qui lui imposa cette technique. L'encyclopédie dont il rêvait devait être un monument immense dans lequel tout le savoir de l'humanité serait rassemblé; or dans ce vaste répertoire figurait évidemment l'histoire de la philosophie. C'est pourquoi Diderot ne pouvait se permettre de faire un dictionnaire philosophique comme le préconisait Voltaire. Au départ il voulait rendre service à ses concitoyens, d'où la traduction de la Cyclopaedia de Chambers et du Dictionnaire des techniques de Harris. Mais il voulait améliorer ces oeuvres; les compléter, faire un compte rendu exhaustif de tout ce qu'on pouvait savoir au XVIII^e siècle. Personne n'avait jamais

condamné Chambers et l'Encyclopédie obtint très facilement un privilège. Après quoi, peut-être inconsciemment Diderot qui après tout était philosophe, écrivit le Prospectus en philosophe. Et D'Alembert récidiva avec son Discours préliminaire; alors toute l'équipe de collaborateurs firent de l'Encyclopédie un véritable dictionnaire philosophique, c'est-à-dire une oeuvre qui ne parle pas seulement de philosophie mais qui est philosophique.

Or les tout premiers collaborateurs étaient pour la plupart des ecclésiastiques bien pensants certes; c'est ainsi que les abbés n'introduisaient pas beaucoup de "philosophie" dans leurs articles d'histoire de la philosophie. D'autre part, Diderot ne pouvait se permettre d'agir comme Voltaire. Il était à Paris, restait à Paris et ne pouvait bouger retenu par la tâche. Voltaire, lui, itinérant, toujours sur le qui-vive pouvait lancer insultes et pamphlets à la face de tout ce qui ne lui plaisait pas. On peut donc dire que Diderot trouva en Brucker un commode véhicule pour faire passer ce qu'il ne pouvait écrire ouvertement. En outre chez lui, il y a toujours ce respect du lecteur sur lequel on n'insistera jamais assez; au départ le lecteur voulait une encyclopédie. C'est ce que les libraires comprirent tout de suite en décidant de traduire Chambers. En d'autres termes, sans la philosophie, cet ouvrage aurait été de toute façon une source de profit non négligeable pour Le Breton et ses associés: en fait celui-ci, comme l'atteste son acte de piraterie contre les articles de Diderot était plutôt tiède envers la philosophie si elle devait lui occasionner trop de frais. Un peu de

philosophie à ses yeux devenait un peu de scandale, donc une publicité gratuite et des rentrées d'argent. Trop de philosophie était excellent pour l'éditeur, mais par trop mauvais pour les affaires.

Diderot n'était donc pas sans ignorer que le tout premier lecteur auquel il s'adressait n'était pas philosophe. Celui-ci voulait avoir des renseignements sur les abeilles ou sur sa vigne. Dans les articles qui nous intéressent, s'il les consultait, le lecteur voulait savoir de quoi l'on parlait quand on mentionnait le platonisme ou l'épicurisme. C'est pourquoi les articles de Pestré lui auraient largement suffi. Ils étaient simples, faciles à comprendre et, en peu de mots, faisaient le tour de la question. Tout autre était l'ambition de Diderot; tel Socrate, il voulait réveiller ce lecteur; lui faire comprendre que la société dans laquelle il vivait devait être réformée; que la seule manière était de se transformer soi-même et avant tout de penser différemment. Bien entendu, il savait pertinemment que beaucoup de lecteurs, prisonniers de leurs mauvaises habitudes, n'auraient cure de toute cette saine philosophie. Alors à ceux-là, aux irréductibles, il lançait la meilleure histoire de la philosophie à leur face; vous voulez apprendre ce qu'est le Pythagorisme? Voilà, pensait-il, en traduisant mot-à-mot les 23 axiomes de l'Historia critica philosophiae, notamment de la dix-huitième partie du neuvième chapitre qui définit la philosophie de Pythagore. Quant aux autres, aux personnes éclairées auxquelles il s'adressait en particulier,

il leur demandait de lire entre les lignes ou entre les articles par les renvois. Ainsi Diderot a réussi le tour de force de faire en une seule et même oeuvre le Dictionnaire philosophique de Voltaire et l'Encyclopaedia Britannica. En ce qui concerne l'histoire de la philosophie, il réunit l'esprit critique de l'ironie socratique avec la meilleure histoire de la philosophie du siècle: il parvient à amalgamer le sérieux de l'information d'un Bréhier ou d'un Coppleston avec l'esprit railleur d'un Voltaire.

Ainsi, dans celui qui écrivit les articles d'histoire de la philosophie, il y a deux Diderot bien distincts: d'une part l'historien de la philosophie, d'autre part le philosophe; l'un est tributaire de Brucker dont il ne devient que porte-parole, l'autre est l'éditeur de l'Encyclopédie. Le Diderot philosophe comprend l'Historia critica philosophiae, c'est-à-dire la reprend à sa manière, l'utilise à ses propres fins. Quant à l'autre, avouons franchement après Thielman qui analysant l'article HOBBISME, écrit:

Des dix-neuf colonnes traduites et distillées d'après les cinquante-cinq pages de Brucker, il n'y a pas en tout, plus d'une demi-colonne qui soit du cru de Diderot. 3

Et après Haüsser ⁴ ou une lecture attentive de nombreux articles comme HERACLITISME, qu'il n'y entend rien. Il s'en remet aux soins de ses sources: il est Brucker dans l'article PYRRHONIENNE ou Huet dans l'article SCEPTICISME. Il les recopie sans vergogne, pensant à juste titre qu'ils sont l'un et l'autre meilleurs historiens des idées que lui.

Il est donc tentant de classer les articles d'histoire de la philosophie selon les trois rubriques suivantes: tout d'abord ceux que Diderot a entendu et compris; ceux dans lesquels l'historien et le philosophe ne font qu'une seule et même personne; il s'agit de l'exceptionnel article EPICURISME. A l'opposé, les articles que Diderot n'a ni entendus, ni compris, dans lesquels il n'est ni historien, ni philosophe; il nous faut citer alors HERACLITISME ou THOMASIIUS. Enfin, tous les autres, ceux qu'il a compris mais n'a guère entendus, ceux dans lesquels le philosophe a pris le pas sur l'historien, où le partisan s'est moqué de l'objectivité. Il y défend non pas sa cause personnelle mais la cause encyclopédique.

Toutefois ce classement pêche par excès de simplicité. De fait, il ne rend pas compte des articles que Diderot a partiellement entendus et compris comme c'est le cas pour CYRENAIQUES ou SYNCRETISTES, par exemple. D'autre part il ne met pas assez l'accent sur des articles que l'auteur n'a certes pas entendus mais qui ne font pas état du même contre-sens qu'HERACLITISME. En effet certains articles sont l'objet de simple faux-sens de traduction comme ARABES où Diderot prend l'Islam pour un homme ou comme HOBBIISME où une chaire de philosophie devient la ville de Séville. De plus, il ne respecte guère le classement encyclopédique pourtant si souvent prôné. En suivant celui-ci on s'aperçoit que Diderot comprend son modèle dans les sections correspondant à la mémoire et à la raison alors qu'il n'y entend rien dans la partie concernant l'imagination.

De fait la philosophie d'un mouvement ou d'une personne telle qu'elle nous apparaît immédiatement (mémoire) correspond à l'introduction des articles de Diderot. Or celles-ci sont souvent de son cru: il ne peut recopier Brucker qui relate les écoles dans l'ordre chronologique et se permet des transitions entre les chapitres que Diderot ne peut reprendre dans son ordre alphabétique. Il est donc amené peut-être malgré lui, à composer presque toutes les introductions des articles qui nous intéressent. Quant à la biographie des philosophes, à l'histoire de leur vie qui correspond à la raison, c'est dans celle-ci que Diderot reprend son modèle à sa manière, c'est-à-dire qu'il l'utilise, le prend comme point d'appui et de départ. A la limite, Brucker n'est plus le texte, mais bien un prétexte. Quelquefois, Diderot reprend un détail révélateur qu'il développe; on a trop mis l'accent sur ce que l'éditeur de l'Encyclopédie empruntait sans prendre la peine de voir ce qu'il laissait. En se penchant sur ce résidu, on est mieux à même d'apprécier pourquoi il reprend un détail de Brucker plutôt qu'un autre. Ainsi on a vu qu'il occulte complètement la philosophie chrétienne dans les articles qui lui sont consacrés: JESUS-CHRIST et SCHOLASTIQUES. On a mentionné la place énorme réservée à Synesius dont il cite la lettre latine qu'il traduit phrase après phrase alors qu'il ne daigne offrir que trois mots à ... St. Augustin pour souligner en lui l'hérétique! Dans l'histoire des philosophes de l'Ecole, on a vu qu'il s'étend sur Abelard, qu'il insiste sur Bacon, Suisset, etc., non pas que leur

philosophie soit des plus intéressantes pour Diderot, mais parce qu'ils sont d'excellents exemples de philosophes persécutés par l'Eglise. Dans cette partie qui correspond à la division encyclopédique de la raison, Diderot comprend donc ses modèles de deux manières différentes: l'une interne, et il choisit les détails intéressants pour ses propres convictions; en fait les exemples qui accablent le plus l'Eglise; l'autre externe, et il s'agit alors de la digression. Un mot de son modèle déclenche en lui une association d'idées qui lui fait ouvrir une parenthèse pour parler de la philosophie encyclopédique.

Quant à l'imagination, il n'en tire rien; il se borne à recopier ses sources en y ajoutant quelques remarques ironiques très rares. Le classement type des articles d'histoire de la philosophie est donc en général: l'introduction de Diderot philosophe (mémoire); la biographie du philosophe étudié ou s'il s'agit d'un mouvement philosophique comme ECLECTISME, par exemple, des différents philosophes qui le composent (raison), de la plume de Diderot philosophe utilisant Brucker l'historien; enfin, la doctrine du philosophe ou de l'école philosophique (imagination) de Diderot historien, c'est-à-dire traducteur de Brucker.

Le lecteur qui s'intéresse aux doctrines philosophiques lit donc la meilleure histoire de la philosophie qui soit puisque c'est celle de Brucker. Le revers de la médaille est qu'il n'y comprend rien; en effet Brucker est un érudit qui écrit pour des spécialistes. Avant de le lire, l'amateur doit

s'initier; or quelle est la meilleure initiation sinon une bonne encyclopédie? C'est là où la compétence des abbés serait appréciée et que Diderot l'a délibérément sacrifiée. A ses yeux cela n'était pas essentiel; ce qui importait, ce pourquoi l'Encyclopédie fut écrite, c'est la vraie philosophie.

Aussi pour l'exprimer, Diderot retourne-t-il aux sources mêmes de la philosophie antique à savoir Socrate. Sans que son nom soit jamais mentionné dans le corps des articles d'histoire de la philosophie, c'est son esprit qui y règne. La vraie renaissance de la philosophie, c'est l'oeuvre de l'Encyclopédie. En effet Socrate comme l'écrit Brucker qui cite Cicéron que Diderot ne se fait pas faute de reprendre dans l'article GRECS "a fait descendre la philosophie du ciel sur la terre". C'est pourquoi, on ne voit pas de métaphysique chez le maître et l'on sait comment tous les philosophes dignes de ce nom au XVIII^e siècle abhorraient cette "science". D'autre part, Socrate parcourant la cité, ne dédaignait pas arrêter les passants quels qu'ils soient, interrogeait les artisans comme les hommes de guerre: c'est également la vocation des encyclopédistes de toucher le plus grand nombre, de "vulgariser" leur philosophie. Mais quelle est cette philosophie? L'on a vu qu'elle nous parvenait indirectement dans les articles d'histoire de la philosophie à travers les critiques de la philosophie régnante. Voilà encore un point commun avec la philosophie de Socrate. En effet qu'en est-il du socratisme? Cette notion existe-t-elle? En tout cas pas dans l'Encyclopédie. Socrate, à dessein, n'a

rien écrit; de même il serait vain de chercher une définition positive de la philosophie telle que l'entendaient les encyclopédistes dans le grand oeuvre.

En fait tel Socrate, les philosophes du XVIII^e siècle ne se sont guère embarrassés de vaines phrases. A l'instar du maître ils se sont contentés de montrer par la pratique. Pour eux l'étude livresque de la philosophie est impossible; ce n'est pas une chose à connaître une fois pour toutes comme le catéchisme. La philosophie n'est pas une science: on ne peut vérifier si quelqu'un la possède, en lui posant des questions dont la réponse est oui ou non. Comme Socrate, les encyclopédistes ne disent jamais ce qu'est la philosophie: ils montrent par leurs actions, leur manière de vivre et de penser ce qu'elle peut être. La philosophie, notion abstraite "amour de la sagesse" ne les intéresse pas en tant que telle; ce qui importe c'est être philosophe, vivre la sagesse, la mettre en pratique. Voilà la grande différence entre l'article PHILOSOPHIE et l'article PHILOSOPHE. L'un anonyme recopié en partie de Brucker, se trouve rempli de définitions quasi-rebutantes, presque barbares comme celle de Wolf: "science des possibles en tant que possibles"! L'autre signé Dumarsais décrit très concrètement le mode de vie, la façon de penser d'un "philosophe" tel qu'un encyclopédiste peut se l'imaginer: il s'agit en fait d'un auto-portrait.

Le "philosophe" est celui qui s'engage dans les affaires publiques, pour qui l'action n'est pas un vain mot car son but

est d'aider autrui et rien n'est plus faux que de faire croire qu'on peut secourir les autres en ne faisant rien que ... prier pour eux dans un cloître. C'est le nouvel "honnête homme" qui se caractérise à la différence de l'ancien par son esprit scientifique à mi-chemin du sceptique et du croyant. Evidemment sa principale qualité est la raison. Mais là encore, il ne s'agit pas de la posséder une fois pour toutes et de la garder cachée dans un recoin de son cerveau. Ce qui caractérise le "philosophe" et ce qui le différencie des autres hommes, c'est la manière d'utiliser cette raison. Le "philosophe" est celui qui sait la manier avec dextérité tant pour la recherche des causes que dans son esprit critique. En effet le "philosophe" ne se laisse pas prendre au piège séduisant d'une vérité universelle et partout accessible comme l'enseigne l'Eglise. Il sait dévoiler les illusions qui bernent et dont se bercent les autres mortels. Son rôle n'est pas facile: il est fait d'humilité et de probité. L'on voit donc qu'au-dessus de tout cet article, plane l'ombre de Socrate. Celui-ci se rendit utile à la société grecque du Vè siècle avant J.C. comme à la société occidentale jusqu'à nos jours par son enseignement. Nous avons vu que cet enseignement à été repris par les encyclopédistes Diderot en tête dans ses articles d'histoire de la pensée. Comme chez Socrate, on n'y trouve guère de métaphysique; à l'instar du maître, il s'agit d'inculquer une méthode de penser, d'appréhender le monde. Diderot tel le "philosophe" par excellence veut le bien de l'humanité. Comme l'enseignement de Socrate,

l'Encyclopédie est avant tout une pratique. Certes Socrate s'est borné à définir et à montrer une morale; au XVIII^e siècle, le champ d'investigation d'un philosophe est plus vaste: à la morale, ont été ajoutées la physique, la politique, les mathématiques, l'histoire: en un mot la science. Or dans tous les articles qui développent ces matières, comme dans les articles d'histoire de la philosophie, c'est avant tout la méthode chère à Socrate qui prédomine et veut atteindre le même but: "changer la façon commune de penser".

A l'instar de Socrate, les encyclopédistes ont donc "fait descendre la philosophie du ciel sur la terre". Tel le philosophe qui choisissait les exemples les plus concrets possibles, les plus appropriés pour amener ses interlocuteurs à circonscrire un concept, Diderot et son équipe représentant les philosophes du XVIII^e siècle se font un devoir d'examiner attentivement le réel qui les entoure. La raison les guide dans cette quête du concret et l'Encyclopédie est la somme des résultats de cette recherche. Finis les grands systèmes métaphysiques, les sommes du moyen-âge, les édifices du XVIII^e siècle! Il est intéressant de noter que le siècle des philosophes par excellence à savoir le XVIII^e siècle, ne possède pas de philosophe qui ait donné son nom à un système comme Descartes au cartésianisme. A la limite le XVIII^e siècle ne se caractérise pas par des philosophes qu'on étudie dans une classe de philosophie. Le seul qui ait cet honneur est un sédentaire qui restait chez lui comme Descartes dans son poêle, ne sortant que deux fois par jour selon un

horaire fixe pour dispenser son cours et pour faire sa promenade d'une heure: Kant. Inutile de préciser que les encyclopédistes ne l'auraient pas adopté comme l'un des leurs et à leurs yeux si Kant s'avère le seul philosophe du XVIII^e siècle digne d'être étudié en philosophie, il n'était pas "philosophe" pour autant. En effet nous savons ce qu'est un philosophe pour les encyclopédistes: vivre en philosophe et non pas écrire des systèmes dont les subtilités ne profiteront qu'à quelques maîtres pour dégoûter des élèves comme le suggère D'Alembert dans son article COLLEGE. Etre philosophe, vivre en philosophe, c'est travailler au bonheur du genre humain par l'action, la pratique, l'engagement et non pas rester chaudement chez soi comme Descartes ou Kant. C'est pourquoi, il ne faut pas chercher la philosophie du XVIII^e siècle dans des livres de métaphysique, de philosophie qui explique les systèmes dus à l'imagination fertile d'un penseur. Ainsi ce n'est pas un hasard si Diderot rejette dans ses articles d'histoire de la pensée, son exposé des doctrines dans la division imagination du tableau des connaissances humaines. En effet cette philosophie ne doit rien à l'imagination, elle est tangible, on peut la voir concrètement: celle de Voltaire, c'est Ferney; celle de Diderot et de ses collaborateurs, c'est l'Encyclopédie. Or pour parfaire ces réalisations, il ne faut pas tant d'imagination que de mémoire et de raison. Voilà des philosophes qui ont fait descendre la philosophie du ciel sur la terre!

Si Diderot et son équipe ont suivi Socrate dans ce domaine,

s'ils sont retournés à la source de la philosophie non plus de la vraie philosophie car il n'y en a qu'une seule, celle que dispensa Socrate, ils condamnent tout ce qui les sépare de leur maître. Car que s'est-il produit dans l'histoire de la pensée entre Socrate et le XVIII^e siècle? Platon et Aristote, Epicure et les Stoïques, les Romains et le Moyen-Age. Il n'y a décidément rien à retenir de tous ces rênégats, ces hérétiques qui ont renié l'enseignement du maître. Seul Epicure a trouvé grâce aux yeux de Diderot car sa philosophie, par son caractère pratique et concret, anti-métaphysique n'est jamais remontée au ciel.

Quant aux autres! La première chose que Platon s'est empressé de faire est de replacer au ciel avec son monde idéal la philosophie que Socrate lui avait enseignée; Aristote ne vaut guère mieux. Certes, objectivement il est l'ancêtre des encyclopédistes puisqu'on peut considérer à juste titre son oeuvre comme la première encyclopédie du monde occidental. Diderot et ses collaborateurs ne l'ont pas entendu de cette oreille. Ils reconnaissent toutefois celui qui partait du réel, postulant que rien n'est dans l'entendement qui ne soit auparavant dans les sens ce qui dans les articles de Diderot a donné la section "mémoire". Ainsi n'est-ce pas tant Aristote que ses disciples chrétiens qu'ils condamnent.

En effet le grand tort d'Aristote comme de Platon fut d'être devenu par la force des choses des suppôts de l'Eglise; de fait les deux principaux pilliers qui soutiennent l'édifice. C'est ainsi que leur philosophie celle qu'ils doivent à Socrate,

par les circonstances ou ... la grâce de Dieu est remontée au ciel pour y devenir la philosophie officielle jusqu'à la renaissance de ... la philosophie, la vraie, la seule, celle qui consiste plus à regarder humblement où l'on met les pieds, qu'à contempler orgueilleusement le ciel pour tomber comme Thalès dans un puits. Voilà pourquoi la cible de Diderot, des encyclopédistes, du XVIII^e siècle et des philosophes est l'Eglise. Car c'est bien elle qui reprenant à son compte Platon, ce fut facile puisqu'il avait fait les premiers pas et Aristote enseigne qu'il n'y a rien ici-bas qui vaille la peine qu'on se donne pour l'obtenir.

Si, selon le mot de Merleau-Ponty "philosopher c'est réapprendre à voir le monde" on peut dire indéniablement que Diderot et les encyclopédistes furent non seulement des philosophes mais des éducateurs en fait de philosophie. Ils ont en effet réhabilité le vrai philosophe, leur maître à tous, alors que le moyen-âge, la scholastique avait quasi-déifié son petit-fils! En fait selon les philosophes de l'Ecole, le maître par excellence, le "magister", "le" philosophe n'était autre qu'Aristote. C'est grâce à lui que les scholastiques pouvaient écrire des sommes immenses, vastes encyclopédies du ciel. Pour les encyclopédistes toutefois, le monde, c'est la terre; le premier qui l'a bien vu et montre: Socrate; apprendre à nouveau à voir ce monde-ci, déssiller les yeux des contemporains et de la postérité, passer par dessus vingt-cinq siècles d'erreurs dues aux préjugées et aux fanatismes religieux, telle

fut leur philosophie! Elle consiste à refuser le monde imposé par la philosophie chrétienne, à recommencer de zéro, à partir de nouvelles bases. C'est pourquoi leur première étape que nous avons analysée dans les articles d'histoire de la philosophie est toute négative, car avant de "réapprendre" il a bien fallu au préalable "désapprendre". Cette destruction était une étape nécessaire et elle se retrouve partout dans l'Encyclopédie. Elle cadrerait bien également avec l'ironie socratique, apte à découvrir les faux-fuyants que sont les préjugés! Mais il ne faut pas croire que la philosophie de l'Encyclopédie ne soit faite que de négations par trop faciles. Derrière celles-ci se place une méthode féconde, une sorte de "maïeutique" qui amène et conduit le lecteur à regarder un monde tout nouveau. Or pour découvrir ce monde, il ne suffit plus d'analyser ligne-à-ligne, mot-à-mot les articles d'histoire de la philosophie comme pourrait le faire un censeur zélé, mais voir l'Encyclopédie de plus haut, comme un tout. En d'autres termes, il faut se demander pourquoi l'Encyclopédie? C'est à ce prix qu'on pourra savoir ce qu'est sa philosophie.

De fait pour déceler la philosophie d'une oeuvre si vaste, il faut nécessairement être ce que les encyclopédistes appellent un philosophe, c'est-à-dire se demander la raison d'être de tel ou tel article, donc aller au-delà et non le décortiquer scrupuleusement. De surcroît il faut également dépasser les articles faciles, ceux qui parlent trop de la philosophie et interroger les plus intéressants, ceux dans lesquels, par

définition, la philosophie n'existe pas. Or si on lit un article de chasse, de pêche, ou d'agriculture et qu'on examine sa raison d'être, le pourquoi de cet article, on s'apercevra de l'importance de l'oeuvre du point de vue de l'histoire des idées.

Pourquoi donc écrire une Encyclopédie? On connaît la réponse des libraires: faire de l'argent! Qu'est-ce à dire sinon qu'ils avaient senti chez le public le besoin d'un ouvrage de ce genre. Pourquoi alors ce besoin? Pourquoi à ce moment précis, 1745-1750 et non pas un siècle avant ou au tournant du siècle? Parce qu'au milieu du XVIII^e siècle, les gens avisés ont commencé à s'intéresser à eux-mêmes, à ce qui les entoure; ils ont voulu améliorer leur mode de vie. Voilà pourquoi les articles les plus anodins quant à notre sujet, les articles techniques s'avèrent plus philosophiques que les articles consacrés à l'histoire de la philosophie. En effet les articles que les censeurs n'ont pas examinés sur la manière de s'habiller, de préparer la poudre à canon, sans parler des articles plus techniques comme BAS ou ACIER sous-entendent plus de philosophie que les autres et ceci, reconnaissons-le, à l'insu de Diderot lui-même. Car si l'on pose la question de la raison d'être de ces articles, force nous est de dévoiler que les préoccupations des gens du milieu du XVIII^e siècle étaient AVANT TOUT d'ordre pratique alors qu'avant elles étaient APRES TOUT d'ordre pratique. Voilà la grande révolution des esprits: le XVIII^e siècle ne rejette plus comme oiseuses des questions

comme le bien être sur terre!

De fait l'Encyclopédie en répondant à ces besoins terrestres, en montrant les moyens de mieux vivre, sous-tend implicitement une nouvelle philosophie: l'homme est ici-bas pour faire son bonheur. En d'autres termes, cette conception est anti-chrétienne; l'Eglise, par la notion de péché originel enseigne que l'homme est sur terre pour expier. Certes le bonheur existe, mais il s'agit d'une récompense qu'il faut gagner en vivant bien dans le sens moral. En l'occurrence, celui qui obéit scrupuleusement aux dix commandements qu'il soit riche ou pauvre, qu'il améliore son être intérieur et son environnement ou non, sera heureux après la mort. La conséquence est que l'homme n'a aucune obligation à travailler afin d'améliorer ses circonstances matérielles ici-bas car cela ne peut aucunement l'aider à gagner le seul bonheur véritable, le séjour des bienheureux. Aussi l'ennemi personnel de tout le XVIII^e siècle est comme on s'en aperçoit dans l'article SPINOZA, le philosophe juif. C'est l'un des seuls sujets sur lesquels encyclopédistes et religieux s'entendent: si ceux-ci lui reprochent son panthéisme qu'ils interprètent comme un athéisme ou un matérialisme, les encyclopédistes n'en sont pas fâchés. Alors pourquoi attaquer si brutalement Spinoza comme ils le font en reprenant tous les griefs du XVII^e siècle et les arguments de Bayle? Pourquoi Spinoza est-il l'ennemi par excellence? Non pas tant par sa philosophie telle quelle que par la vie qu'elle implique. Comment a-t-il vécu? En saint! Il s'est contenté du minimum,

il s'est borné à polir des verres de lunettes pour subsister. Voilà l'ennemi car il a par trop privilégié exclusivement la vie spirituelle; il n'y pas ennemi plus profond de l'idée de progrès si chère aux encyclopédistes. Or comme Spinoza en vivant ainsi, ne faisait qu'appliquer logiquement sa philosophie, celle-ci ne pouvait qu'être caduque et paradoxalement les encyclopédistes se sont associés à l'Eglise pour écraser cet "impie".

Leur aversion pour Spinoza rejoint ainsi leur haine pour la philosophie de l'Eglise représentée par la scholastique. Pour la religion traditionnelle, en effet, seule compte la vie spirituelle; c'est pourquoi la philosophie examine comment connaître Dieu: si l'on croit avant de comprendre ou s'il vaut mieux au préalable comprendre pour croire; quelles sont les meilleurs chemins qui mènent au ciel, quelles sont les voies qui nous conduisent à Dieu. La question fondamentale du moyen-âge est l'éternel problème du bonheur: qu'est-ce qu'être heureux? comment l'être? Au moyen-âge, pour des raisons religieuses indiscutables et indiscutées, ce bonheur ne pouvait être terrestre et ceci reste vrai jusqu'au XVIII^e siècle. La révolution, le grand changement du XVIII^e siècle amène le renversement des valeurs. Sans nécessairement nier le bonheur céleste, les philosophes du XVIII^e siècle donnent tout à coup la primauté au bonheur terrestre. C'est ici qu'intervient l'Encyclopédie car c'est l'oeuvre qui permet une amélioration des conditions d'existence de l'homme, c'est l'outil de cette

révolution. Elle donne les dernières recettes du comment faire pour mieux ... vivre. Elle enseigne comment manger, boire, se défendre au mieux.

Le moyen-âge chrétien ne se souciait guère de progrès; à la rigueur, il admettait avec réticence un progrès technique: c'est la conclusion de la célèbre querelle des Anciens et des Modernes. Or chacun savait qu'en ce qui concerne les arts et la pensée, la vérité avait été découverte et d'emblée portée à son point de perfection par les Grecs que les Chrétiens s'empressèrent de récupérer: elle est universelle tout autant qu'immuable. C'est pourquoi la science, quand elle peut cadrer avec cette vérité ne fait pas trop mauvais ménage avec l'Eglise; ceci explique que personne en 1745 ne voyait d'inconvénient à ce que la France, fille aînée de l'Eglise, se dote d'une magnifique encyclopédie, fleuron national; ce qui explique également que les Jésuites en 1752 après l'affaire De Prades auraient continué sans problème l'ouvrage. En fait si Diderot les avait associés de près à l'oeuvre, c'est-à-dire s'ils avaient pu perpétuer l'oeuvre de subordonner la technique à la théologie, la matière à l'esprit, l'Encyclopédie n'aurait connu aucun déboire.

Les Jésuites auraient poursuivi le travail des philosophes scholastiques. Ils auraient étouffé le progrès des sciences par l'ontologie; ils auraient explicité ce progrès par une métaphysique qui en aurait rendu compte. Or l'Encyclopédie reprend la querelle des Anciens et des Modernes et montre que si les

sciences progressent, il en va de même des arts et de la pensée. En d'autres termes, ce n'est plus la métaphysique qui rend compte de la science; c'est au contraire la science qui donne l'explication du monde. "Changer la façon commune de penser" revient donc à lui donner la priorité et ... supprimer la théologie qui ne sert qu'à embrouiller les choses. Avant l'Encyclopédie, le ciel expliquait la terre; après, la terre peut exister sans le ciel. Les systèmes anciens partaient d'a priori métaphysiques et en déduisaient une physique, une morale, une politique. La philosophie de l'Encyclopédie part du réel qu'il s'agit d'appréhender scientifiquement et remonte par induction (encore Socrate) à des explications toujours scientifiques ou à de modestes hypothèses qu'il s'agit de vérifier.

Lire l'Encyclopédie, c'est donc croire au bonheur sur terre, penser que l'homme est ici-bas pour le réaliser grâce au progrès des sciences. Voilà en fait, ce qu'est la philosophie de l'ouvrage: c'est la philosophie d'une époque et d'une classe sociale: la bourgeoisie. Celle-ci au plus fort de la royauté avait eu quelques pouvoirs politiques comme l'atteste l'exemple de Colbert; elle possédait ses écrivains: les grands classiques de Corneille à Boileau n'étaient pas nobles; l'Encyclopédie lui a donné son idéologie. Certains y voient l'ancêtre de la Révolution française; d'autres de la révolution industrielle du siècle suivant; il est indéniable que la révolution des esprits est celle qu'elle opéra avec le succès le plus durable. Elle représente dans le progrès de l'humanité ce que les

grandes découvertes du XVI^e siècle ont rendu possible.

L'Encyclopédie au XVIII^e siècle est une nouvelle bible, "le" livre par excellence des laïcs. On peut certes arguer qu'il n'y avait que 4000 souscripteurs et qu'on voit mal l'influence d'un livre aussi peu lu! Il en va de l'Encyclopédie comme de l'autre Bible. Peu l'ont lue, beaucoup en parlent. Or il est rare que le public soit influencé par un ouvrage; il l'est davantage par une idée de cet ouvrage, par ce qu'il peut représenter. C'est ainsi qu'on peut considérer l'Encyclopédie comme la bible de la nouvelle classe montante, alors que les deux testaments étaient celle de l'ancienne. Celle-ci adoptait comme premier principe la foi, reconnaissait comme maîtres les scholastiques notamment St. Thomas; celle-là au contraire ne jure que par la raison et l'expérience. C'est le siècle des lumières dont les prédécesseurs sont Descartes, Locke et Newton.

Le but de l'Eglise, son principal support est donc de connaître Dieu alors que les philosophes se bornent à connaître l'homme, à l'aider à s'émanciper spirituellement, moralement et techniquement. Contrairement au pouvoir religieux qui contrôle tout l'enseignement des collèges à la Sorbonne, qui possède les chaires pour perpétuer cette philosophie religieuse, les instigateurs du nouvel humanisme n'ont que quelques journaux étrangers et l'Encyclopédie. On comprend pourquoi la lutte fut si intense entre ces deux groupes dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. On voit alors la véritable raison des attaques conjuguées des Jésuites et des Jansénistes dans un commun effort

pour assurer leur survie. L'Encyclopédie représente la victoire définitive de l'humanisme moderne; elle scelle le triomphe des Modernes sur les Anciens; une religion et une civilisation s'éclipsent; après l'Encyclopédie, personne, même les plus religieux ne penseront plus comme avant. De fait la religion chrétienne malgré les efforts de la philosophie religieuse du XIX^e siècle ne progressera plus dans les consciences humaines et en tout cas plus de la même façon car les plus fanatiques des hommes croient au progrès de l'humanité par les sciences. C'est ainsi qu'en 1980, le pape organise une commission chargée de réviser le procès de Galilée! Avoir senti dans le public du XVIII^e siècle ce besoin de changement, l'avoir imposé au monde en résistant à toutes les tentations d'arrêter ou de dévier des principes, tel ne fut pas le moindre accomplissement de Diderot philosophe.

N O T E S

-
1. Voltaire, CORR., Ed. par Théodore Besterman, Genève, Institut et musée Voltaire, 1953 - 1965, Lettre à Diderot, 16 novembre 1758, vol. XXXIV, p. 48.
 2. Ibid., p. 49.
 3. Thielmann, "Thomas Hobbes dans l'Encyclopédie", RHF, juillet - septembre 1951, pp. 333 - 346.
 4. Haüsser, "The Thomasius Article in the Encyclopédie", SVEC, 1971, LXXXI, pp. 177 - 205.

APPENDICE I

JACOB BRUCKER DANS L'ENCYCLOPEDIE

<u>Histoire critique de la philosophie des temps les plus anciens jusqu'au commencement du siècle présent</u>	<u>Encyclopédie</u>
Discours préliminaire	PHILOSOPHIE (première partie) anonyme
Première période: la naissance et l'adolescence: des origines à la fondation de la monarchie romaine	
Première partie: De la philosophie barbare	
Premier livre: De la philosophie ante-diluvienne	ANTE-DILUVIENNE
Deuxième livre: De la philosophie barbare post-diluvienne	
Chapitre I: De la philosophie des anciens Hébreux	JUIFS (première partie)
Chapitre II: De la philosophie des Chaldéens	CHALDEENS
Chapitre III: De la philosophie des Perses	PERSES et ZENDA-VESTA
Chapitre IV: Des la philosophie des Indiens	INDIENS
Chapitre V: De la philosophie des anciens Arabes	ARABES
Chapitre VI: De la philosophie des Phéniciens	PHENICIENS
Chapitre VII: De la philosophie des Egyptiens	EGYPTIENS
Chapitre VIII: De la philosophie des Ethiopiens	ETHIOPENS

Chapitre IX: De la philosophie des Celtes	CELTES article de l'abbé Yvon
Chapitre X: De la philosophie des Etrusques et des anciens Romains	ROMAINS (première partie)
Chapitre XI: De la philosophie des Scythes, des Thraces et des Gètes	SCYTHES, TRACES ET GETES
Deuxième partie: De la philosophie des Grecs	
Premier livre: De l'enfance de la philosophie grecque	
Chapitre I: De la philosophie fabuleuse des Grecs	
Chapitre II: De la philosophie politique des Grecs	GRECS
Deuxième livre: De la philosophie sectaire des Grecs	
Chapitre I: De la secte ionique	IONIQUE
Chapitre II: De l'école Socratique	SOCRATIQUE
Chapitre III: De la secte cyrénaïque	CYRENAIQUE
Chapitre IV: De la secte mégarique ou existique	MEGARIQUE
Chapitre VI: De la secte académique:	
Section I: De Platon et de sa philosophie) PLATONISME (première partie)
Section II: De l'Ancienne Académie) ACADEMICIENS Yvon
Section III: De l'Académie moyenne)
Section IV: De la nouvelle Académie)

Chapitre VII: D'Aristote et de la secte péripatéticienne	
Section I: D'Aristote et de sa philosophie) ARISTOTELISME (Yvon)
Section II: Des successeurs d'Aristote) PERIPATETICIENNE (première partie)
Chapitre VIII: De la secte cynique	CYNIQUES (première partie)
Chapitre IX: De la secte stoïque	STOICISME (première partie)
Section I: De Zénon et de sa philosophie	
Section II: Des disciples et des successeurs de Zénon	
Chapitre X: De la secte italique ou pythagoricienne	
Section I: De la vie et de la philosophie de Pythagore	PYTHAGORISME (première partie)
Section II: Des disciples et des sectateurs de Pythagore	
Chapitre XI: De la secte éléatique	ELEATIQUE PARMENIDEENNE (première partie)
Chapitre XII: De la secte héraclitienne	HERACLITISME
Chapitre XIII: De la secte épicurienne	EPICURISME (première partie)
Chapitre XIV: De la secte pyrrhonienne ou sceptique	PYRRHONIENNE (première partie)
Chapitre XV: Du destin de la philosophie grecque en dehors de la Grèce	
Deuxième période: De la monarchie romaine à la Renaissance des Lettres	
Première partie: De la philosophie des Gentils, des Juifs et des Sarasins	

Premier livre: De la philosophie
des Romains

Chapitre I: De la philosophie des
Romains jusqu'à la fondation de la
monarchie

Chapitre II: De la philosophie des
Romains à la fondation de la monarchie:
de la philosophie des Gentils sous
le joug romain

ROMAINS (deuxième
partie)

Section I: De la philosophie
rationnelle des Gentils, Des
raisons de la philosophie

Section II: De la renaissance de
la secte pythagoricienne

PYTHAGORISME (deuxième
partie)

Section III: De la renaissance
de la philosophie platonicienne

PLATONISME (deuxième
partie)

Section IV: De la secte eclectique

ECLECTISME

Section V: De la renaissance de la
philosophie péripatéticienne

ARISTOTELISME (deuxième
partie)
PERIPATETICIENNE (deuxième
partie)

Section VI: De la renaissance
de la secte cynique

CYNIQUES (deuxième partie)

Section VII: De la renaissance
de la secte stoïque

STOICISME (deuxième
partie)

Section VIII: De la renaissance
de la secte épicurienne

EPICURISME (deuxième
partie)

Section IX: De la renaissance
de la secte sceptique

PYRRHONIENNE (deuxième
partie)

Chapitre III: De la philosophie
orientale

ORIENTALE

Deuxième livre: De la philosophie des Juifs

Chapitre I: De la philosophie des Juifs depuis leur retour de captivité jusqu'à la destruction de Jérusalem

Chapitre II: De la philosophie des Juifs depuis la destruction de Jérusalem jusqu'à nos jours

JUIFS

Chapitre III: De la philosophie des Juifs

Section I: De la philosophie exotérique des Juifs

Section II: De la philosophie exotérique 1. des Juifs ou cabalistique

CABALE (Pestré)

Troisième livre: De la philosophie des Sarrasins

Chapitre I: Des Origines et des Progrès de la philosophie chez les Sarrasins ou Arabes

SARRASINS

Chapitre II: De la nature et des qualités de la philosophie des Sarrasins

Deuxième partie de la seconde période: la philosophie chrétienne

Premier livre: De la philosophie des anciens Chrétiens

Chapitre I: De la philosophie du Christ et de ses apôtres

JESUS-CHRIST

Chapitre II: De la philosophie des anciens Chrétiens Docteurs de l'Eglise considérés en général

Chapitre III: De la renaissance de la vraie philosophie aristotélicienne	ARISTOTELISME (troisième partie) PERIPATETICIENNE (troisième partie)
Second livre: Des nouveaux chercheurs qui ont restauré la philosophie ancienne	
Chapitre I: Changements des temps pour corriger la philosophie de la religion	
Chapitre II: Des philosophes aristo-scholastiques récents	ARISTOTELISME (troisième partie) PERIPATETICIENNE (troisième partie)
Chapitre III: Des sectateurs de la vraie philosophie aristotélicienne	
Chapitre IV: De la restauration de la philosophie pythago- platonico-cabalistique	
Chapitre V: De la restauration de la philosophie parmenidéenne	PARMENIDEENNE (deuxième partie)
Chapitre VI: De la restauration de la philosophie ionique	IONIQUE (troisième partie)
Chapitre VII: De la restauration de la philosophie stoïque	STOICISME (troisième partie)
Chapitre VII: De la restauration de la philosophie démocrito- épicurienne	EPICURISME (troisième partie)
Troisième livre: Des philosophes qui donnèrent une nouvelle vie à la philosophie	
Chapitre I: Des sceptiques récents	PYRRHONIENNE (troisième partie)
Chapitre II: De la philosophie mosaïque et chrétienne	MOSAIQUE ET CHRETIENNE

Chapitre III: Des Théosophes	THEOSOPHES
Chapitre IV: Des philosophes synchrétiques	SYNCHRETISTES
Chapitre V: Des ennemis de la philosophie	
Deuxième partie: De l'étude de la philosophie eclectique après la Renaissance	
Premier livre: De la restauration de la philosophie eclectique en général	
Chapitre I: Des causes et des occasions de la renaissance de la philosophie eclectique	
Chapitre II: De Giordano Bruno de Nole	JORDANUS BRUNUS
Chapitre III: De Jérôme Cardan	CARDAN (Pestré)
Chapitre IV: De Francis Bacon de Verulam	BACONISME (Pestré)
Chapitre V: De Thomas Campanella	CAMPANELLA (Pestré)
Chapitre VI: De Thomas Hobbes	HOBBISME
Chapitre VII: De René Descartes	CARTESIANISME (Pestré)
Chapitre VIII: De Godefroy Guillaume Leibnitz	LEIBNITZIANISME
Chapitre IX: De Christian Thomasius	THOMASIUS
Chapitre X: Des autres eclectiques récents en Allemagne	
Second livre: De la restauration de la philosophie eclectique dans ses parties	
Chapitre I: Des réformateurs récents de la philosophie rationnelle	MALEBRANCHISME LOCKE

Chapitre II: Des réformateurs récents de la philosophie naturelle	GALILEE (Supplément Vol. III) NEWTONIANISME (D'Alembert)
Chapitre III: Des récents changements de la métaphysique et de la psychologie	SPINOZA (anonyme)
Chapitre IV: Des réformateurs récents de la philosophie morale	
Chapitre V: Des réformateurs récents de la philosophie civile	MACHIAVELISME
Livres troisièmes: De la philosophie exotique	
Chapitre I: De la philosophie des peuples d'Asie en général	ASIATIQUES
Chapitre II: De la philosophie des peuples du Malabar	MALABARES
Chapitre III: De la philosophie chinoise	CHINOIS
Chapitre IV: De la philosophie japonaise	JAPONAIS
Chapitre V: De la philosophie canadienne	CANADIENS (Pestrel)

NOTES DE L'APPENDICE UN

1. Brucker écrit en effet: "De Philosophia iudaeorum exoterica, sive cabalistica", il faut lire évidemment esoterica donc esotérique.

APPENDICE II

CE QUE DIDEROT A AJOUTE A BRUCKER

ANTE-DILUVIENNE

Les anges furent les premiers philosophes puisque selon la théogonie pythago-platonicienne, ils servent d'intermédiaires entre Dieu et les hommes dans la construction du monde car ils peuplent l'espace infini qui les sépare. A cette idée de Brucker il ajoute à ses réfutations l'une plus personnelle puisqu'il la reprend de l'Histoire des Oracles de Fontenelle (ed. Maigrion, pp. 58-60). Si les anges servirent à peupler le vide entre Dieu et les hommes, il faut supposer d'autres créatures pour combler l'espace non moins infini qu'on trouve entre Dieu et les anges!

A l'idée qu'Adam était le premier philosophe et aux réfutations de Brucker, Diderot ajoute une citation de son Essai sur le mérite et la vertu (section troisième, deuxième note, troisième partie) qui montre que c'est l'admiration devant le spectacle de la nature qui a frappé la curiosité des hommes et les a amenés à se poser des questions à son sujet.

ARABES

Au développement de Brucker, Diderot ajoute quelques remarques sur la langue qui tend "plus à nourrir et à fomenter la superstition qu'à faire connaître la vérité" et sur la religion: "l'idolâtrerie honteuse et la superstition est plutôt l'extinction de toute raison qu'une vraie philosophie".

La conclusion est de Diderot; elle fait état du synchrétisme du Zabiamisme dont la base est l'astrologie chaldéenne et le tronc formé par des médiateurs "dérobés soit aux Juifs, soit aux Chrétiens".

ASIATIQUES

A la présentation générale de ces peuples de Brucker, Diderot ajoute en parlant des Chrétiens: "ce qui paraîtra surprenant, c'est que ces derniers sont les plus ignorants de tous les peuples de l'Asie et peut-être les plus dominés par la superstition." Quant aux Tartares, ils "sont de tous les peuples de l'Asie les plus grossiers, les plus ignorants, les plus superstitieux. La loi naturelle y est presque éteinte; il ne faut donc pas s'étonner s'ils ont fait peu de progrès dans la philosophie".

En parlant du Bouddha: "son histoire se trouve si remplie de fables et de contradictions, qu'il serait impossible de les concilier". Au développement du bouddhisme, il développe les rapports de cette doctrine d'une part avec une secte japonaise, d'autre part avec la cabale alors que Brucker ne fait que mentionner ces relations.

CHALDEENS

Dans l'introduction développant l'ancienneté de ces peuples, Diderot ajoute à Brucker l'idée que si les Egyptiens possèdent les premiers rudiments de la géométrie parce qu'ils devaient connaître exactement les mesures des champs (les bornes étant

confondues à chaque crue du Nil), les "anciens bergers de Chaldée" vivant à "l'air pur et serein" sous "un ciel sans nuage" avec "de grand loisir" furent amenés à étudier le ciel et par là même devinrent les pères de l'Astronomie.

En ce qui concerne les philosophes, "on peut remarquer en passant", écrit-il,

que chez tous les peuples tels que les Assyriens, les Perses, les Egyptiens, les Ethiopiens, les Gaulois, les Bretons, les Germains, les Scythes, les Etrusciens, ceux-là seuls étaient regardés comme les sages et les philosophes de la nation, qui avaient usurpé la qualité de prêtre et de ministre de la religion. C'étaient des hommes souples et adroits qui faisaient servir la religion aux vues intéressées et politiques de ceux qui gouvernaient.

La conclusion de l'article reprend le Discours sur les Anciens et les Modernes de Fontenelle, notamment l'idée que seuls les Grecs et les Romains, malgré leurs erreurs, furent philosophes car ils ont fait progresser l'esprit humain. En outre aux calculs (de Brucker) examinant leur chronologie .

Diderot s'empresse d'ajouter :

Si je voyais une suite de faits attachés à ces observations, et qu'ils remplissent tout ce long espace de temps, je ne pourrais m'empêcher de reconnaître un monde réellement subsistant dans cette longue durée de siècle; mais parce que je n'y vois que des calculs, qui ne traînent après eux aucune révolution dans les choses humaines, je ne puis les regarder que comme les rêveries d'un calculateur.

CHINOIS

Alors que Brucker examine les oeuvres, Diderot les commente ainsi: le Tahio (traité sur l'art de gouverner) "qu'il (Confucius) renferme dans celui de connaître et d'acquérir les qualités nécessaires à un souverain, de se commander à soi-

même, de savoir former son conseil et sa cour, et d'élever sa famille". Le Chumyum "n'a rien de si fort sur cet objet qu'on pût aisément renfermer dans quelques maximes de Sénèque". Le Lun-yu "recueil de dialogues et d'apophtegmes sur les vices, les vertus, les devoirs et la bonne conduite", le Ye-kim:

C'est un composé de lignes entières et de lignes ponctuées dont la combinaison donne 64 figures différentes. Les Chinois ont regardé ces figures comme une histoire emblématique de la nature, des causes de ses phénomènes, des secrets de la divination, et de je ne sais combien d'autres belles connaissances jusqu'à ce que Leibnitz ait déchiffrer l'énigme et montré à toute cette Chine si pénétrante que les deux lignes de Fohi n'étaient autre chose que les éléments de l'arithmétique binaire.

Le U-kim "monument littéraire le plus saint, le plus sacré, le plus authentique, le plus respecté de la Chine" possède de nombreux commentaires car "les hommes, dans aucun temps, chez aucune nation, n'ont rien laissé d'intact."

Alors que dans les philosophes, Diderot mentionne après Brucker Roosé ou Li-lao-kium, il ajoute: "ce qui donne une assez mauvaise opinion des autres" et conclut ainsi: "Jusqu'alors la philosophie avait été morale. Voici maintenant de la métaphysique et à sa suite des sectes, des haines et des troubles". Quant à Confucius: "sa naissance fut miraculeuse comme on pense bien."

En ce qui concerne les philosophies, la secte principale est le bouddhisme "et avec elle l'idolâtrerie, l'athéisme, et toutes sortes de superstitions en sorte qu'il est incertain si l'ignorance dans laquelle la barbarie de Xi-hoam-ti avait plongé ces peuples n'était pas préférable aux fausses doctrines

dont ils furent infectés." Diderot développe ensuite un rapprochement avec les quiétistes:

Trois siècles après la naissance de Jésus-Christ, l'empire fut plein d'une espèce d'homme qui s'imaginèrent être d'autant plus parfaits, c'est-à-dire selon eux, plus voisins du principe aérien, qu'ils étaient oisifs. Ils s'interdisaient, autant qu'ils étaient en eux, l'usage le plus naturel des sens. Ils se rendaient statues pour devenir air: cette dissolution était le terme de leur espérance, et la dernière récompense de leur inertie philosophique.

Il résume les trois principaux mouvements, les lettrés, le bouddhisme et le taoïsme ainsi: "ne sont vraisemblablement que trois combinaisons différentes de superstitions, d'idolâtrie et de polythéisme ou d'athéisme", et leur philosophie: "il faut convenir que ces expressions qui ont rendu l'ouvrage de Spinoza si longtemps inintelligible parmi nous, n'auraient guère arrêté les chinois il y a six ou sept cents ans: la langue effrayante de notre athée moderne est précisément celle qu'ils parlaient dans leurs écoles".

Diderot abandonne alors Brucker pour se tourner vers les Nouveaux mémoires sur l'histoire de la Chine du père Le Comte et termine son article avec des considérations sur la civilisation chinoise notamment sur la langue: "il est inconcevable que des peuples à qui on donne tant d'esprit et de sagacité ait multiplié à l'infini les accents au lieu de multiplier les mots, et multiplié à l'infini les caractères au lieu d'en combiner un petit nombre". Il ajoute la remarque suivante à l'anecdote de Le Comte au sujet d'un procès gagné contre une idole qui n'a pas exaucé la requête demandée: "malgré toute la sollicitation des bonzes qui craignaient avec juste raison

que la punition d'une idole qui n'exauçait pas, n'ait des suites fâcheuses pour les autres idoles, et pour eux".

CYNIQUES

A l'introduction de Brucker, Diderot ajoute qu'"à transporter au milieu de la société les moeurs de l'état de nature" ne pouvait se faire qu'à grand renfort de publicité pour "pallier la licence apparente de leur philosophie (...) Comment imaginer, en effet, que des hommes pensent du mal à faire et à dire ce qu'ils font et disent sans mystère?"

Quant à leur philosophie: "s'il était difficile d'être aussi vertueux qu'un cynique, rien n'était plus facile d'être aussi ignorant et aussi grossier". Diderot explique le mauvais caractère d'Antisthène par sa philosophie. En effet celui-ci était dur, arrogant parce qu'il s'est imposé un but trop haut, un modèle factice et artificiel, difficile à égaler, un rôle impossible à tenir. Or le fait qu'il s'accroche à ce rôle, rejaillit sur son entourage qui est alors obligé de supporter sa mauvaise humeur due au travail incessant et difficile qu'il est forcé de fournir pour être à la hauteur de ce rôle.

Il réhabilite ainsi Diogène: "réclamons contre ces voix imbéciles, et tâchons de relever, s'il se peut, dans nos écrits les monuments de la reconnaissance et la vénération avaient érigés aux philosophes anciens, que le temps a détruits et dont la superstition voudrait encore abolir la mémoire." Il cite alors Montaigne notamment le livre I des

Essais: "De Démocrite et Heraclite" ainsi que le livre III
"De ménager sa volonté" pour montrer l'excellence du caractère
de Diogène.

Il conclut l'article ainsi: "On se faisait académicien,
eclectique, cyrénaïque, pyrrhonien, sceptique; mais il fallait
naître cynique" avant de préciser que les vrais cyniques sont
des enthousiastes de vertu à l'instar des ... cénobites!

CYRENAIQUES

Alors qu'il met en parallèle les rapports d'Aristippe et
de Laïs avec ceux de Socrate et d'Aspasie, Diderot écrit:
"Les philosophes n'avaient alors aucune répugnance à recevoir
les courtisanes dans leurs écoles et que le peuple ne leur en
faisait aucun crime". Mais il sympathise beaucoup moins avec
Aristippe lors du passage de celui-ci à la cour de Denis:
"n'est-ce pas en effet une chose bien humiliante à se représenter,
qu'une espèce d'amphithéâtre élevé par le philosophe Aristippe
où il se met aux prises avec les autres philosophes de l'école
de Socrate, les donne et se donne lui-même en spectacle à un
tyran et à ses esclaves?"

Passant à Théodore l'athée il ajoute cette conclusion à
Brucker: "N'est-il pas en effet bien intéressant pour l'humanité
et la philosophie de persuader aux peuples que les meilleurs
esprits qu'ait eu l'antiquité regardaient l'existence d'un
dieu comme un préjugé et la vertu comme un vain nom?" Quant à
Bion le boristhénite:

Les prêtres du paganisme ne pouvaient supporter qu'on

accordât de la probité aux convaincus de leur temps: ou il leur reprochaient comme des crimes les mêmes faiblesses qu'ils se pardonnaient; ou ils en accusaient leur façon de penser quoiqu'avec des sentiments plus orthodoxes, ils ne fissent pas mieux qu'eux; ou ils les calomniaient sans prudence, lorsqu'ils en étaient réduits à cette ressource. C'est toujours montrer de la pitié envers les dieux, disaient-ils, que de dénigrer à tort et à travers ces hommes pervers.

ECLECTISME

Dans l'introduction, la définition de l'eclectisme est de Diderot. Pour lui, "l'eclectique est un philosophe qui foudroie aux pieds (...) tout ce qui subjuge la foule des esprits, ose penser par lui-même (...) n'admettre rien que sur le témoignage de son expérience et de sa raison et de toutes les philosophies qu'il a analysées sans égard et sans partialité, s'en faire une particulière et domestique". Il souligne ensuite la différence entre l'eclectique et le sceptique qui commencent par le même point de départ: le doute; entre l'eclectique comme Bacon et le synchrétique comme Cardan ou Bruno.

Toujours dans l'introduction, il présente la méthode des eclectiques à savoir examiner un principe avant de l'admettre comme vrai. Quant aux propositions: si elles se lient avec le principe, elles s'avèrent justes sinon il faut vérifier "les notions intermédiaires qui séparent la proposition qu'il examine du principe qu'il a admis lui démontrant sa liaison ou son opposition avec ce principe". Si liaison il y a, la proposition est avérée; dans le cas contraire, elle se révèle fautive.

Dans "l'origine et développement de l'eclectisme", Diderot ajoute à Brucker une partie qui étudie les effets de l'enthousiasme, du génie poétique sur la métaphysique et l'esprit systématique qui se retrouvent non seulement entre philosophes d'une même époque mais aussi de différentes époques comme Platon et Leibnitz.

Dans "l'histoire de l'eclectisme" il ajoute à Brucker en ce qui concerne Ammonius Saccas: "ses disciples ressemblèrent moins à des philosophes qu'à des sorciers"; la philosophie de Plotin: "tout ce que la métaphysique peut avoir de plus entortillé et de plus obscur, la dialectique de plus subtil et de plus ardu, un peu de morale et beaucoup de fanatisme et de théurgie". Amélius qui "travailla 24 ans à débrouiller le cahos des idées à moitié philosophique à moitié théorique de ce vertueux et singulier fanatique" (Plotin). Quant à Porphyre, il a droit à un paragraphe sur l'enthousiasme producteur de sublime en art et à Jamblique, il sert de prétexte à un développement sur les mythes anciens plus absurdes et plus ridicules que la religion chrétienne! Il explique ensuite les raisons du retour de Julien l'Apôstat au paganisme; il s'agit de son éducation et des querelles internes du catholicisme qui le dégoûtèrent. Diderot plus que Brucker insiste alors sur sa tolérance: "il ne répandit pas un goutte de sang chrétien" avant de conclure: "qu'il faut ou donner dans un pyrrhonisme général sur tous les faits surnaturels ou convenir de la vérité de plusieurs opérations théurgiques". A propos d'Eunope

il constate que le christianisme est resté alors que l'eclectisme est passé et il explique ce fait par la supériorité des choses surnaturelles sur les fait terrestres renversés par une nouveauté, une découverte, etc. Proclus était "le plus fou de tous les eclecticiques", et Diderot d'analyser alors les méfaits de l'enthousiasme sur un érudit avant de le comparer aux quiétistes et aux mystiques.

Diderot termine cette section consacrée à la biographie de tous les eclecticiques par des réflexions personnelles sur l'eclectisme au XVIII^e siècle qui se divise en deux groupes: l'eclectisme systématique et l'eclectisme expérimental. Il est en retard parce que la philosophie est l'occupation de la virilité et que l'esprit humain sort à peine de l'enfance et aussi d'une manière plus accidentelle à cause de la superstition, des disputes religieuses, de l'indifférence des mécènes. Diderot fait alors état de la principale victime de cet état de fait: Montesquieu. Il propose deux remèdes: les philosophes doivent perfectionner les Arts et surtout le gouvernement doit créer une académie.

Quant à "la philosophie des eclecticiques", elle ne doit rien à Diderot sauf l'introduction des parties; par exemple, il présente la dialectique ainsi: "cette partie de leur philosophie n'est pas sans obscurité; ce sont des idées aristotéliques si quintessenciées et si raffinées que le bon sens s'en est évaporé et qu'on se trouve à tout moment sur les confins du verbiage". Ensuite les "principes de la métaphysique des

Eclectiques, autre labyrinthe d'idées sophistiquées où Plotin se perd lui-même et où le lecteur nous pardonnera bien de nous égarer quelquefois", la psychologie: "la quiétisme est bien ancien comme on le voit" et la cosmologie: "voici ce qu'on peut tirer de plus claire de notre très inintelligible philosophe Plotin".

EGYPTIENS

Si Diderot s'inspire de Brucker en étudiant les trois étapes du développement d'Hermès et des autres dieux (création des arts de nécessité, fixation des événements par le symbole-interprétation des hiéroglyphes laissée à un collège de prêtres) il ajoute un développement personnel sur les pyramides monuments servant à fixer l'état de toutes les connaissances égyptiennes qui s'avèrent alors: "les bibles de l'Égypte".

ELEATIQUE

Dans l'Introduction, Diderot fait la différence entre les métaphysiciens ceux qui "se perdant dans des abstractions et élevant la certitude des connaissances métaphysiques aux dépens de la science des faits, regardèrent la physique expérimentale et l'étude de la nature comme l'occupation vaine et trompeuse d'un homme qui, portant la vérité en lui-même, la cherchait en dehors et devenait de propos délibéré le jouet perpétuel de l'apparence et des fantômes", et les physiciens qui "au contraire, persuadés qu'il n'y a de vérité que dans les propositions fondées sur le témoignage de nos sens et que

la connaissance des phénomènes de la nature est la seule vraie philosophie, se livrèrent tout entier à l'étude de la physique".

En ce qui concerne les philosophes, il s'attarde sur Xenophane et ajoute à l'analyse de Brucker: "Demander du pain à un tyran! Il valait encore mieux chanter ses vers dans les rues; cela eût été plus honnête et plus conforme aux moeurs du temps" avant d'ouvrir une parenthèse qui stipule que les métaphysiciens en dépit de leurs assertions répétées contre l'incertitude des rapports des sens qui pourraient les rapprocher des sceptiques n'éliminaient pas tout à fait la physique de leurs speculations. Quant à sa philosophie, Diderot retient "au milieu de ces puerilités" des principes quasi-scientifiques comme la distinction et la combinaison des éléments, la terre principe général de tous les corps, l'apparence circulaire et la pluralité des mondes.

Leucippe "s'aperçut bientôt que la méfiance outrée du témoignage des sens détruisait toute philosophie et qu'il valait mieux rechercher en quelles circonstances ils nous trompaient que de se persuader à soi-même et aux autres par des subtilités de logique, qu'ils nous trompent toujours". Diderot fait alors l'état de la filiation Leucippe, Démocrite, Epicure notant les différences et les similitudes après avoir écrit: "Il (Leucippe) imagina l'atomisme, Démocrite perfectionna le système, Epicure le porta jusqu'où il pouvait s'élever".

Il reprend Brucker pour l'analyse de Démocrite mais ajoute en conclusion: "d'où l'on voit que Démocrite avait pris pour

des êtres réels les fantômes de son imagination; et qu'il avait composé sa théologie de ses propres visions; ce qui était arrivé de son temps à beaucoup d'autres, qui ne s'en doutaient pas".

Enfin, parlant de Diagoras: "notre athée donna de bonnes lois aux Mantinéens et mourit tranquillement à Corinthe".

EPICURISME

Dans l'introduction, Diderot souligne les conséquences des principes, par exemple: "Qu'est-ce que le destin, sinon l'universalité des causes ou des activités propres de l'atome considéré ou solitairement ou en composition avec d'autres atomes".

Quant à la présence des génies ou des démons: "ceux qui ont imaginé ces natures n'étaient point philosophes et ceux qui les ont vues n'étaient que des visionnaires", et l'immortalité de l'âme: "loin de nous donc la fable des enfers et de l'Elysée, et sous ces récits mensongers dont la superstition effraie les méchants qu'elle ne trouve pas assez punis par leurs crimes mêmes; ou repaît les bons qui ne se trouvent pas assez récompensés par leur propre vertu".

Il conclut la philosophie d'Epicure ainsi: "on se fait stoïcien, on naît épicurien", avant de développer l'activité des génies: "tout ce qui s'offre à leurs yeux dans le monde, jette dans leur âme autant de germe de connaissance qui ne demeure pas stérile".

Il ajoute à la renaissance de l'épicurisme de Brucker les

salons: celui de Ninon de Lenclos avec Mme. de Scarron et St. Evremont; l'école d'Auteuil où ont régné Molière et Chapelle, l'école du Temple ou de St. Maur célèbre grâce à Vendôme et Rousseau; enfin l'école de Seaux que fréquentent Fontenelle et Voltaire.

ETHIOPIENS

Dans son introduction, Diderot souligne la création matérialiste du monde et son évolution transformiste, p. 77 Il propose ensuite un critère de vérité dans la recherche des sources vivantes: est vrai, ce qui est particulier à chacun des législateurs dont la vie est toujours la même dans un pays comme dans l'autre, dans une religion comme dans une autre. Le reste n'est qu'une fable.

Diderot est plus acerbe que Brucker pour montrer que les Ethiopiens ne sont qu'une colonnie d'Egyptiens: "Si nous étions mieux instruits, nous verrions toujours que tout ce qui est, est comme il doit être, et qu'il n'y a rien d'indépendant ni dans les extravagances des hommes, ni dans leurs vertus".

Diderot propose les causes de l'invention de l'astronomie: "L'observation et l'étonnement sont les premiers pas de l'esprit vers la recherche des causes", ce qui explique que le premier rudiment de l'astronomie fut l'observation de la lune, non du soleil: "en effet les inconstances de cet astre me semblent plus propres à incliner à la méditation que le spectacle constant du soleil toujours le même, sous un ciel toujours serein". Il propose également les causes de sa détérioration

par le fait que les Ethiopiens "formèrent des conjectures sur la matière de ces êtres (célestes); ils en firent des causes philosophiques générales. Ils leur attribuèrent différents effets et ce fut ainsi que l'astrologie naquit de la connaissance astronomique".

GRECS

Dans son introduction, Diderot annonce le plan qu'il va suivre. Tout d'abord, la philosophie fabuleuse puis la philosophie politique, enfin la philosophie sectaire des Grecs.

Dans la philosophie fabuleuse, il met l'accent sur la superstition qui donne naissance à des connaissances funestes et utiles comme "les organes destinés à invoquer les dieux se dénouent" entraînant le perfectionnement de la langue, la prolifération des Arts comme la poésie et la musique, la sculpture et l'architecture, mais surtout l'essor de la conscience et de la morale; avant de conclure que les Grecs gardent une façon libre donc hardie de penser car ils sont toujours restés libres vis à vis des superstitions qui venant de plusieurs pays avaient plusieurs sources et quelquefois ne s'accordaient pas entre elles.

Quant à Orphée, il commente ainsi le fait qu'il est honoré des peuples: "Comment ne l'aurait-il pas été, prêtre et médecin, c'est-à-dire homme se donnant pour savoir écarter les maladies par l'entremise des dieux et y apporter remède quand on est affligé?" Quant à ses prouesses, Diderot en doute car on "attribuait à un seul homme tout ce qui s'était fait de

mémorable pendant un grand nombre de siècles".

Brucker montre alors qu'il transforme les superstitions isolées en un système, presque une religion ce qui appelle le commentaire suivant de Diderot: "moyen sûr de donner un air solennel à des puérités", car les initiés ont "des âmes sensibles, des imaginations ardentes et fortes, capables de voir en grand et d'allumer les esprits des autres", et il conclut:

C'est-à-dire qu'Orphée fut un fourbe éloquent, qui fit parler les dieux pour maîtriser un troupeau d'hommes farouches et les empêcher de s'entr'égorger; et combien d'autres évènements se réduiraient à des phénomènes naturels, si l'on se permettait d'écarter de la narration l'emphase avec laquelle ils nous ont été transmis!

avant d'expédier ainsi sa philosophie: "Je regarde ces lambeaux de philosophie que le temps a laissé passer jusqu'à nous, comme ces planches que le vent pousse sur nos côtes après un naufrage et qui nous permettent quelquefois de juger de la grandeur du bâtiment".

Quant à la théogonie d'Hésiode, il la commente ainsi: "Je trouve dans ces sortes d'explications beaucoup d'esprit et peu de vérité", mais s'étend plus sur Les Travaux et les jours à propos desquels il reprend l'idée que la pauvreté n'est due qu'au vice et que "le pain ne manque qu'aux paresseux", ce qui lui fait écrire: "cela devrait être ainsi dans tout Etat bien gouverné".

Homère nous vaut le jeu de mots suivant:

Il y a deux mots de deux hommes célèbres que je comparerais volontiers. L'un disait qu'Homère n'avait pas vingt ans à être lu; l'autre que la religion n'avait pas cent ans à durer. Il me semble que le premier de ces mots marque un défaut de philosophie et de goût, et le second un défaut de

philosophie et de foi.

Avant de passer à la philosophie politique, il écrit la transition suivante:

Qu'est-ce que la crainte des dieux? Qu'est-ce que la voix de la conscience sans l'autorité et la menace des lois? Les lois, les lois; voilà la seule barrière qu'on puisse élever contre les passions de l'homme, c'est la volonté générale qu'il faut opposer aux volontés particulières.

A propos des sages: "leur vie n'est qu'un tissu de mensonges et de puérités, à commencer par l'historiette de ce qui leur mérite le titre de sage", et de la philosophie de Solon: "c'est ce que nous disons à nos enfants: mais tout ce qu'on peut faire dans l'âge mûr, c'est de pratiquer les leçons que l'on a reçues dans l'enfance". Dans sa conclusion, il se demande: "comment est-il arrivé à la plupart des sages de Grèce de laisser un si grand nom après avoir fait de si petites choses?" Aux barbares, il fallait "des hommes de grand sens, fermes dans la pratique de la vertu, au-dessus des séductions, des richesses et de la terreur de la mort". Or au XVIII^e siècle, la vertu ne suffit plus si elle n'est accompagnée de génie "qui fait nos grands hommes".

Dans la philosophie sectaire, Diderot se propose de noter "la filiation des différentes sectes, les chefs qu'elles ont eues, les noms des principaux sectateurs et les matières dont ils se sont occupés". Auparavant il présente la société d'Athènes: la jeunesse et le peuple, les chefs de la république, les rhéteurs, les poètes et "un petit nombre d'hommes tristes et querelleurs décrient les dieux, médissent des moeurs de la

nation, relèvent les sottises des grands et se déchirent entre eux; c'est ce qu'ils appellent aimer la vertu et chercher la vérité; ce sont les philosophes".

Il conclut sa présentation des sectes ainsi:

Une observation qui se présente naturellement à l'aspect de ce tableau, c'est qu'après avoir beaucoup étudié, réfléchi, écrit, disputé, les philosophes de la Grèce finissent par se jeter dans le pyrrhonisme. Quoi donc; serait-il vrai que l'homme est condamné à n'apprendre qu'une chose avec beaucoup de peine, c'est que son sort est de mourir sans avoir jamais rien su.

Il termine enfin son article sur l'importance et l'influence de la philosophie grecque en citant les Oeuvres morales et mêlées de Plutarque, T. 1, "De la fortune d'Alexandre".

HERACLITISME

Dans l'introduction, Diderot fait l'éloge de la philosophie, de sa nécessité et de la supériorité du philosophe sur l'homme qu'on voit:

Mécontent au milieu des avantages les plus précieux, parce qu'il a négligé l'art d'en jouir. Arrivé au moment d'un repos qu'il a poursuivi avec l'opiniâtreté la plus continue et le travail le plus assidu, un germe de tourment qu'il portait en lui-même secrètement s'y développe peu à peu et flétrit entre ses mains le bonheur.

Il commente ainsi le fait qu'il pleure devant la méchanceté des hommes: "Cette espèce de commisération est d'une âme indulgente et sensible", et il explique le caractère ténébreux de son style ainsi:

Comme ses opinions sur la nature des dieux n'étaient pas conformes à celles du peuple et qu'il craignait la persécution des prêtres, il avait eu (...) la prudence ou la faiblesse de se couvrir d'une marge d'expressions obscures et figurées.

Voilà enfin comment il introduit sa philosophie: "le petit nombre d'axiomes auxquels on peut la réduire, ne nous en donne pas une haute opinion. C'est un enchaînement de visions assez singulières". Avant d'ajouter après le second principe de morale: "Quel principe!".

HOBBISME

Dans la partie consacrée à la vie de Hobbes, Diderot ajoute à Brucker: "il croyait de bonne foi que la voix d'un philosophe pouvait se faire entendre au milieu des clameurs d'un peuple rebelle", et à propos du Leviathan: "cet ouvrage fit grand bruit, c'est-à-dire qu'il eut peu de lecteurs, quelques défenseurs, et beaucoup d'ennemis".

Le philosophe est par définition pacifique car "point de philosophie sans repos, point de repos sans paix, point de paix sans soumission au-dedans, et sans crédit au-dehors". Il développe aussi contrairement à Brucker les circonstances qui ont fait la philosophie de Hobbes qui:

Pense que la nature humaine était mauvaise et de là toute la fable ou son histoire de l'état de nature. Les circonstances firent sa philosophie: il prit quelques accidents momentanés pour les règles invariables de la nature et il devint l'agresseur de l'humanité et l'apologiste de la tyrannie.

A propos de ses relations avec Descartes: "deux esprits aussi impérieux n'étaient pas faits pour être longtemps d'accord", et de la critique de Wardus "il réfutait une philosophie qu'il n'entendait pas et croyait remplacer de bonnes raisons par de mauvaises plaisanteries". Diderot est plus

tranchant dans sa critique de Hobbes mathématicien que Brucker puisqu'il déclare sèchement: "il ne connaît pas assez (la géométrie) pour en être un réformateur".

Quant à sa philosophie, avant de l'exposer, voici les précautions qu'il prend:

Nous allons en exposer les principes, avec la précaution de citer le texte partout où la superstition, l'ignorance et la calomnie, qui semblent s'être réunies pour attaquer cet ouvrage, seraient tentées de nous attribuer des sentiments dont nous ne sommes que des historiens.

Enfin, il ajoute une partie au chapitre de Brucker, à savoir une comparaison entre le caractère de Hobbes et celui de Jean-Jacques Rousseau. Pour celui-là l'homme est naturellement méchant, l'état naturel est la guerre et les lois jugulent cet état. Pour Rousseau au contraire, l'homme est naturellement bon, l'état de nature est la paix, et les lois ont ruiné la société. Diderot explique ces différences ainsi: "Autres temps, autres circonstances, autres philosophies", avant de conclure que Hobbes comme Rousseau fut outré dans ses conceptions: la vérité est dans le juste milieu et la bonté, la méchanceté par exemple, s'équilibrent et le bonheur, le malheur se limitent l'un, l'autre et se compensent mutuellement.

La conclusion de l'article est un développement du méchant qui est un enfant robuste chez Hobbes: "Supposez qu'un enfant eut à six semaines l'imbécilité de jugement de son âge et les passions et la force d'un homme de quarante ans; il est certain qu'il frappera son père, qu'il violera sa mère, qu'il étranglera sa nourrice et qu'il n'y aura nulle sécurité pour tout ce qui

l'approchera".

INDIENS

Dans la conclusion il renforce Brucker par un parallèle entre la philosophie indienne et cette même philosophie au XVIII^e siècle. Dans le premier cas il s'agit de la différence entre le bien et le mal, les peines futures et l'existence de Dieu; dans le second c'est la philosophie esotérique de Bouddha qui s'apparente à "un spinozisme assez mal entendu".

IONIQUE

Diderot interprète la fable de Thalès tombant dans un puits d'une manière morale "en l'appliquant aux grandes vues de l'homme et à la courte durée de sa vie".

Aux difficultés d'établir l'histoire de cette secte énumérées par Brucker, il ajoute en ce qui concerne Platon: "qui ramenant tout à sa philosophie corrompait tout" et Aristote: "à la brièveté et l'infidélité d'Aristote qui mutile, attire et tronque tout ce qu'il touche".

Enfin dans la renaissance de cette philosophie à propos de Bérigard: "ses ouvrages en dialogues où il s'est personifié sous le nom d'Aristée demandent un lecteur instruit et circonspect".

JAPONAIS

En ce qui concerne l'époque fabuleuse de leur philosophie: "ces peuples ont eu aussi la manie de reculer leur origine", et leur gouvernement: "il faut entendre les merveilles qu'ils racontent sur son bonheur et sa durée". Il conclut cette période:

Allez d'un pôle à l'autre; intéressez les peuples et vous y verrez partout l'idolâtrerie et la superstition s'établir par les mêmes moyens. Partout ce sont des hommes qui se rendent respectables à leurs semblables, en se donnant ou pour des dieux ou pour des descendants des dieux. Trouvez un peuple sauvage; faites du bien; dites que vous êtes un dieu et on vous croira et vous serez adoré votre vie et après votre mort.

Quant à la troisième période, la conclusion est de Diderot:

D'où il est évident que le Japon n'avait dans les commencements d'autre notion de philosophie, de morale et de religion, que celles de Xekia, de Confucius et des Chinois, quelque soit la diversité que le temps y ait introduit.

Voilà le commentaire de Diderot sur la popularité de leurs philosophes:

Quelle différence entre nos philosophes et ceux-ci! Les rêveries d'un Xekia se répandent dans l'Inde, la Chine, le Japon, et deviennent la loi de cent millions d'hommes. Un homme naît quelquefois parmi nous avec les talents les plus sublimes, écrit les choses les plus sages, ne change pas le moindre usage, vit obscur et meurt ignoré.

Sur leur philosophie en général:

C'est au dieu Amida que le temple Siquosi fut élevé et sa statue ne tarda pas à opérer des miracles car il en faut au peuple. Mêmes impostures en Egypte, dans l'Inde, à la Chine, au Japon. Dieu a permis cette ressemblance entre la vraie religion et les fausses pour que notre foi fût méritoire; car il n'y a que la vraie religion qui ait de vrais miracles. 1 Nous avons été éclairés par les moyens qu'il fut permis au diable d'employer pour précipiter dans la perdition les notions sur lesquelles Dieu n'avait point résolu dans ses décrets éternels d'ouvrir d'oeil de sa miséricorde.

Dont voici la conclusion!: "Le mensonge rationnel est tolérant chez ces peuples; il permet à une infinité de mensonges étrangers de subsister paisiblement à ses côtés".

En ce qui concerne le shintoïsme:

L'idolâtrie est le premier pas de l'esprit humain dans l'histoire naturelle de la religion; c'est de là qu'il

s'avance au manichéisme, du manichéisme à l'unité de Dieu pour revenir à l'idolâtrie et tourner dans le même cercle.

L'absence de culte, les dieux "sont trop loins d'eux pour en attendre du bien ou en craindre du mal. Ils jurent par ces dieux inutiles, et ils invoquent ceux qu'ils imaginent présider aux éléments, aux plantes, aux animaux et aux évènements importants de la vie". Leur souverain pontife, p. 92-93, leurs livres: "rien dans leurs livres sur la nature des dieux, ni sur leurs attributs qui ait l'ombre du sens commun".²

Diderot conclut alors: "Tout chez ce peuple est rappelé à l'honnêteté civile et à la politique et il n'en est ni moins heureux, ni plus méchant".

Quant au bouddhisme, il eut certes du mal à s'implanter: "mais de quoi ne viennent point à bout l'enthousiasme et l'opiniâtreté aidées de l'inconstance des peuples et de leur goût pour le nouveau et le merveilleux", avec en plus l'érection d'une statue qui réalise des miracles. Diderot commente ainsi cette philosophie: "ces folies paraissent étranges; cependant qu'on essaie, et l'on verra qu'en suivant la subtilité de la métaphysique aussi loin qu'elle peut aller, on aboutira à d'autres folies qui ne seront guère moins ridicules", avant de conclure: "il faut convenir que ces gens ont des choses en quoi ils valent moins que nous, ils en ont aussi en quoi nous ne les valons pas".

Enfin la pratique du suicide chez les disciples de Confucius nous vaut ce commentaire: "ce qui prouve le peu de cas qu'ils font de la vie"

JESUS-CHRIST

Dans l'introduction, Diderot analyse l'interaction de la religion et de la philosophie par l'influence de la morale et la métaphysique des Anciens sur la religion chrétienne "pour la corrompre", et réciproquement de la religion chrétienne sur la philosophie des Anciens "pour l'épurer". Il compare ensuite Athènes ville de l'Académie, de la raison, de l'étude à Jérusalem, ville de l'Eglise, de la foi, du savoir et surtout le philosophe, ami de la vérité au chrétien qui "a bien plus de droit à cet axiome car son dieu est pour lui la vérité même".

A propos de Saint Justin, Diderot note qu'il y a des vérités dans chaque philosophie et que si la trinité fut aperçu par la métaphysique, c'est que ce mystère "n'est pas tout à fait accessible à la raison". Il excuse ensuite l'embarras des Pères, leur mauvais choix d'arguments, leurs inexactitudes dans la logique parce qu'ils sont "emportés par la chaleur de la dispute".

Alors que Brucker voit dans la religion, le bien de la société, Diderot s'empresse d'ajouter que si on suivait "quelques uns de leurs préceptes à la rigueur", la religion la détruirait! En conclusion, il stipule que les défauts ne sont pas tant dus à la religion divine qu'aux passions humaines et aux circonstances.

En ce qui concerne l'Etat des Lettres au VIII^e siècle, et plus particulièrement Charlemagne: "la superstition renversait d'un côté ce que le prince édifait de l'autre". Diderot souligne l'ignorance du X^e siècle: "Ah, si ceux qui gouvernent par-

couraient des yeux l'histoire de ces temps, ils verraient tous les maux qui accompagnent la stupidité". Quant au XIII^e siècle, c'est l'âge d'Aristote puisqu'Ager, Robert, Adelard, Oton de Frisingue, "traduisent Aristote, ils disputent, ils s'anathèment, ils se détestent, et ils arrêtent plutôt la philosophie qu'ils ne l'avancent".

La conclusion est de Diderot: "Du droit canonique, de la théologie scholastiques et de la philosophie mêlées ensemble, il naquit une espèce de monstre qui subsiste encore et qui n'expirera pas de si tôt!"

JUIFS

De Moïse: "Mais nous voilà parvenus au temps de Moïse; quel historien! quel législateur! quel homme! quel poète! quel philosophe!" Et Diderot s'excuse de ne pas étudier Joseph, Solomon, Job comme Brucker; il le ferait volontiers si "leur histoire n'appartenait plutôt à la révélation qu'à la philosophie". Il rapproche ensuite les Thérapeutes des mystiques et prouve que Jésus-Christ n'a pu composer le Talmud car: "Jésus-Christ suivait ses idées et débitait ses propres rêveries; il y a des folies, des erreurs et des vérités communes à toutes les notions, et plusieurs hommes disent les mêmes choses, sans s'être jamais connus, ni avoir lu les ouvrages les uns des autres".

Quant à leur philosophie, voici ce qu'il en pense:

On ne doit pas s'attendre à trouver chez les Juifs de la justesse dans les idées, de l'exactitude dans le raisonnement, de la précision dans le style; en un mot tout ce qui doit caractériser une saine philosophie. On n'y trouvera au contraire qu'un mélange confus de principes de la raison

et de la révélation, une obscurité affectée et souvent impénétrable, des principes qui conduisent au fanatisme, un respect aveugle pour l'autorité des docteurs et pour l'antiquité; en un mot tous les défauts qui annoncent une nation ignorante et superstitieuse.

LEIBNIZIANISME

Dans l'introduction, Diderot fait état de la supériorité des Modernes sur les Anciens. En effet si comme un homme voit des insectes à ses pieds, un génie pouvait nous apercevoir de très haut, il remarquerait sans aucun doute Bayle, Descartes, Leibnitz, et Newton, et les distinguerait du reste de la population. Si l'existence d'un tel génie n'est pas attestée, après le créateur il y a l'homme mais "à la tête de l'espèce humaine ou Socrate, ou Titus, ou Marc-Aurèle, ou Pascal, ou Trajan, ou Confucius, ou Bayle, ou Descartes, ou Leibnitz, ou Newton".

Dans la vie de Leibnitz, il recopie "L'Eloge de Leibnitz" de Fontenelle dans Histoire et mémoires, 1716, partie I, pp. 398-446, qu'il complète toutefois par Brucker dans la rencontre de Leibnitz avec Thomasius, lors de la compilation de l'Encyclopédie, pour sa théorie du mouvement concret et dans le récit de la mort. A ces sources, il ajoute (éducation): "lorsqu'on revient sur soi et qu'on compare les petits talents qu'on a reçus avec ceux d'un Leibnitz, on est tenté de jeter loin les livres, et d'aller mourir tranquille au fond de quelque coin ignoré". Il compare la mésaventure de Leibnitz lors d'une tempête avec celle d'Anaxagore.

L'Encyclopédie de Leibnitz nous vaut ce paragraphe:

L'ouvrage allait commencer, lorsque le chef de l'entreprise,

distrait par les circonstances, fut entraîné à d'autres occupations, malheureusement pour nous qui lui avons succédé et pour qui le même travail n'a été qu'une source de persécutions, d'insultes et de chagrins qui se renouvellent de jour en jour, qui ont commencé il y a plus de 15 ans et qui ne finiront peut-être qu'avec notre vie.

Il nous présente ainsi la transition entre Leibnitz-jurisconsulte et Leibnitz-mathématicien: "il réunissait deux grandes qualités presque incompatibles, l'esprit d'invention et celui de méthode (...) philosophe et mathématicien, tout ce que ces deux mots renferment, il l'était".

Son livre sur Aristote nous vaut ce commentaire:

Il y a plus de mérite à penser à une chose qui n'avait point encore été semée qu'à penser juste sur une chose dont on a déjà disputé, le dernier degré du mérite, la véritable marque du génie, c'est de trouver la vérité sur un sujet important et nouveau.

Quant à la philosophie voir p. 76-77.

Diderot a composé deux conclusions, l'une dirigée contre l'Allemagne:

Il est surprenant que l'Allemagne à qui cet homme fait lui seul autant d'honneur que Platon, Aristote et Archimède ensemble en fait à la Grèce, n'ait pas encore recueilli ce qui est sorti de sa plume.

L'autre contre l'Encyclopédie, mais Diderot devance l'objection:

On s'est plaint, et avec quelque raison peut-être, que nous n'avions pas rendu à ce philosophe toute la justice qu'il méritait. C'est ici le lieu de réparer cette faute si nous l'avons commise et nous le faisons avec joie. Nous n'avons jamais pensé les grands hommes: nous sommes trop jaloux de l'honneur de l'espèce humaine, et puis nous aurions beau dire, leurs ouvrages transmis à la postérité déposeraient en leur faveur et contre nous; on ne les verrait pas moins grands et on nous trouverait bien petits.

LOCKE

La première partie de l'article "s'inspire" de "l'éloge

historique de feu M. Locke" dans l'édition des Oeuvres diverses de Locke de Jean le Clerc, pp. i - xcix. Il s'agit de la vie de Locke. Quant à la seconde partie, la philosophie elle est toute de Diderot, voir p. 57-58.

MACHIAVELISME

Dans son introduction, il le définit ainsi: "espèce de politique détestable qu'on peut rendre en deux mots, par l'art de tyranniser dont Machiavel le Florentin a répandu les principes dans ses ouvrages".

Quant à sa vie, Diderot note: "on prétend qu'il apprit à régner à César Borgia", et commente sa haine des Médicis: "haine qu'il était si bien dans ses principes de dissimuler", et lors du complot: "l'expérience du passé ne le rendit pas plus circonspect".

Sa conclusion est l'anecdote du philosophe répondant à un grand prince qui l'interrogeait sur une réfutation du machiavelisme qu'il venait de publier: "Sire, je pense que la première leçon que Machiavel eût donnée à son disciple, c'eût de réfuter son ouvrage".

MALABARES

L'introduction traite des difficultés de posséder des renseignements sur ces peuplades et Diderot insiste sur le fait que les missionnaires ne sont pas fiables car le philosophe qui se sert de leurs informations est "trop heureux si l'enthousiasme dont ils étaient possédés n'a pas attiré, tantôt en bien, tantôt

en mal, des choses dont les hommes en général ne s'expliquent qu'avec l'emphase et le mystère."

Il passe ensuite aux Bramines: "le privilège de leur origine, c'est d'être regardé par les autres comme plus saints et de se croire eux-mêmes, les prêtres, les philosophes, les docteurs, et les sages nés de la nation". Quant à leurs occupations: "la moitié de leur journée est employée à des occupations saintes, ils donnent le reste à l'instruction des hommes". A Brucker qui relate qu'ils sont les seuls à pouvoir lire le Veda sans le souiller, Diderot ajoute: "c'est ainsi que cette famille d'imposteurs habiles s'est conservé une grande autorité dans l'Etat et un empire absolu dans les consciences".

Quant aux jogiguelles, il rapproche leur méditation du quiétisme avant de conclure: "Partout où l'homme sortant de son état, se proposera l'être éternel, immobile, impassible, inalterable pour modèle, il faudra qu'il descende en dessous de la bête. Puisque la nature t'a fait homme, sois homme et non Dieu".

Les autres sectes, les hédonistes, par exemple, garde le secret car "les sectes sont en Malabares aussi intolérantes qu'ailleurs; et l'indiscrétion a coûté plusieurs fois la vie aux bramines épicuriens", et les athées ne sont que superstitieux; en effet "au lieu de dire, Dieu n'est pas tel qu'on le peint, on dira il n'y a point de Dieu".

MALEBRANCHISME

La source de Diderot n'est pas Brucker mais Fontenelle:

"Eloge de Malebranche", dans Oeuvres, 1757, Tome V, pp. 427 et

sq. A propos des Conversations chrétiennes, il ajoute:

Le fond de sa doctrine c'est que le corps ne peut être mu physiquement par l'âme, ni l'âme affectée par le corps, ni un corps par un autre corps, c'est Dieu qui fait tout en tout par une volonté générale.

La querelle avec Arnauld est présentée "entre un philosophe très subtil et un théologien très opiniâtre", et "il ne fallait à Arnauld ni le talent, ni toute la considération dont il jouissait pour avoir l'avantage sur Malebranche". D'où la conclusion suivante:

Au reste, il n'arriva à Malebranche que ce qui arrivera à tout philosophe qui se mettra imprudemment aux avec un théologien. Celui-ci rapportant tout à la révélation, celui-là tout à la raison, il y a cent à parier que l'un finira par être très peu orthodoxe, l'autre assez mince raisonneur, et que la religion aura reçu quelque blessure profonde.

Le Traité de morale nous vaut ce commentaire: "ce pas me paraît bien hardi pour ne rien dire de pis. Je ne conçois pas comment on ose faire dépendre la conduite des hommes de la vérité d'un système de métaphysique", et l'attaque de Régis: "ce fut alors qu'on vit un chrétien austère, apologiste de la volupté".

La conclusion est toute de Diderot:

Ce fut un rêveur des plus profonds et des plus sublimes. Une page de Locke contient plus de vérités que tous les volumes de Malebranche, mais une ligne de celui-ci montre plus de subtilités, d'imagination, de finesse et de génie peut-être que tout le gros livre de Locke. Poète, il méprisait la poésie. Ses sentiments ne firent pas grande fortune ni en Allemagne où Leibnitz dominait, ni en Angle-

terre où Newton avait tourné les esprits vers des objets plus solides.

MEGARIQUE

Des sophismes d'Eubulide:

Nous en donnerions des exemples s'ils en valaient la peine. Je ne sais qui je méprise le plus, ou du philosophe qui perdit son temps à imaginer ces inepties ou de ce Philetas de Laos qui se fatigue tellement à les résoudre qu'il en mourut.

Des livres de Clitomaque perdus: "il avait écrit plusieurs livres que nous n'avons pas et qui ne méritent guère nos regrets".

MOSAIQUE ET CHRETIENNE

Dans son introduction il ajoute à Brucker deux applications de la philosophie: l'une à la théologie, l'autre à la médecine. Dans le premier cas, il s'agit d'une assimilation difficile; en effet la théologie rejette la philosophie quitte plus tard à la récupérer. La conséquence est que même si la philosophie se révèle fautive par la suite, elle sera conservée à tout prix pourvu qu'elle soit conforme aux dogmes. Avec la médecine, il n'en va pas de même; en l'occurrence l'application est immédiate, tout aussi immédiate que l'abandon qui la suit bien vite.

Alors que Brucker montre qu'Alstedius, Galsius, Zeisold concilient la logique des philosophes et celles des théologiens, Diderot se permet d'écrire: "Belle entreprise!"

De Casman:

Il défend l'âme du monde d'Aristote contre Platon; et il promet une grammaire, une rhétorique, une logique, une arithmétique, une géométrie, une optique et une musique chrétiennes. Voilà les extravagances où l'on est conduit par un zèle de tout christianiser.

Quant à Dickinson:

Il appelle à son secours toutes les vérités et toutes les folies anciennes et modernes, et quand il en a fait une fable qui satisfait aux premiers chapitres de la Genève, il croit avoir expliqué la nature et concilié Moïse avec Aristote, Epicure, Démocrite et les Philosophes.

Et à Burnett à propos de ses voyages: "Jamais tant de recherches, tant d'érudition, tant de connaissances, d'esprit et de talent ne furent plus mal employés"; en effet dans son système, "si l'on veut oublier quelques observations qui ne s'accordent point avec l'hypothèse de Burnett, on conviendra qu'il était difficile d'imaginer rien de mieux. C'est une fable qui fit beaucoup d'honneur à l'esprit de l'auteur".

En ce qui concerne Grellius, Denée: "il règne une telle confusion dans ces ouvrages, que l'homme pieux et l'homme ne savent ni ce qu'ils doivent faire, ni ce qu'ils doivent s'interdirent", et Buddée, Fabricius, Pfaffius et la politique: "au hasard d'établir pour la société en général des principes qui, suivis à la lettre, la réduirait à un monastère".

Comenius, lui "aurait pu demeurer tranquille" à Amsterdam. ³

ORIENTALE

L'introduction est de Diderot qui écrit :

Ils se piquaient d'une intelligence extraordinaire dans les choses divines ou celles sur lesquelles on croit le plus parce qu'on y entend le moins, et où il ne faut pas raisonner, mais soumettre sa raison, faire des actes de foi et non des systèmes et des syllogismes.

Il critique plus sévèrement que Brucker le zèle des Pères de l'Eglise qui brûlèrent tous documents concernant ces hérétiques qui auraient éclairer "l'histoire sacrée et philosophique

des deux premiers siècles de l'Eglise".

PARMENIDEENNE

Seul article où Diderot n'ajoute rien de significatif à Brucker.

PERIPATETICIENNE

L'introduction est de Diderot qui indique que cet article est le complément de l'article ARISTOTELISME. Il stipule qu'il n'a rien à ajouter à la vie d'Aristote traitée par l'abbé Yvon qui a recopié Bourreau-Deslandes,

(M)ais pour nous conformer à la méthode que nous avons suivie dans tous nos articles de philosophie, nous allons donner ici les principaux axiomes de chacune des parties de sa doctrine considérées plus attentivement.

Ceci fait, même précaution en ce qui concerne les successeurs d'Aristote: "nous restituerons seulement ici quelques noms moins importants qu'on a omis et qui peut-être ne valent guère la peine d'être tirés de l'oubli".

PERSES

Dans l'introduction reprise de Brucker il met l'accent sur la déformation des sources par les Grecs et les Arabes. Les premiers altèrent les textes "par orgueil" et défigurent la réalité pour "se l'approprier et s'enrichir du bien des autres." Quant aux Arabes, c'est par "intérêt", c'est-à-dire pour "se faire valoir et donner du prix à ce qu'ils ont".

PHENICIENS

Dans l'exposé de leur philosophie, Diderot ajoute le

principe suivant à ceux de Brucker: "les Phéniciens sont les premiers d'entre les hommes, ils ont été le produit du vent et de la nuit".

La conclusion de l'article est toute de Diderot qui narre le récit suivant:

Que demande un commerçant qui descend de son vaisseau sur un rivage inconnu, est-ce quel Dieu adorez-vous? Avez-vous un roi? Quelles sont vos lois? Rien de cela. Mais avez-vous de l'or? des peaux? du coton? des épices? Il prend ces substances, il donne les siennes en échange et il recommence cent fois la même chose sans daigner seulement s'informer de ce qu'elles sont, comment on les recueille. Il sait ce qu'elles lui produiront à son retour et il ne se soucie pas d'en apprendre davantage. Voilà le commerçant hollandais. Et le commerçant français? Il demande encore: vos femmes, sont elles jolies?

PLATONISME

Toute l'introduction est de Diderot qui montre l'importance de cette philosophie dans le temps et dans l'espace en comparant son influence à celle d'Aristote.

En ce qui concerne la vie de Platon, il conclut ainsi les légendes de sa jeunesse: "ce sont autant de fictions que des auteurs graves n'ont pas rougi de débiter comme des vérités et qu'il y aurait peut-être du danger de contredire si Platon était le fondateur de quelque système religieux adopté".

De plus il récuse les calomnies en pensant qu'il importe peu que Platon ait eu quelques vices; car ceux-ci n'ont affecté que quelques personnes et s'avèrent négligeables si on les compare à tout le bien qu'il a fait à tant de monde; en effet:

Il semble qu'il soit plus permis aux grands hommes d'être méchants. Le mal qu'ils commettent passe avec eux, le bien qui résulte de leurs ouvrages dure éternellement (...)

J'aimerais mieux Bacon grand auteur et homme de bien; mais s'il faut opter, je l'aime mieux encore grand homme et fripon, qu'homme de bien et ignorant.

PYRRHONIENNE

Dans l'introduction, Diderot présente le scepticisme en l'opposant aux autres sectes; il est ainsi amené à définir le doute systématique concernant la science et la philosophie ainsi que par contraste la sagesse qui n'est autre que la suspension du jugement. Il conclut par cette condamnation sans appel: "le sceptique était donc un ennemi commun".

De Pyrrhon, il ajoute à Brucker en ce qui concerne sa vie: "la suprême tranquillité d'âme qu'il avait acquise étonnait Epicure", et sa philosophie:

Le sceptique peut se promettre l'ataraxie, en faisant l'opposition des choses qu'on aperçoit par les sens et de celles qu'on connaît par la raison ou par la suspension du jugement lorsque l'opposition dont il s'agit ne peut être saisie.

Philosophie qu'il conclut en ajoutant ceci à la conclusion de Brucker: "c'est qu'il y a dans la raison une sorte de sobriété dont on ne s'écarte point impunément".

Du scepticisme de Sanchez: "ce fut une manière adroite d'attaquer l'aristotélisme sans se compromettre".

De Jérôme Hirnhaym:

Le bonhomme ne s'aperçoit pas que cette proposition l'Eglise est infaillible ne peut jamais acquérir l'évidence qu'il refuse à celle-ci; il est impossible qu'une chose soit et ne soit pas en même temps, le tout est plus grand que la partie, et autres qu'il combat de bonne foi.

De La Mothe le Vayer: "libre dans ses écrits et sévère dans ses moeurs c'est un des exemples à objecter à ceux qui se hâtent

de juger des actions des hommes par leurs discours".

De Huet: "Depuis Huet, les théologiens paraissent avoir tous conspiré contre l'usage de la raison". Diderot en tire malicieusement les conséquences avant de conclure. ⁴

Il défend le style décousu de Montaigne car "les contradictions de son ouvrage sont l'image fidèle des contradictions de l'entendement humain", et qu'il y a "une liaison nécessaire entre les deux pensées les plus disparates".

Diderot juge Bayle ⁵ avant de développer cette idée que l'Etre nous jugera pour notre sincérité avec nous mêmes et de conclure:

Partout où la puissance civile appuiera la religion ou cherchera en elle son appui, il faudra que les progrès de la raison soient retardés qu'il y ait des persécutions inutiles, parce qu'on ne contraint jamais efficacement les esprits et que la tolérance soit nulle ou limitée: deux suppositions presque également fâcheuses.

Ensuite il expose la technique de Bayle ⁶ avant de reprendre son introduction pour conclure ainsi l'article:

Pourquoi m'époumonnerai-je à dissiper un doute que vous n'avez pas? Mon temps est-il de si peu de valeur à vos yeux? En mettez-vous si peu au vôtre? N'y a-t-il plus de vérité à chercher et à éclaircir? Occupons-nous de quelque chose de plus important; ou si nous n'avons que ces frivolités présentes, dormons et digérons.

PYTHAGORISME

Diderot résume ainsi les difficultés à connaître la philosophie de Pythagore notamment à cause de la double doctrine: "Comment discerner la vérité au milieu de ces ténèbres". Il développe plus la condition de sage à savoir "flétrir l'ennemi que ce soit à Athènes avec Socrate, Crotone avec Pythagore" ou

Paris avec les Encyclopédistes; en effet, pour lui, "la postérité rejette toujours sur les peuples l'ignominie dont ils ont prétendu couvrir leurs philosophes".

Selon lui les disciples de Pythagore sont une "espèce de moines païens" et en ce qui concerne la philosophie, comme Platon, "chacun interpréta comme il lui plut le peu qu'il en savait".

Diderot en retient la mort philosophique:

Les hommes accoutumés à une forte contemplation l'éprouvent pendant des intervalles assez longs. Alors ils ne sentent point l'existence de leurs corps; ils peuvent être blessés sans s'en apercevoir; ils ont bu et mangé sans le savoir; ils ont vécu dans un oubli profond de leur corps et de tout ce qui l'entourait, et qui l'eut affecté dans une situation divine.

Quant aux philosophes, Diderot commente ainsi les miracles d'Empédocle:

Lorsqu'un fait agrandit la nature humaine à mes yeux, lorsqu'il m'offre l'occasion de faire un éloge sublime de l'espèce dont je suis un individu, je me soucie peu de le discuter; il me semble que j'ai une crainte sublime de le trouver faux; je ne m'y détermine que quand on s'en sert comme d'une autorité contre ma raison et ma liberté de penser. Alors je m'indigne, et tombant d'un excès dans un autre, je mets en oeuvre tous les ressorts de la dialectique, de la critique et du pyrrhonisme: et trop peu scrupuleux, je frappe à tort et à travers d'une arme propre à écarter le mensonge et à blesser la vérité.

Quant à Empédocle lui-même, c'est un homme de génie, celui "que la nature porte à s'occuper d'un sujet sur lequel le reste de l'espèce est assoupi et aveugle" car "pour éclairer les hommes, il ne s'agit pas toujours de reconstruire la vérité, mais bien de les mettre en train de méditer par une tentation heureuse ou malheureuse".

A propos d'Archytas, il donne une citation d'Horace qui

n'est pas chez Brucker; d'Appolonius de Thyane: "il est impossible qu'Appolonius ait eu les maximes d'un sage et la vie d'un imposteurs. Concluons donc qu'on l'a trop bien fait parler ou trop mal agir"; de Georges Venitien, voir p. 56, et Diderot ajoute un autre développement: les méchants sont animés par deux esprits: leur âme méchante plus un mauvais génie auquel s'ajoutent d'autres mesures que la dépravation du méchant augmente qui peuvent se retirer si le méchant s'amende.

Agrippa possède l'avantage avec d'autres philosophes "de connaître l'ignorance, l'hypocrisie et la méchanceté des prêtres; de s'en expliquer quelquefois trop librement; et d'avoir par cette indiscretion, empoisonné toute sa vie", et Diderot conclut ainsi sa philosophie:

Qui croirait que des hommes instruits aient donné sérieusement dans ce tissu indigeste et ridicule de supposition? Qui croirait que dans ce siècle même où l'esprit humain a fait de si grand progrès en tout genre, il y ait encore des gens qui n'en sont pas détrompés".

De François Patrice: "le mot pythagoro - platinico - cabalistique n'était pas plus odieux sous François Patrice que le mot encyclopédie aujourd'hui, que le mot philosophie dans tous les temps".

ROMAINS

L'introduction est toute de Diderot; il s'agit d'un dialogue entre un grand prêtre qui lit les augures et un philosophe tenant de l'expérience. Le premier démontre au second que s'il pense que le mouvement des marées dépend de la lune, il doit admettre la même relation de cause à effet entre les entrailles d'une

d'une victime et le sort d'une bataille! Cette digression tend à prouver que "le sophisme consiste dans quelque chose de très subtil qui nous échappe", et que le philosophe le mieux intentionné doit s'en méfier autant que de ses passions ou de son imagination pour ne pas sombrer dans les "suppositions les plus ridicules".

Il conclut ainsi la philosophie des romains: "la philosophie depuis Auguste jusqu'à Constantin eut quelques protecteurs; et l'on peut dire à son honneur que ses ennemis, parmi les princes, durent en même temps ceux de la justice, de la liberté, de la vertu, de la raison et de l'humanité".

Quant à la conclusion de l'article, voir p. 87.

SARRASINS

Alors que Brucker fait état de la situation intellectuelle des anciens arabes, pour Diderot ce ne sont que des "idolâtres grossiers" et il explique ceci par la force du clergé; en effet, "plus le clergé est fort, plus il s'occupe des affaires sociales et politiques, plus le peuple qu'il régit est ignorant".

De plus après l'évènement de Mahomet, les choses ne s'arrangent guère puisque selon le prophète il y a incompatibilité entre la religion et la philosophie; alors Diderot profite de cela pour montrer que "c'est une observation générale que la religion s'avilit à mesure que la philosophie s'accroît", statistiques à l'appui, voir p. 94-95.

La réaction se produisit à l'instigation d'empereurs éclairés qui furent obligés d'appeler l'ennemi pour instruire

le peuple: les chrétiens mais "le peuple heureux sous leur gouvernement ne songea pas s'en offenser". Et Diderot de donner quelques conseils aux monarques contemporains. ⁷

A propos d'Al Kindi qui apprit l'arithmétique au religieux qui voulait le tuer:

C'est peut-être ainsi qu'il faudrait en user avec les peuples féroces, superstitieux et barbares. Faites précéder le missionnaire par un géomètre; qu'ils sachent combiner des vérités et puis vous leur ferez combiner ensuite des idées plus difficiles.

De la philosophie d'Averoes : "il a pu dire, sans s'entendre, mais sans se contredire, que l'âme de l'homme était mortelle et qu'elle était immortelle".

A propos de la disgrâce Iben Al Chatil Rases: "le plus léger mécontentement efface auprès des grands la mémoire des services les plus importants".

En ce qui concerne leur philosophie générale, Diderot stipule que Mahomet "ajuste comme il peut ses sublimes rêveries à quelques lambeaux arrachés des livres des Juifs et des Chrétiens" et que "la philosophie qui passe des écoles arabes dans celles des Chrétiens ne pouvait que retarder le progrès de la connaissance parmi ces derniers."

Pour expliciter l'absence de liaison chez les musulmans entre le créateur et les créatures, que l'idée de l'équité divine n'a rien à voir avec ce que l'homme appelle justice, il donne l'exemple d'un homme immortel qui dirait aux autres:

Dans un moment il ne s'agira plus de vous, vous ne souffrirez plus, vous ne serez plus; moi je suis et je serai toujours. Quel rapport de votre bien être au mien! Je ne vous dois

qu'à proportion de votre durée comparée à la raison de ce que vous êtes et de ce que je suis: voilà la base de toute justice.

Quant à la morale et aux cérémonies extérieures voilà ce que

Diderot ajoute à Brucker:

Ces autres choses dont le peuple ne saurait se passer, qui sont absolument arbitraires et ne signifient rien pour les gens sensés, de quelque religion que ce soit comme de tourner le dos au soleil pour pisser chez les Mahométans.

SCHOLASTIQUES

Dans son introduction qui reprend Brucker, Diderot ajoute après avoir traité l'origine du mot (chez Patrone, écolier de rhétorique, et chez Quintillien, rhéteur, sophiste): "l'éloquence n'a pas progressé depuis Cicéron". De plus il est plus incisif que Brucker en parlant des maîtres-ès-arts qui se déchargent de leur cours "tandis qu'ils tiraient de l'état de large pensions, qu'ils dissipaient dans une vie de crapule et de scandale".

Quant aux philosophes, Pierre le Lombard remue des questions par trop ridicules comme: "le Christ en tant qu'homme est-il une personne ou quelque chose?" Robert Pulleyn préfère "les décisions du bon sens et de la raison à l'autorité des philosophes et des pères", alors que Gilbert de la Porée "acheva d'infecter la théologie de futilités". A propos de Salisbury, Diderot ajoute un souvenir personnel car en parlant du précepteur il écrit: "en leur (enfants) transmettant ce qu'il avait appris, il se le rendait plus familier à lui-même". Enfin il conclut la première période ainsi: "tous ces hommes vénérables, seraphiques, angéliques, subtils, irréfrayables, si estimés de leur temps, sont bien

méprisés aujourd'hui".

La seconde période reprend bien sûr Brucker mais il ajoute en ce qui concerne Vincent de Beauvais: "il faut regarder la masse énorme de ses écrits comme un grand fumier où l'on rencontre quelques paillettes d'or", Grosse-tête, voir p. 84, Albert le Grand, "avança la corruption de la théologie", Bonaventure, sa "philosophie est moins futile et moins épineuse que celle de ces prédécesseurs", Pierre d'Espagne (futur Jean XXI), "a laissé plusieurs ouvrages où l'on voit qu'il était très versé dans la mauvaise philosophie de son temps". Quant à Scott:

La théologie et la philosophie de son temps déjà surchargées de questions ridicules achevèrent de se corrompre sous Scott dont la malheureuse subtilité s'exerça à inventer de nouveaux mots, de nouvelles distinctions et de nouveaux sujets de dispute.

Et à Simon de Tournai, il "s'amuse à renverser toujours ce qu'il avait établi la veille sur les matières les plus graves".

Dans la troisième période: "la philosophie et la théologie scholastiques étaient devenues un si abominable fatras que les bons esprits ou s'en dégoûtèrent ou s'occupèrent à les débrouiller", ce qui n'était guère facile comme l'atteste Suisset: "Si nos hypocrites, nos faux dévots l'osaient, ils condamneraient au feu quiconque entend les principes mathématiques de la philosophie de Newton et possède un fossile". Quant au réquisitoire de Diderot contre la scholastique, voir p. 84-85.

SCYTHES, THRACES et GETES

Ces peuples servent à faire l'éloge de la nature humaine "lorsqu'elle est abandonnée à elle-même, sans loi, sans prêtre,

sans roi".

SOCRATIQUE

Dans l'introduction, Diderot stipule qu'"il vit qu'il fallait travailler pour rendre les hommes bons avant que de commencer à les rendre savants".

Dans la vie de Socrate, il ajoute ce commentaire personnel:

Quel homme! Quel citoyen! Quel magistrat! Quel époux!
Quel père! (...) Ah; Socrate je te ressemble peu; mais
du moins, tu me fais pleurer d'admiration et de joie!

Dans la conclusion il souligne le parallèle Socrate,
Timon le misanthrope (lisons Rousseau):

Quel spectacle plus grand et plus doux que celui d'un homme
juste, grand, vertueux, au dessus de toutes les horreurs
et de toutes les séductions! Les dieux s'inclinent du
haut de leur demeure bienheureuse, pour le voir marcher sur
la terre, et le triste et mélancolique Timon détourne ses
regards farouches, lui tourne le dos, et va, le coeur rempli
d'orgueil, d'envie et de fiel s'enfoncer dans une forêt.

STOICISME

Aux principes généraux de leur philosophie recopiés de
Brucker, Diderot ajoute la conclusion suivante: "il y a eu peu
de vrais stoïciens et il n'y a donc eu dans aucune autre école
autant d'hypocrites que dans celle-ci", car Zénon a voulu
imposer une règle que lui seul pouvait respecter, ne convenant
pas aux hommes, trop faibles, ce que le christianisme a bien
compris en reprenant la morale stoïcienne après l'avoir adoucie!

Diderot conclut ainsi la logique des stoïciens:

On voit (...) que cette logique n'a rien de bien mer-
veilleux. Nous l'avons dépouillée des termes barbares dont
Zénon l'avait revêtue. Nous aurions laissé à Zénon ses mots,
que les choses n'en auraient pas été plus nouvelles.

La physique: "il n'est pas difficile de conclure de ces principes que les stoïciens étaient matérialistes, fatalistes et à proprement parler athées", et la morale:

Les stoïciens à ses caractères en ajoutaient une infinité d'autres qui semblaient en être les contradictoires. Après les avoir regardés comme les meilleurs des hommes, on les eût pris pour les plus méchants. C'était une suite de leur apathie, de leur imitation stricte de la divinité et des acceptation particulières des mots qu'ils employaient. La définition du stoïcien était toute semblable à celle que Vanini donnait de Dieu.

Quant au successeur de Zénon, la morale de Chrysippe de Tase "ne fut pas sans tâche", et Gataker "voit souvent Jésus-Christ, St. Paul, les Evangélistes, les Pères sous le portique et il ne tient pas à lui qu'on ne les prenne pour les disciples de Zénon".

SYNCRETISTES

A la définition de Brucker, Diderot oppose la comparaison suivante:

Le synchrétiste était entre les philosophes ce que serait entre les hommes qui disputent un arbitre captieux qui les tromperait et qui établirait entre eux une fausse paix.

Toute la première partie file cette métaphore pour étudier la naissance et la méthode de cette secte.

Quant aux philosophes, Guillaume Postel: "est un tissu de paradoxes où le christianisme et la philosophie sont mis alternativement à la torture", écrit Diderot avant de conclure: "Voyez la suite des folies de Postel dans son ouvrage". Sennert permet à Diderot de noter qu'"il y a encore des médecins et des chirurgiens qui brouillent ces deux pharmacies (chimique de

Paracelse et galénique) et je ne crois pas que ce soit sans grand inconvénient pour la vie des hommes". En ce qui concerne Duhamel, il a

bien mérité de la philosophie mais ses ouvrages sont trop tâchés de quelques traces de synchrétisme. Il avait trop à coeur la réconciliation des Anciens et des Modernes, pour qu'il put exposer la doctrine des premiers avec toute l'exactitude qu'on désirerait.

Dans sa conclusion, Diderot souligne les rapports entre la vérité et la philosophie, l'expérience et les systèmes en établissant que la nature, la raison, l'observation, l'expérience sont les seules autorités du philosophe qui "ne doit le sacrifice de ses lumières à personne, pas même à Dieu, puisque Dieu même nous conduit par l'intelligence des choses qui nous sont connues à la croyance de celle que nous ne concevons pas".

THEOSOPHES

Diderot explique l'existence du démon de Socrate ainsi:

Pourquoi n'ai-je point été surpris qu'un homme que j'avais regardé pendant de longues années comme un homme de bien ait eu tout à coup la conduite d'un coquin? C'est qu'au moment où j'apprends son action, je me rappelle une foule de petites choses qui me l'avaient annoncé d'avance et que j'avais négligées.

Ces petits détails que l'homme normal juge sans importance, le théosophe les a perçus avant l'action qu'il peut logiquement prédire sans nécessairement se croire inspiré par un esprit divin.

Du développement de Brucker sur Paracelse, Diderot tire cette digression sur l'enthousiasme:

L'enthousiasme est le germe de toutes les grandes choses bonnes ou mauvaises. Qui est-ce qui pratiquera la vertu au milieu des traverses qui l'attendent sans enthousiasme? Qui est-ce qui se consacrera aux travaux continuels.

de l'étude sans enthousiasme? Qui est-ce qui sacrifiera son repos, sa santé, son bonheur, sa vie aux progrès des sciences et des arts et à la recherche de la vérité sans enthousiasme? Qui est-ce qui se ruinera, qui est-ce qui mourra pour un ami, pour ses enfants, pour son pays, sans enthousiasme?

Et cette autre: "il passa pour sorcier, ce qui signifie aujourd'hui que ses contemporains étaient des imbéciles" avant de conclure:

A force de multiplier les similitudes, il n'y a sortes d'extravagances qu'il ne débite. Il en vint à prendre les spectres de l'imagination pour des productions réelles. Il est fou et il prescrit sérieusement la manière de le devenir, et il appelle cela, s'unir à Dieu aux anges et imiter la nature.

De Robert, Diderot note: "Jamais on n'extravaga avec tant de talent, de génie, de profondeur et de connaissances", avant de présenter ainsi les successeurs de Paracelse: "point de fou qui ne trouve un plus fou qui l'admire". C'est ainsi que "ce Van-Helmont s'exprime d'une manière si obscure et si barbare qu'on est bientôt dégoûté de le suivre et qu'on ne peut jamais se promettre de le rendre avec quelque exactitude".

Diderot explique l'état de grâce des théosophes par "quelque dérangement périodique de la machine", qu'il décrit en anathomiste. Lorsqu'ils prétendent que Dieu descend en eux par exemple, ce sont les "humeurs qui s'élèveraient en eux"; quant à "l'état d'orgasme et d'ivresse", il correspond à l'"enchantement et au délire délicieux de l'opium", déclare Diderot avant de conclure qu'"ils se croyaient alors inspirés et ils étaient fous", et d'admettre "ô que le génie et la folie se touchent de bien près!" En effet ils possèdent les mêmes

symptômes mais l'un prend le pas sur l'autre au gré des circonstances qui font que l'on est soit adulé ou enfermé comme l'attestent les exemples de Pindare, Eschyte, Mahomet, Shakespeare, Roger Bacon, Paracelse. Mais génie ou folie fleurissent dans les mêmes temps d'ignorance et de grandes calamités.

Il souligne enfin la tolérance de Poiret: "Ce qui suffit seul pour caractériser un honnête homme et un bon esprit" avant de conclure sur les théosophes contemporains pour qui l'érudition et la philosophie ne sont que l'écriture bien comprise, et la révélation prime sur la raison, la philosophie et la physique.

THOMASIIUS

L'introduction est de Diderot; il pense que Thomasius "mérite une place dans l'histoire des connaissances humaines, par ses talents, ses efforts et les persécutions qu'il a éprouvées."

La seule chose que Diderot ajoute à Brucker dans la vie de Thomasius est: "Je demande comment il est possible à un philosophe de toucher à ces sujets (concubinage, sortilège, spectres, démons) sans s'exposer au soupçon d'irreligion?"

En ce qui concerne l'Introduction à la philosophie morale: "il s'efforce, dans un chapitre particulier, à démontrer que la volonté est une faculté aveugle, soumise à l'entendement, principe qui ne fut pas goûté généralement". Sa rencontre avec le médecin Hoffmann est décevante car "il ne goûta pas un genre d'étude qui, selon lui, ne rendait pas des vérités en proportion du travail et des dépenses qu'il exigeait".

A propos de Tentamen de nature et essentia spiritus, il

reprend Brucker ainsi:

Avec quel étonnement ne voit-on pas un homme de grand sens, d'une érudition profonde, et qui avait employé la plus grande partie de sa vie à charger de ridicules, l'incertitude et la variété des systèmes de la philosophie sectaire, entêté d'opinions mille fois plus extravagantes!

Mais ajoute cette note personnelle: "Mais Newton, après avoir donné son admirable ouvrage des Principes de la philosophie naturelle publia bien un Commentaire sur l'apocalypse."

ZENDA-VESTA

Article qui ne doit rien à Brucker mais tout à Anquetil du Perron; en effet la première partie est recopiée d'un extrait du Journal des savants de Juin, 1762, Vol. II. Quant à la seconde, elle est du même auteur mais il s'agit d'une traduction de The Annual Register or a View of the History, Politics and Literature of the Year 1762, auquel Diderot renvoie le lecteur à la fin de l'article.

Dans l'introduction, Diderot explique le but de l'article:

Cet article est destiné à réparer les inexactitudes qui peuvent se rencontrer dans celui où nous avons rendu compte de la philosophie des Parsis en général et de Zoroastre en particulier.

Aux définitions des différents ordres religieux d'Anquetil du Perron, il ajoute: "en aucun lieu du monde, les choses célestes ne se dispensent gratuitement".

NOTES DE L'APPENDICE DEUX

1. "Cela nous est démontré", avait alors écrit Diderot mais Le Breton a supprimé ces quelques mots, cf. Gordon and Torrey.
2. "Il en est de même des nôtres", supprimé par Le Breton.
3. "Mais il se mit à faire le prophète et l'on sait bien que ce métier ne s'accorde guère avec le repos", supprimé par Le Breton.
4. Quelle folie que de prétendre élever l'autorité de la tradition contre celle de la raison, comme s'il ne fallait pas soumettre l'authenticité de l'une à l'examen de l'autre.
Supprimé par Le Breton.
5. Considérez qu'il n'y a eu, qu'il n'y a et qu'il n'y aura jamais qu'une espèce de gens qui en aient dit, qui disent et qui en diront du mal; et concluez de là que ce n'est point la vérité, mais quelque intérêt qui les fait parler.
Supprimé par Le Breton.
6. Ce passage sur la technique a lui aussi été supprimé par Le Breton:

Pour pallier son pyrrhonisme, lorsqu'il l'établissait, c'était toujours sous prétexte de ramener la révélation qu'il savait bien saper quand l'occasion s'en présentait. Il faisait alternativement l'apologie de la raison contre l'autorité, et de l'autorité contre la raison bien sûr que les hommes ne se départiraient pas de leur apanage et de leur liberté, en faveur d'un joug qui les importunait et qu'ils ne demandaient pas mieux de secouer. Il savait trop pour tout croire ou pour douter de tout.
7. Soyez bon, soyez juste, soyez victorieux, soyez honoré au dedans de vos états, soyez redouté au dehors, ayez une armée nombreuse à vos ordres et vous établirez la tolérance générale; vous renverserez ces asiles de la superstition, de l'ignorance et du vice; vous réduirez à la condition de simple citoyen ces hommes de droit divins qui s'élèvent sans cesse contre votre autorité; vous reprendrez ce qu'ils ont extorqué de l'imbécillité de vos prédécesseurs; vous restituerez à vos peuples les richesses dont ces inutiles et dangereux fainéants regorgent; vous doublerez vos revenus sans multiplier les impôts; vous réduirez leur

chef orgueilleux à son filet et à sa ligne de pêcheur
(...) Le souverain sage et prudent isolera sa demeure
de celle des dieux.

Inutile de préciser que ce passage fut supprimé par Le
Breton!

B I B L I O G R A P H I E

TEXTES

Diderot, Oeuvres complètes, Ed. Asserat et Tourneux, 1875 - 1879, 20 vol.

Diderot, Histoire générale des dogmes et opinions philosophiques depuis les plus anciens temps jusqu'à nos jours, Londres, Bouillon, 1769.

ENCYCLOPEDIE, ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers par une société de Gens de Lettres, Paris, Le Breton et Durand, v. I - VII, Neuchâtel, Samuel Faulche, 1765, v. VIII - XVII.

L'ENCYCLOPEDIE, Méthodique ou par ordre de matières, Paris, Panckoucke, 1781 - 1815, 174 vol, vol 49, 50, 51, 52, 53, 54.

SOURCES

Ages, "French Enlightenment and Rabbinic Tradition", Analecta Romanica, Heft 26, 1970.

The Annual Register, Vol. V, 1762, part II.

Baillet, Vie de Monsieur Descartes, Paris, 1691, 2 vol.

Basnage, Histoire des juifs depuis Jésus-Christ jusqu'à présent, La Haye, 1716, 15 vol.

Bayle, Dictionnaire historique et critique, Rotterdam, 1697, 4 vol.

Bourreau-Deslandes, Histoire critique de la philosophie où l'on traite de son origine, de ses progrès et de ses diverses révolutions qui lui sont arrivées jusqu'à notre temps, Amsterdam, 1737, 3 vol.

Brucker, Historia critica philosophiae a mundi incunabulis ad nostram usque aetatem deducta, Lipsiae Breitkopf, 1742 - 1744, 6 vol.

- Chambers, Cyclopædia: Or an Universal Dictionary of Arts and Sciences, Dublin, 1742, 2 vol.
- Fontenelle, Discours sur les Anciens et les Modernes, Paris, 1688.
- Fontenelle, Histoire et Mémoires de l'Académie des Sciences, 1716, première partie, pp. 34 - 128.
- Fontenelle, "Eloge du Père Malebranche" in Oeuvres, ed. 1757, t. V, p. 427 et seq.
- Fontenelle, Histoire des Oracles, pp. 58 - 60, Maignon, Paris, 1908.
- Hausser, "The Thomasius Article in the Encyclopédie", S.V.E.C., 1971, LXXXI, pp. 177 - 205.
- Hermand, Sur le texte de Diderot et sur les sources de quelques passages de ses oeuvres, RHL, 1915, pp. 361 - 370.
- Huet, Traité philosophique de la faiblesse de l'esprit humain, Amsterdam, 1723, Londres, 1741.
- Journal des Savants, juin 1762, vol. II.
- La Hontan, Mémoires de l'Amérique septentrionale, Baltimore, John Hopkins Press, 1931.
- La Hontan, Dialogues de Monsieur le baron de Lahontan et d'un sauvage dans l'Amérique, Amsterdam, 1704.
- Le Clerc, "Eloge historique de feu M. Locke", préface des Oeuvres diverses de Locke, pp. i - xcix, Rotterdam, 1710.
- Le Comte, Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine, Paris, Anisson, 1696.
- Mémoires de Littérature, Tome 31, La Haye, 1715 - 1717, Paris, 1726 - 1731.
- Montaigne, Essais, Livre I, De Démocritus et Heraclitis; Livre II, De Ménager sa volonté, Paris 1592.
- Pluche, Histoire du ciel, La Haye, 1740.
- Plutarque, Oeuvres morales et mêlées, Hachette, 1870.
- Shaftesbury, Characteristics on Men, Manners, Opinions, Times, Tome III, pp. 42 - 46, Londres, 1733, 3 vol.
- Stanley, History of Philosophy, Venetiis, 1731, 3 vol.

Swab, Rex and Lough, "Inventory of Diderot's Encyclopédie",
S.V.E.C., Genève, 1971 - 1972, v. 80, 83, 85, 91, 92, 93.

OUVRAGES GENERAUX CONSULTES (DICTIONNAIRES, ENCYCLOPEDIES,
HISTOIRES DE LA PHILOSOPHIE)

Bréhier, Histoire de la philosophie, nou. éd., Paris, 1966.

Chevalier, Histoire de la pensée, Paris, 1955.

Clément, Une histoire de l'intelligence, Tome I: La Soif de la sagesse, l'Escalade, 1979.

Comperz, Les Penseurs de la Grèce, trad., Lausanne, Paris, 1908.

Copleston, A History of Philosophy, Londres, 1953.

Dictionnaire des auteurs, Laffont-Bompiani, 2 vol., Paris, 1964.

Dictionnaire des auteurs et des thèmes de la philosophie, Paris,
Hachette, 1975.

Dictionnaire des lettres françaises, 5 vol, Paris, Fayard, 1954.

Dictionnaire des oeuvres de tous les temps et de tous les pays,
Laffont-Bompiani, Paris 1968, 5 vol.

Dictionnaire des grandes philosophies, Privat, 1973.

Encyclopaedia Britannica, Encyclopaedia Britannica, Inc., Chicago,
1969, 24 vol.

Encyclopaedia Universalis, Paris, 1968 - 1975, 20 vol.

The Encyclopedia of Philosophy, 8 vol. Collier, MacMillan, 1965.

La Grande Encyclopédie, Librairie Larousse, 31 vol, 1902.

Hegel, Leçon sur l'histoire de la philosophie, Paris 1971.

Histoire de la philosophie (Encyclopédie de la Pléiade), 3 vol.,
Paris, 1969.

Grand Larousse Encyclopédique en dix volumes, Paris, Librairie
Larousse, 1960 - 1964.

Rivaud, Histoire de la philosophie, nouv. éd., Paris, 1960.

OUVRAGES PARTICULIERS CONSULTÉS (ARTICLES, LIVRES)

- Alain, Spinoza, Gallimard, 1965.
- Alembert, Discours préliminaire de l'Encyclopédie, Gonthier, Paris, 1965.
- Alquié, La Découverte métaphysique de l'homme chez Descartes, P.U.F., 2ème éd., 1966.
- Alquié, Descartes, Paris, 1956.
- Aristote, Métaphysique, Vrin, 1948.
- Aristote, Ethique à Nicomaque, Alcan, 1910.
- Arkoun, Mohamed, La Pensée arabe, Coll. Que sais-je?, Paris, 1975.
- Astruc, "Les Sciences médicales et leurs représentants dans l'Encyclopédie", R.H.S., juillet - décembre 1951, pp. 359 - 368.
- Aubenque, Le Problème de l'être chez Aristote, Paris, 1962.
- Auroux, Sylvain, Weil, Yvonne, Nouveau vocabulaire des études philosophiques, Paris, Hachette, 1975.
- Axelos, Les Fragments d'Héraclite, Paris, 1958.
- Bacon, The Works, Londres, Millar, 1740, 4 vol.
- Barjonet, "Une oeuvre révolutionnaire: l'Encyclopédie", Cahiers du communisme, août, 1951, pp. 936 - 947.
- Barker, Diderot's Treatment of the Christian Religion in the Encyclopédie, New York, 1941.
- Battistini, Trois présocratiques: Héraclite, Parménide, Empédocle, Paris, 1968.
- Beaufret, Le Poème de Parménide, Paris, 1955.
- Belaval, Pour connaître la pensée de Leibnitz, Paris, 1952.
- Belaval, Leibnitz, initiation à sa philosophie, Vrin, 1962.
- Berque, Les Arabes, Ed. Sinbad, 1973.
- Blanchet, Campanella, Paris, 1920.

- Blaser, Paracelse et sa conception de la nature, Genève, 1950.
- Bourdier et François, "Buffon et les encyclopédistes", R.H.S., juillet - décembre 1951, pp. 228 - 232.
- Boulier - Fraissinet, La Pensée indienne, Coll. Que sais-je?, Paris, 1961.
- Bouvier, "Rousseau avec et contre les encyclopédistes", Revue de Synthèse, janvier - juin, 1952, pp. 113 - 187.
- Brehier, La Philosophie de Plotin, Paris 1928, rééd. 1968.
- Brehier, Les Stoïciens, Paris, 1962.
- Bredworld, "A Note on Lahontan and the Encyclopédie", M.L.N., XLVII, 1932.
- Bridoux, Le Stoïcisme et son influence, Paris, 1966.
- Brochard, Les Sceptiques grecs, Paris, 1887, rééd. 1959.
- Brun, Le Stoïcisme, Coll. Que sais-je?, Paris, 1958.
- Brun, L'Epicurisme, Coll. Que sais-je?, Paris, 1959.
- Brun, Platon et l'Académie, Coll. Que sais-je?, Paris, 1960.
- Brun, Socrate, Coll. Que sais-je?, Paris, 1960.
- Brun, Aristote et le Lycée, Coll. Que sais-je?, Paris, 1961.
- Brun, Héraclite ou la philosophie de l'éternel retour, Paris, 1965.
- Brun, Les Présocratiques, Coll. Que sais-je?, Paris, 1968.
- Buffon, Histoire naturelle, générale et particulière, Paris, 1749 - 1788, 36 vol.
- Chaignet, Pythagore et la philosophie pythagoricienne, 2 vol., Paris, 1873, nou. éd. Bruxelles, 1968.
- Chatelet, Platon, Paris, Gallimard, 1965.
- Chouraqui, La Pensée juive, Coll. Que sais-je?, Paris, 1965.
- Condillac, Oeuvres philosophiques, P.U.F., 1947 - 1951, 3 vol.
- Corbin, Histoire de la philosophie islamique, Paris, Gallimard, 1961.

- Costabel, "La Mécanique dans l'Encyclopédie", R.H.S., juillet - décembre 1951, pp. 267 - 293.
- CRU, Diderot As a Disciple of the English Thought, New York, 1966.
- Daout, "Encyclopédistes et Jésuites de Trévoux (1751 - 1752)", Etudes, février 1952, pp. 179 - 191.
- Daumas, "La Chimie dans l'Encyclopédie", R.H.S., juillet - décembre 1951, pp. 334 - 343.
- Dautry, "La Révolution bourgeoise et l'Encyclopédie", La Pensée: septembre - octobre 1951, no. 38, pp. 73 - 87, et novembre - décembre 1951, no. 39, pp. 52 - 59.
- Deleuze, Spinoza et le problème de l'expression, Ed. de Minuit, 1968.
- Démocrite, Doctrines et réflexions morales, ed. M. Solovine, Paris, 1928.
- Denis, "Deux collaborateurs économiques de l'Encyclopédie: Quesnay et Rousseau", La Pensée, septembre - octobre 1951, no. 38, pp. 44 - 54.
- Descartes, Oeuvres philosophiques, ed. F. Alquié (notes), Garnier, t. I - III, 1963 - 1973.
- Detienne, Les Maîtres de vérité dans la Grèce archaïque, Paris, 1967.
- Diderot, Correspondance, ed. Georges Roth, 12 vol., Paris, 1955 - 1965.
- Dieckmann, "L'Encyclopédie et le fonds Vandeuil", R.H.L., juillet - septembre 1951, pp. 318 - 332.
- Diels, Kranz, Les Penseurs grecs avant Socrate, ed. I. Voilquin, Paris, 1964.
- Dies, Autour de Platon, Paris, 1927.
- Diogene Laerce, Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres, R. Genaille, 2 vol, 2ème éd. Paris, 1965 - 1967.
- Ducasse, Les Grandes philosophies, Coll. Que sais-je?, Paris, 1941.
- Ducassé, Malebranche, P.U.F., 1942.
- Ducros, Les Encyclopédistes, Paris, 1900.
- Dudley, A History of Cynicism from Diogènes to the Sixth Century A.D., New York, 1937.

- Dumont, La Philosophie antique, Coll. Que sais-je?, Paris, 1962.
- Dupuy, La Philosophie allemande, Coll. Que sais-je?, Paris, 1972.
- Epictète, Manuel, Paris, Gernier Flamarion, 1964.
- Epicure, Doctrines et maximes, Ed. M. Solivine, Paris, 1925.
- Etiemble, Confucius, Paris, 1968.
- Gaudin, Les Lettres anglaises dans l'Encyclopédie, New York, 1941.
- Gauthier, La Morale d'Aristote, Paris, 1958, 2ème éd., 1962.
- Gilson, L'Esprit de la philosophie médiévale, Paris, 1932.
- Gilson, La Philosophie au Moyen-Age, Paris, Payot, 1978.
- Glaserapp, La Philosophie indienne, initiation à son histoire et à ses doctrines, Paris, Payot, 1951.
- Gordon, Torrey, The Censoring of Diderot's Encyclopédie and the Re-Established Text, New York, 1947.
- Gouhier, La Philosophie de Malebranche et son expérience religieuse, Paris, 1926, 2ème éd., 1948.
- Gouhier, La Pensée métaphysique de Descartes, Paris, 1962.
- Granet, La Pensée chinoise, Paris, 1934.
- Grant, La Gnose et les origines chrétiennes, Paris, 1964.
- Grenet, Le Thomisme, Coll. Que sais-je?, Paris, 1953.
- Grosclaude, "Un audacieux message, l'Encyclopédie", Paris, 1951.
- Guérault, Descartes selon l'ordre des raisons, Paris, 1953.
- Guérault, Descartes selon l'ordre des raisons, 2 vol., Aubier, 1968.
- Guérault, Spinoza, 3 vol., Aubier, 1978.
- Hamelin, Le Système d'Aristote, Paris, 1931.
- Hamelin, Le Système de Descartes, Paris, 1911.
- Haureau, Histoire de la philosophie scholastique, New York, 1965.
- Hazard, La Crise de conscience européenne, 3 vol., Paris, 1934 - 1935.

- Heidegger, Introduction à la métaphysique, trad. franç. par G. Kahn, Paris, 1958.
- Helevetius, De l'esprit, Paris, 1880, 4 vol.
- Hobbes, Eléments du citoyen, Neuchâtel, 1780.
- Hobbes, Léviathan, 1651, trad. franç., F. Tricaud, Paris, 1970.
- Hooykaas, "La Cristallographie dans l'Encyclopédie", R.H.S., juillet - décembre, 1951, pp. 344 - 352.
- Hoyt, "Méthode et interprétation de l'histoire dans l'Encyclopédie", R.H.L., juillet - septembre 1951, pp. 359 - 372.
- Hubert, Rousseau et l'Encyclopédie, Paris, 1928.
- Hubert, Les Sciences sociales dans l'Encyclopédie, Paris, 1923.
- Huisman, Vergez, Nouveau court traité de philosophie, Fernand Nathan, 1974.
- Humbert, Socrate et les petits socratiques, Paris, 1967.
- Jacabert, La Théorie Leibnizienne de la substance, P.U.F., 1947.
- Jeuneau, La Philosophie médiévale, Coll. Que sais-je?, Paris, 1963.
- Journal du Marquis d'Argenson, Paris, 1857 - 1858.
- Koyre, La Philosophie de Jacob Boehme, étude sur les origines de la métaphysique allemande, Paris, 1920, rééd. 1971.
- Lacroix, Spinoza et le problème du Salut, P.U.F., 1970.
- Laignel-Lavastine, "Les Médecins collaborateurs de l'Encyclopédie", R.H.S., juillet - décembre 1955, pp. 353 - 358.
- Lalande, Vocabulaire technique et critique de la philosophie, P.U.F., 1926.
- Lanson, Histoire de la littérature française, Paris, 1923.
- Laporte, Le Rationalisme de Descartes, P.U.F., 2ème éd., 1950.
- Le Blond, Logique et méthode chez Aristote, Paris, 1939.
- Locke, The Works, 6ème éd., Londres, 3 vol.
- Leclercq, Initiation aux auteurs monastiques du Moyen-Age: l'amour des lettres et le désir de Dieu, 2ème éd., Paris, 1964.

- Legras, Diderot et l'Encyclopédie, Amiens, 1928.
- Leibnitz, La Monadologie, éd. E. Boutroux, Paris, 1930.
- Leroy, "L'Encyclopédie", Revue de Synthèse, janvier - juin 1951, pp. 10 - 45.
- Lewis, L'individualité selon Descartes, Paris, 1950.
- Lough, Essays on the Encyclopédie, London, 1968.
- Lough, The Encyclopédie, New York, 1971.
- Loy, Diderot's Determined Fatalist; a Critical Approach of Jacques le Fataliste, New York, 1950.
- Lucrèce, De la nature, Paris, Garnier Flammarion, 1964.
- Machiavel, La Prince, Paris, 1972.
- Maïmonide, Le Livre de la connaissance, Paris, 1961.
- Marc-Aurèle, Pensées pour moi-même, Paris, Garnier Flammarion, 1964.
- Marcu, "Un encyclopédiste oublié: Formey", R.H.L., juillet - septembre 1953, pp. 296 - 305.
- Marx, Différence de la philosophie de la nature chez Démocrite et chez Epicure dans Oeuvres philosophiques, Tome I, trad. J. Molitor, Paris, 1927.
- Mauzi, L'Idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIIIè siècle, Paris, 1960.
- May, "Note sur les origines maçonniques de l'Encyclopédie suivie de la liste des encyclopédistes", Revue de Synthèse, juin 1939, pp. 181 - 190.
- May, Histoire et sources de l'Encyclopédie d'après le registre de délibérations et de comptes des éditeurs et un mémoire inédit, Paris, 1938.
- Michel, De Pythagore à Euclide, Paris, 1950.
- Montbas, "A propos d'un bicentenaire: les encyclopédistes n'ont pas voulu la Révolution", Revue de Paris, nov. 1951, pp. 119 - 130.
- Montesquieu, L'Esprit des lois, Amsterdam, 1763, 4 vol.

- Moreau, Nouveau mémoire pour servir à l'histoire des Cacouacs, Amsterdam, 1757.
- Moreau, L'Univers leibnizien, Lyon, E. Vitte, 1956.
- Moreau, Aristote et son école, Paris, 1962.
- Moreau, Spinoza et le spinozisme, Coll. Que sais-je?, Paris, 1971.
- Morley, Diderot and the Encyclopaedistes, 2 vol., New York, 1923.
- Morris, Le Chevalier de Jaucourt: un ami de la terre, Genève, 1979.
- Namer, La Pensée de G. Bruno et sa signification dans la nouvelle image du monde, Paris, 1959.
- Naves, Voltaire et l'Encyclopédie, Paris, 1938.
- Nietsche, La Naissance de la philosophie à l'époque de la tragédie grecque, trad. Geneviève Blonquis, Paris, 1949.
- Palissot, La Comédie des philosophes, Paris, 1760.
- Les Penseurs grecs avant Socrate: de Thalès de Milet à Prodicos, éd. J. Voilquin, Paris, 1964.
- Platon, Oeuvres complètes, Les Belles-Lettres, 14 vol., Paris, 1920 - 1964.
- Plotin, Ennéades, Paris, 1924 - 1938.
- Polin, Politique et philosophie chez T. Hobbes, Paris, 1953.
- Proust, "La Bibliothèque de Diderot", R.S.H., avril - juin 1958, pp. 257 - 273; avril - juin 1959, pp. 175 - 183.
- Proust, "La Documentation technique de Diderot dans l'Encyclopédie", R.H.L., juillet - septembre 1957, pp. 335 - 352.
- Proust, Diderot et l'Encyclopédie, Paris, 1962.
- Proust, L'Encyclopédie, Paris, A. Colin, 1965.
- Quasten, Initiation aux Pères de l'Eglise, 3 vol., Paris, 1956 - 1963.
- Ramnoux, Etudes présocratiques, Paris, 1970.
- Ravaisson, Essai sur la métaphysique d'Aristote, 1837, 3ème éd. 1963.

- Robin, La Pensée grecque et les origines de l'esprit scientifique, Paris, 1923.
- Robin, La Pensée hellénique des origines à Epicure, 2ème éd., Paris, 1967.
- Rodis - Lewis, Descartes et le rationalisme, Coll. Que sais-je?, Paris, 1966.
- Rodis - Lewis, La Morale stoïcienne, Paris, 1970.
- Rodis - Lewis, L'Oeuvre de Descartes, Vrin, 2 vol., 1971.
- Rousseau, Journal encyclopédique, Liège, 1756 - 1759, Bouillon, 1760 - 1793.
- Secret, Les Kabbalistes chrétiens de la Renaissance, Paris, 1964.
- Sedaine, Le Philosophe sans le savoir, Paris, 1860.
- Soboul, "L'Encyclopédie et le mouvement encyclopédique", La Pensée, novembre - décembre 1951, no. 39, pp. 41 - 51.
- Solovine, Démocrite. Doctrines philosophiques et réflexions morales, Paris, 1928.
- Solovine, Héraclite d'Ephèse, Paris, 1931.
- Soriano, "Pour le bicentenaire de l'Encyclopédie (1751 - 1951). Le matérialisme du XVIIIè siècle à travers l'Encyclopédie". Europe, septembre 1951, pp. 97 - 114.
- Spinoza, L'Ethique, Oeuvres 3, Garnier Flammarion, Paris, 1965.
- Thielemann, "Thomas Hobbes dans l'Encyclopédie", RHLF, juillet - septembre 1951, pp. 333 - 346.
- Thielemann, "Diderot and Hobbes", Diderot Studies II, pp. 221 - 278, Westport, 1952.
- Vacherot, Histoire critique de l'école d'Alexandrie, 4 vol., Paris, 1846 - 1851.
- Vartanian, Diderot et Descartes: A Study of Scientific Naturalism in the Enlightenment, Princeton, 1953.
- Venturi, Jeunesse de Diderot, Paris, 1939.
- Vernière, Spinoza et la pensée française avant la révolution, 2 vol., Paris, 1954.

- Vernière, "Le Spinozisme et l'Encyclopedie", RHLF, 1951, juillet-septembre.
- Vignaux, Philosophie au Moyen-Age, Paris, 1958.
- Voltaire, Epître à Horace, Paris, 1813.
- Voltaire, Correspondance, éd. Théodore Besterman, Genève Institut et Musée Voltaire, 1953 - 1965, 107 vol.
- Voltaire, Lettres philosophiques, éd. Lanson, Paris, 1909, 2 vol.
- Vuiliard, La Kabbale juive, Paris, 1928.
- Watts, "The Encyclopédie and the Descriptions des arts et métiers", The French Review, mai 1952, no. 6, vol. XXV, pp. 444 - 454.
- Wilson, Diderot, New York, 1972.
- Zae, La Morale de Spinoza, P.U.F., 1959.
- Zafiropulo, Anaxagore de Clazomènes, Paris, 1948.
- Zafiropulo, L'Ecole éléate, Paris, 1950.
- Zafiropulo, Empedocle d'Agrigente, Paris, 1953.
- Zafiropulo, Diogène d'Apollonie, Paris, 1956.